

Le Samedi

DIX CENTS

59e année, No 15

Montréal, 30 août 1947

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

PER

S-400

CON



DANS CE NUMÉRO :

- **UNE STATION THERMALE CÉLÈBRE**
Par WALTER HOLTON
- **VISITE AU JARDIN BOTANIQUE**
Par GASPARD ST-ONGE
- **LE MEURTRE DU "SEQUANIA"**
Par PAUL DARGENS

UN RECORD IMPOSANT

● Vous savez ce qu'un homme éprouve lorsqu'il abaisse un record . . . que ce soit un record de pêche . . . ou un record de ventes . . .

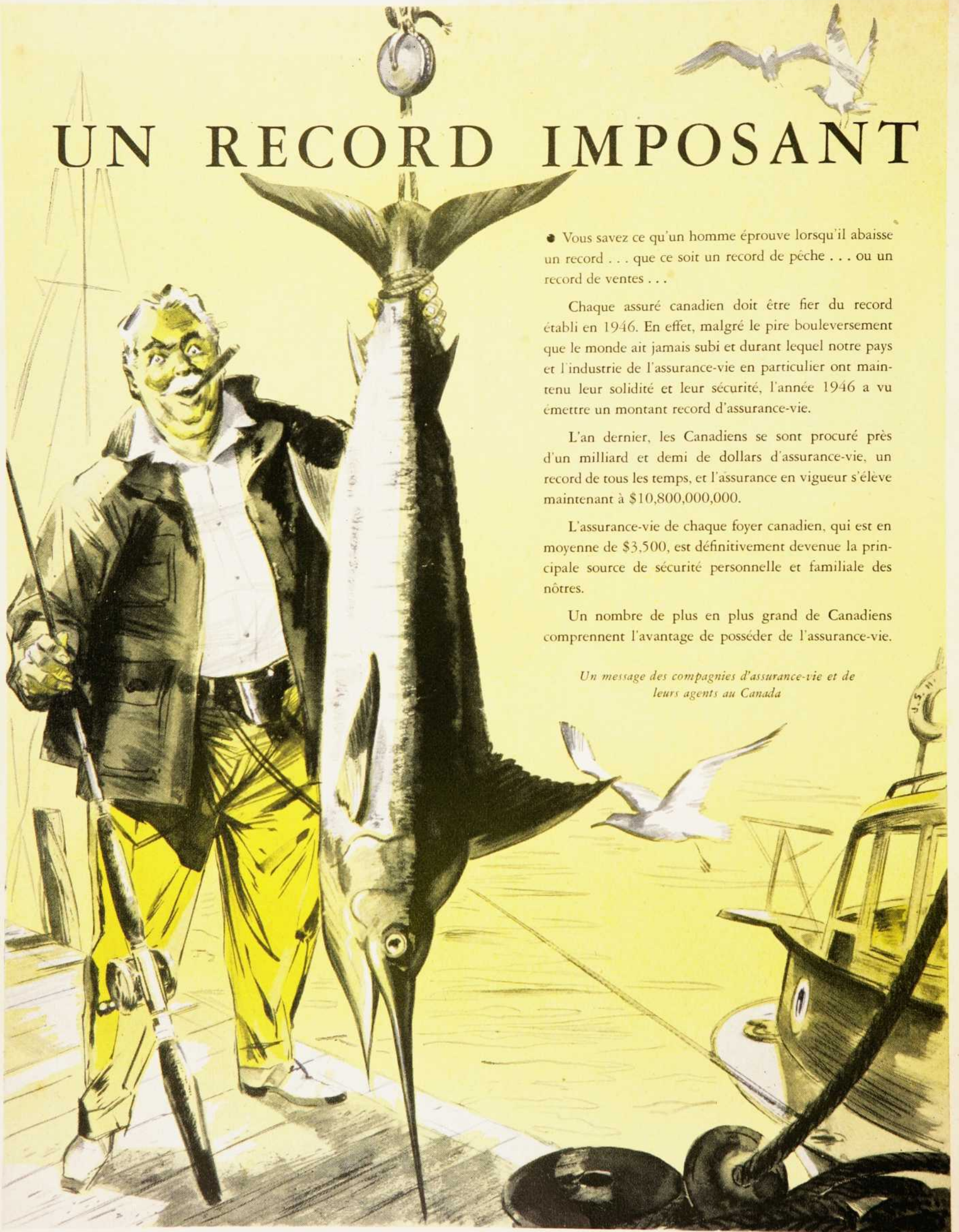
Chaque assuré canadien doit être fier du record établi en 1946. En effet, malgré le pire bouleversement que le monde ait jamais subi et durant lequel notre pays et l'industrie de l'assurance-vie en particulier ont maintenu leur solidité et leur sécurité, l'année 1946 a vu émettre un montant record d'assurance-vie.

L'an dernier, les Canadiens se sont procuré près d'un milliard et demi de dollars d'assurance-vie, un record de tous les temps, et l'assurance en vigueur s'élève maintenant à \$10,800,000,000.

L'assurance-vie de chaque foyer canadien, qui est en moyenne de \$3,500, est définitivement devenue la principale source de sécurité personnelle et familiale des nôtres.

Un nombre de plus en plus grand de Canadiens comprennent l'avantage de posséder de l'assurance-vie.

Un message des compagnies d'assurance-vie et de leurs agents au Canada



SI VOUS PRENEZ VOS VACANCES

ATTENTION AU SOLEIL

Par DENISE VEDRUNE

POUR OU CONTRE LES BAINS DE SOLEIL ?

Les médecins, inquiets de l'abus des bains de soleil et des graves inconvénients qui en découlent, deviennent, d'année en année, plus sévères à leur sujet. Ce n'est pas le soleil qu'ils condamnent mais l'exagération de certaines femmes qui, des heures durant, et sans aucune précaution, s'exposent à ses rayons.

Ils ne nient pas ses bienfaits qui sont nombreux : d'abord le soleil tue les microbes et permet de cicatriser des plaies qui se refermeraient difficilement : il guérit certaines affections de la peau, l'acné entre autres.

Dans le cas de rhumatisme et de décalcification, il opère de véritables miracles. Egalement dans les cas de tuberculose osseuse, ganglionnaire ou péritonéale.

Mais ses dangers ne doivent pas être sous-estimés. Tout le monde connaît les principaux d'entre eux : coups de soleil, insolation, conjonctivites.

Ce qu'on ignore, c'est que l'abus du soleil peut agir sur le système nerveux (et causer des névrites), et sur la circulation. Certains spécialistes des varices déconseillent les bains de soleil. D'autres, moins sévères, prétendent qu'avec de la prudence, en humectant les jambes d'eau froide, on peut éviter leurs mauvais effets.

Tous ceux qui ont le foie sensible doivent se souvenir que c'est lui qui travaille à les brunir et fournit à la peau sa pigmentation. Cela ne veut pas dire qu'il faille supprimer totalement le bain de soleil mais il faut faire attention, pendant cette période, à ne pas fatiguer le foie et à le remonter par des boissons rafraîchissantes et amères. Pendant le bain de soleil, protéger le foie par une compresse d'eau fraîche.

Les gens dont les reins ne sont pas en bon état doivent être également très prudents. Enfin le soleil a une action congestive qui s'exerce en particulier sur les poumons. On a vu des tuberculeux peu atteints et même ignorants de leur état, victimes d'accidents aigus (hémoptysies) dus uniquement à l'action du soleil.

QUELQUES PRECAUTIONS D'ORDRE GENERAL :

Limiter la durée du bain de soleil : pas plus d'une demi-heure le premier jour, et pas à n'importe quel moment de la journée. Commencez le matin vers 9 heures. N'augmentez que très progressivement la durée du bain. Si la peau rougit, redoublez de prudence.

Savoir se retourner à temps : il ne faut à aucun prix s'endormir au soleil. Vous vous réveillerez avec une bonne insolation et couverte de brûlures graves. Il est même préférable de ne pas se coucher à même le sable car il y a au niveau du sol une couche d'air qui ne circule pas. Allongez-vous sur un plancher surélevé, sur un transatlantique, afin de respirer un air qui se renouvelle.

Couper le bain de soleil par des exercices, afin de faire circuler le sang. Ainsi on évite à la fois l'action anémiant et l'action congestive du soleil. Les premiers bains de soleil, surtout, ne doivent jamais être pris en position couchée, mais debout et en mouvement.

Boire beaucoup : c'est ainsi que vous éviterez le plus efficacement l'insolation et que vous vous débarrasserez des toxines que concentre dans l'organisme l'action prolongée du soleil.

POUR LE VISAGE

Il faut que chacune apprenne à connaître sa peau, car les réactions du soleil sont très variables suivant les individus. Les brunes le supportent mieux en général que les blondes. Certaines femmes deviennent rouges, d'autres marron, d'autres enfin ont tout de suite un joli hâle doré.

Si votre peau rougit, c'est qu'elle est fragile et sèche. Appliquez plusieurs fois par jour une crème à brunir assez épaisse et une couche de poudre anti-soleil. Matin et soir nettoyez le visage avec un corps gras. Appliquez trois fois par semaine le masque suivant : un blanc d'œuf battu neige ferme. Etalez sur le visage, gardez un quart d'heure et rincez à l'eau de son.

Si votre peau devient marron, n'abusez pas des huiles à brunir, une très légère couche suffira. Nettoyez votre visage le soir en appliquant un jaune d'œuf mélangé avec une cuillerée d'huile d'olive. Gardez quatre à cinq minutes, rincez. Enfin, soir et matin, frottez le visage avec une tranche de pêche, de concombre ou de melon et rincez à l'eau de rose.

Si votre hâle est doré, ne mettez que très peu d'huile à brunir, sans poudre. Les teints dorés sont plus jolis légèrement luisants. Pour le nettoyage du soir employez le beurre frais et rincez à l'eau de rose. Le matin, frottez le visage avec une tranche de concombre.

NOTRE COUVERTURE

Les vacances tirent à leur fin. Mlle Dactylo veut bien en profiter jusqu'au bout et personne ne l'en blâmerait. Une jeune citadine passant une quinzaine sur une ferme finirait par s'ennuyer si, dans un très bel esprit, elle ne décidait de se mettre au diapason de ses hôtes. Pour ce faire, rien n'est plus simple : on enfle la salopette, on s'enroule un fichu autour de la tête et on couvre ses jolis doigts d'une paire de gants inélégants mais qui protègent bien. Ainsi accoutrée, Mlle Dactylo peut participer aux divers travaux de la ferme... en amateur, va de soi ! Conduire les bons chevaux de trait est généralement la tâche la plus invitante, puisque cela vous donne l'illusion de vous rendre indispensable et vous fait prendre le soleil en même temps que l'exercice. Cela vous donne aussi l'occasion de vous faire photographier ce qui constitue un bien agréable souvenir de vacances.

Photo Harold M. Lambert Studios.



JOSETTE était au comble de son bonheur. Elle attendait impatiemment son Prince Charmant qui la ferait valser dans cette atmosphère de rêve et de féerie. L'un des plus beaux moments de sa vie se préparait.

Jamais elle ne s'était sentie si heureuse, jamais elle n'avait paru si délicieusement fraîche et ravissante.

Il convient de dire que Josette, de tout temps, avait rayonné de cette fraîcheur et que c'était là son premier charme. Mais cette fraîcheur, elle l'entretenait savamment, sachant fort bien depuis son adolescence qu'elle est la clé ouvrant les portes sur le beau monde.

Il suffisait de l'entrevoir pour remarquer en Josette une femme trop avertie, trop avisée pour traiter à la légère une haleine douteuse (halitose).

Etes-vous vraiment sûr de vous-même ?

Sur ce point, êtes-vous comme Josette ? Ou traitez-vous l'haleine à la légère ? Dans ce dernier cas... vous avez tort !

Une seule petite négligence (pouvant se produire n'importe quand, et à votre insu) peut vous classer parmi les personnes "à être évitées".

Faites comme ces innombrables personnes avisées... adoptez l'agréable précaution qu'est l'usage de l'Antiseptique Listerine soir et matin, et entre temps, lorsque vous désirez laisser bonne impression. Alors que certains cas d'halitose sont d'origine organique, la plupart, d'après les autorités en la matière, proviennent de la fermentation bactériologique de minuscules particules de nourriture adhérant aux muqueuses de la bouche. En enrayant une telle fermentation, l'Antiseptique Listerine met fin aux odeurs dont elle est la cause.

LAMBERT PHARMACAL CO., (Canada) Ltd.

FABRICATION CANADIENNE

Le Samedi

La Revue Populaire
Le Film

975-985, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638 *

FRED POIRIER
GEO. POIRIER
Présidents conjoints

JEAN CHAUVIN
Directeur

Rédacteur en chef:
GERALD DANIS

Chef de publicité:
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJOR

Chef du tirage:
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:
WILFRID DAOUST

20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, Saint-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham, Saint-
Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE

6, rue du Pont, Québec
(Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE

1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières
(Trois-Rivières et
Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de
la deuxième classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of
St. Albans, Vt., as second class
matter under Act of March 1879

ABONNEMENT
CANADA

Un an \$3.50
Six mois 2.00

ETATS-UNIS

Un an \$5.00
Six mois 2.50

AU NUMERO:

10 cents

HEURES DE BUREAU:

9 h. a.m. à 5 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de localité
sont priés de nous donner
un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de maille commençant cinq
jours avant leur expédition.

L'ÎLE-AUX-COUDRES

Si l'on veut retrouver les coutumes vénérables de nos ancêtres, leur vie à la fois laborieuse et paisible, leurs mœurs douces et courtoises, la chaleur de leur accueil et les tournures savoureuses de leur parler, c'est sur les îles de la province de Québec, Ile d'Orléans, Iles-de-la-Madeleine, Ile-aux-Coudres, qu'il faut les aller chercher. L'isolement que la ceinture des eaux autour d'elles amène nécessairement a conservé plus longtemps qu'ailleurs, chez leurs habitants, ces vestiges du passé que la civilisation américaine tend à faire disparaître. Il est vrai qu'avec la facilité des communications, ponts, navires à vapeur et même avions, cette solitude tend, de jour en jour, à devenir moins complète. N'empêche que pour certaines d'entre elles, les longs mois d'hiver les replacent dans la même situation qu'il y a cent ans et que l'atmosphère y demeure plus franchement française que n'importe où ailleurs. Je me rappelle une visite à l'Ile-aux-Coudres, il y a une vingtaine d'années, où l'arrivée de cette dizaine d'étrangers que nous étions avait créé une curiosité que les bonnes gens, dans leur simplicité, ne songeaient même pas à dissimuler. On faisait cercle autour de nous et l'on nous examinait comme on le ferait pour de nouveaux arrivés de pays lointains. J'imagine que maintenant les visiteurs sont plus nombreux et que leur venue ne cause plus la même sensation.

L'Ile-aux-Coudres est située à soixante mille en aval de Québec et son losange de cinq milles de côté barre presque complètement l'entrée de la Baie Saint-Paul. De la côte nord, on la dirait tout en longueur si le changement de course des navires qui la côtoient ne venait nous indiquer sa forme véritable. De la « Pointe de la Baie Saint-Paul » on dirait qu'ils piquent droit sur nous, lorsque soudain, en doublant le phare qui garde la pointe nord de l'île, un brusque coup de gouvernail leur fait faire un angle de près de quarante-cinq degrés pour nous présenter leur flanc de tribord, alors qu'ils filent vers Québec.

Son nom lui vient de Jacques Cartier, qui y trouva une grande quantité de coudriers, lors de son séjour de 1535, et la dénomma Ile-aux-Coudres. On sait que la première messe en notre pays y fut dite le 7 septembre 1535. Une croix de granit de sept pieds de haut, érigée par la commission des Monuments Historiques, commémore cet événement et porte l'inscription suivante: « Le 6 septembre 1535, Jacques Cartier fit ancrer près d'ici trois vaisseaux: la Grande Hermine, la Petite Hermine et l'Emerillon; il explora l'île et la dénomma l'Isle-aux-Coudres. Le lendemain, après avoir dit la messe, il en prit possession au nom du Christ et du Roi. Ce fut la première messe sur le sol canadien dont l'histoire fasse mention. »

Ses premiers habitants vinrent s'y établir en 1723. L'île fut érigée canoniquement en paroisse en 1827. Un missionnaire qui la desservit longtemps y a laissé une réputation de sainteté. On raconte même, d'après des sources dignes de foi, que le 11 avril 1782 l'abbé Compain, alors en séjour sur l'île, fut réveillé par les cloches sonnantes le glas et entendit une voix lui disant de se rendre au bout d'en-bas de l'île, qu'il y trouverait une chaloupe pour le transporter à Tadoussac où le Père missionnaire venait de mourir et où il devait se rendre pour lui donner la sépulture ecclésiastique. Fidèle à la voix, l'abbé Compain partit dans la nuit noire et trouva effectivement la chaloupe. Sentant sa fin prochaine, le missionnaire avait ordonné à un groupe de ses ouailles de partir pour l'Ile-aux-Coudres, laquelle fut la température, car Dieu les protégerait, pour aller quérir l'abbé Compain, afin que son corps ne fut pas mis en terre sans les prières et les bénédictions de l'Eglise. Est-ce là une de ces légendes dont l'imagination démesurée des gens de mer est coutumière? Ce n'est pas à moi d'en décider.

En 1759, l'avant-garde de la flotte de Wolfe vint mouiller à l'Ile-aux-Coudres. Durell, qui la comman-

dait, y fit descendre ses malades et les officiers se détendirent en faisant la chasse. Les habitants avaient fui vers la Baie Saint-Paul à l'approche de l'ennemi. Femmes et enfants s'y réfugièrent dans les bois, pendant que les hommes construisaient sur la rive des fortifications de sable qui se voient encore.

Depuis ce temps, rien n'est venu troubler le calme de ce coin béni. Il y a bien les secousses sismiques, dont l'épicentre est, paraît-il, à la Baie Saint-Paul, qui de temps en temps viennent nous rappeler que la baie et la trouée dans les montagnes qui la continue, sont une faille dont les lèvres, sous une poussée verticale ou peut-être même horizontale venant des monts Notre-Dame, ont une tendance à se déplacer. Mais ces secousses sont légères et les gens du pays y sont depuis longtemps habitués.

C'est donc dans une paix, qui se voit dans les yeux, se traduit dans les paroles, transperce dans les gestes, suinte même des bêtes et des choses, que la population poursuit sa vie et son travail. Le cabotage (les goélettes doivent transporter les marchandises de l'extérieur et les produits de l'île), la pêche, la culture des pommes (McIntosh, Lobo, Fameuses, Melba, Greening, etc.) et des patates sont les principales occupations des habitants de l'île. Même si les eaux du fleuve ne fournissent plus avec la même abondance qu'autrefois les marsouins énormes, cette pêche se pratique encore de nos jours. Une série de piquets, distants peut-être de vingt pieds, et que les monstres marins sont trop bêtes pour traverser, les retient, à marée baissante, sur la grève. On fait fondre leur chair dans de grands chaudrons, en plein air, et l'huile ainsi obtenue se vend bon prix sur les marchés, pour cuire les fameux beignets et pour divers autres usages. L'odeur n'en est pas agréable et lorsque les gens de l'île en enduisent leurs bottes ils se laissent, à ce que l'on dit, pressentir plusieurs milles à l'avance. Le petit poisson, le Caplan, est aussi une autre richesse. Il abonde tellement à l'embouchure des ruisseaux qu'on va le chercher à pleins tombereaux pour engraisser le sol.

La culture des pommes se fait sur une grande échelle et une coopérative s'est formée pour assurer un meilleur rendement et un meilleur prix.

Les communications avec la terre ferme est maintenant assurée par un service de traversiers qui relie l'île avec le quai des Eboulements. Mais en hiver, pour se rendre à la Baie Saint-Paul, ce sont encore les grandes chaloupes, qui voguent alternativement sur l'eau ou glissent sur la glace et le « frasil », que l'on est forcé d'employer.

Les touristes trouveront à l'Ile-aux-Coudres, avec les vieilles coutumes et les moulins à vent d'autrefois, l'air salin venant du large qui vous revigore en un instant, une vue magnifique de la rive nord avec ses montagnes sévères, dont le troupeau, en rangs pressés, s'enfuit vers l'horizon, des gens qui ont le cœur sur la main, des souvenirs historiques, mais surtout, je le répète, une atmosphère de paix douce et reposante, qui constitue, suivant moi, la caractéristique de l'île.

Au sortir de nos villes trépidantes, c'est comme un baume qui descend sur l'âme, lui fait oublier les tracasseries journalières, lui remet en mémoire les vraies valeurs de la vie et lui fait apprécier un passé, qui n'avait certainement pas tous les comforts et toutes les commodités dont nous jouissons, mais qui, plus que l'époque actuelle, donnait le contentement véritable et la source du vrai bonheur.

L'Ile-aux-Coudres est maintenant d'accès facile. L'été, un convoi du Canadien National part tous les jours de Montréal pour le pays de Charlevoix. Il comporte wagons-salons, wagons-observatoires et wagons-restaurants. En descendant aux Eboulements, on a ensuite qu'à prendre le traversier qui vient tous les jours accoster au quai des Eboulements.

Paul LOMBHET



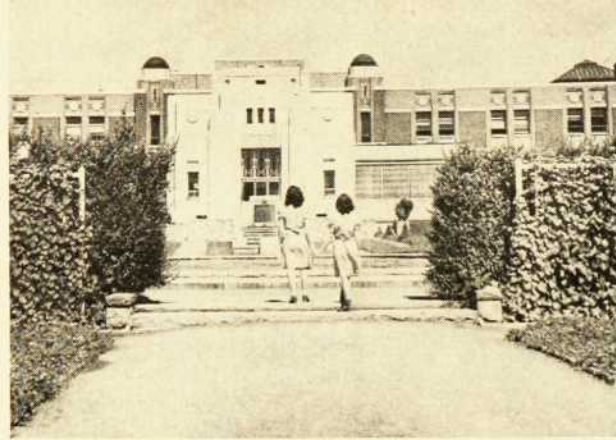
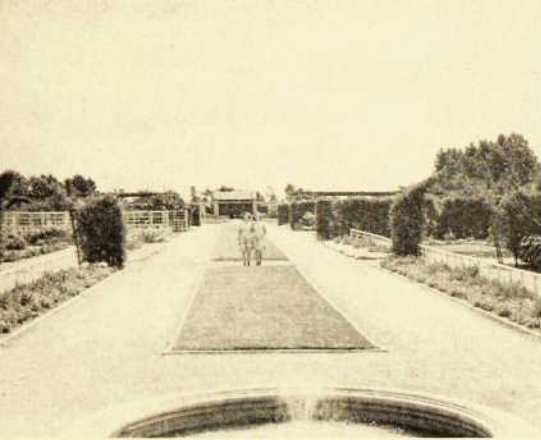
Vaincue, prostrée, l'Allemagne connaît en ce moment le sort qu'elle voulait infliger aux autres. Son économie est malade à ce point qu'elle constitue une sérieuse menace pour les démocraties qui, seules, peuvent reconstituer les cadres normaux de la sécurité mondiale. Entendons-nous bien : on ne châtie pas l'Allemagne ; sa peine actuelle est une conséquence logique, inéluctable de sa folle et criminelle équipée. Nous dirons même que les alliés, en ce moment, font pour elle ce que jamais elle n'aurait songé faire pour les autres, admettant qu'elle fut vainqueur. Les scènes de cette page nous font mieux voir sa situation actuelle.

Ci-contre, des adolescents, aides-fermiers, montrent patte blanche en passant d'une zone à l'autre. — Ci-dessous, un commerçant, sans doute nazi au temps du règne d'Hitler et ses comparses, fait de même. — Au bas, à gauche, notre homme passe en zone britannique après avoir satisfait aux formalités de l'occupant.

EN ALLEMAGNE OCCUPÉE

APRÈS LA DÉBÂCLE





HELENE et JACQUELINE, émerveillées, déambulent dans le jardin des plantes vivaces, le long du boulevard Pie IX. Cette section, entre autres merveilles, contient la roseraie que tout visiteur demande à voir.

Nos deux jumelles sont photographiées ici au moment où elles s'approchent de la façade, vers l'entrée principale. L'allée offre toutes les beautés d'un jardin des Contes des Mille et une Nuits. Il paraît loin, ici, le bruit de la ville.

La pergole, comme on sait, est une sorte de tonnelle faite d'un assemblage de poteaux et de poutrelles servant de support à des plantes grimpantes. En voici une vraiment imposante que découvrent HELENE et JACQUELINE.

EN COMPAGNIE DE NOS JUMELLES

UNE VISITE AU JARDIN BOTANIQUE

Par GASPARD ST-ONGE



NOS JUMELLES, Hélène et Jacqueline, sont toujours de ce monde. On a pu les avoir perdues de vue pendant un certain temps, mais, à cause de cela, il ne faut pas en conclure qu'elles aient abandonné leur projet de visiter la métropole en ce qu'elle peut comporter de choses intéressantes à voir. Avec elles, comme on s'en souvient, nous avons passé en coup de vent aux studios de CBF, au Musée Historique Canadien, voire même à nos propres ateliers, et nous avons pu constater que leur légitime curiosité nous a permis, jusqu'à maintenant du moins, de mieux connaître la Cité de Maison-neuve.

En touristes avisées qu'elles sont, Hélène et Jacqueline ont insisté auprès de notre photographe pour que ce dernier les amenât dans ce reportage au Jardin Botanique qu'il devait entreprendre pour notre compte. Le résultat, comme on pourra en juger par les photos illustrant ces deux pages, a été probant. Tout le monde a été content, à commencer par nos deux hôtes. Il en fut de même pour le personnel du Jardin Botanique, sans oublier, naturellement, notre artiste des ombres et des lumières.

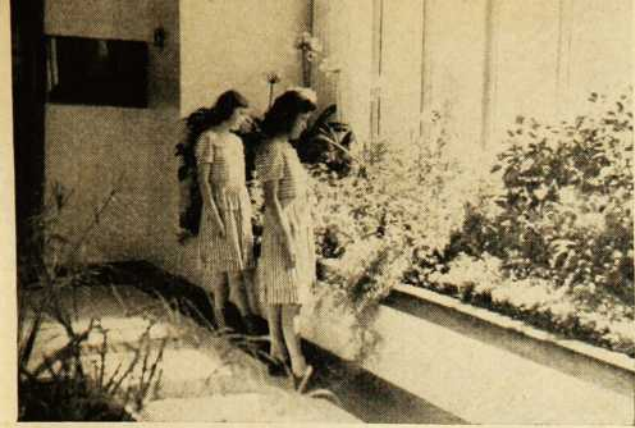
Si l'on devait traduire en prose courante et continue les impressions d'Hélène et de Jacqueline, voici en quels termes nous devrions écrire :

Le Jardin Botanique est l'un des lieux de promenade les plus populaires de notre métropole. On s'y rend en toute saison, mais surtout en mai, juin, juillet et août, alors que la nature est en fleurs, ou à l'automne pour admirer la merveilleuse exposition de chrysanthèmes.

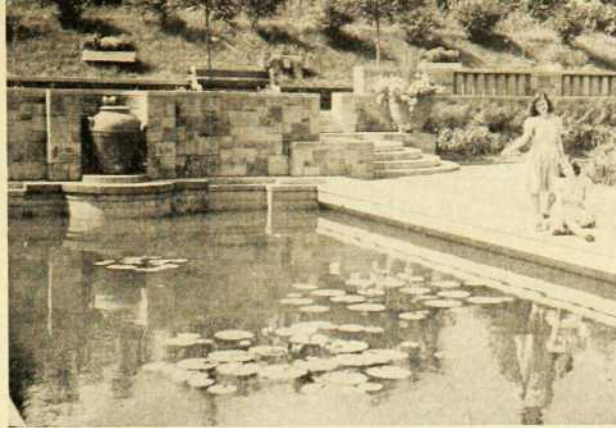
On arrive au bâtiment principal par un vaste escalier en pente douce, bordé d'arbustes. C'est là que se donnent cours et conférences. Cependant, comme on pouvait s'y attendre, c'est surtout le domaine extérieur qui retient l'attention. On examine tour à tour les fleurs, en bordure, les jardins cultivés par les écoliers, les légumes qui poussent en couches-chau-

[Lire la suite page 37]

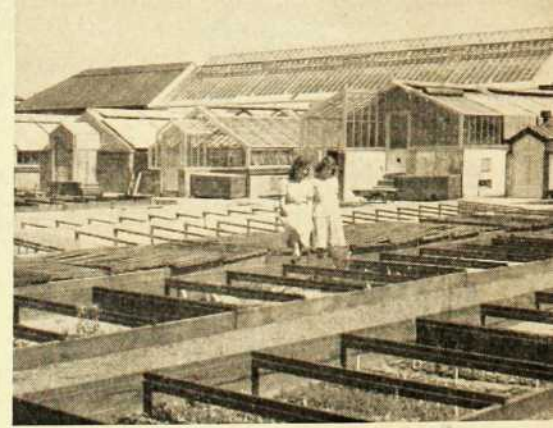
HELENE et JACQUELINE ont passé des heures exquises au Jardin Botanique où elles se rendaient dernièrement en compagnie de notre photographe. N'eût été l'esprit de discipline de ce dernier, il lui eût fallu deux jours plutôt qu'un après-midi pour compléter ce reportage photographique, tant nos deux sympathiques jumelles s'attardaient à chaque particularité du Jardin comme cette urne remplie de très jolies fleurs, par exemple.



La serre d'exposition est un endroit charmant inondé de lumière, de fraîcheur et de couleur. On peut y étudier de plus près les variétés de la flore.



Dans le jardin des plantes vivaces, l'architecte paysagiste a prévu des bassins fort attrayants pour les nénuphars. Ici, on peut rêver à sa guise, l'inspiration y trouve ce qu'il faut.



Peut-être plus prosaïques dans leur aspect, les couches-chaudes que l'on voit ici autour des serres de service n'en sont pas moins intéressantes aux yeux du profane qui visite le jardin.



Dans le jardin économique, on voit des plantes commerciales, textiles, médicinales, etc., qui intéressent.



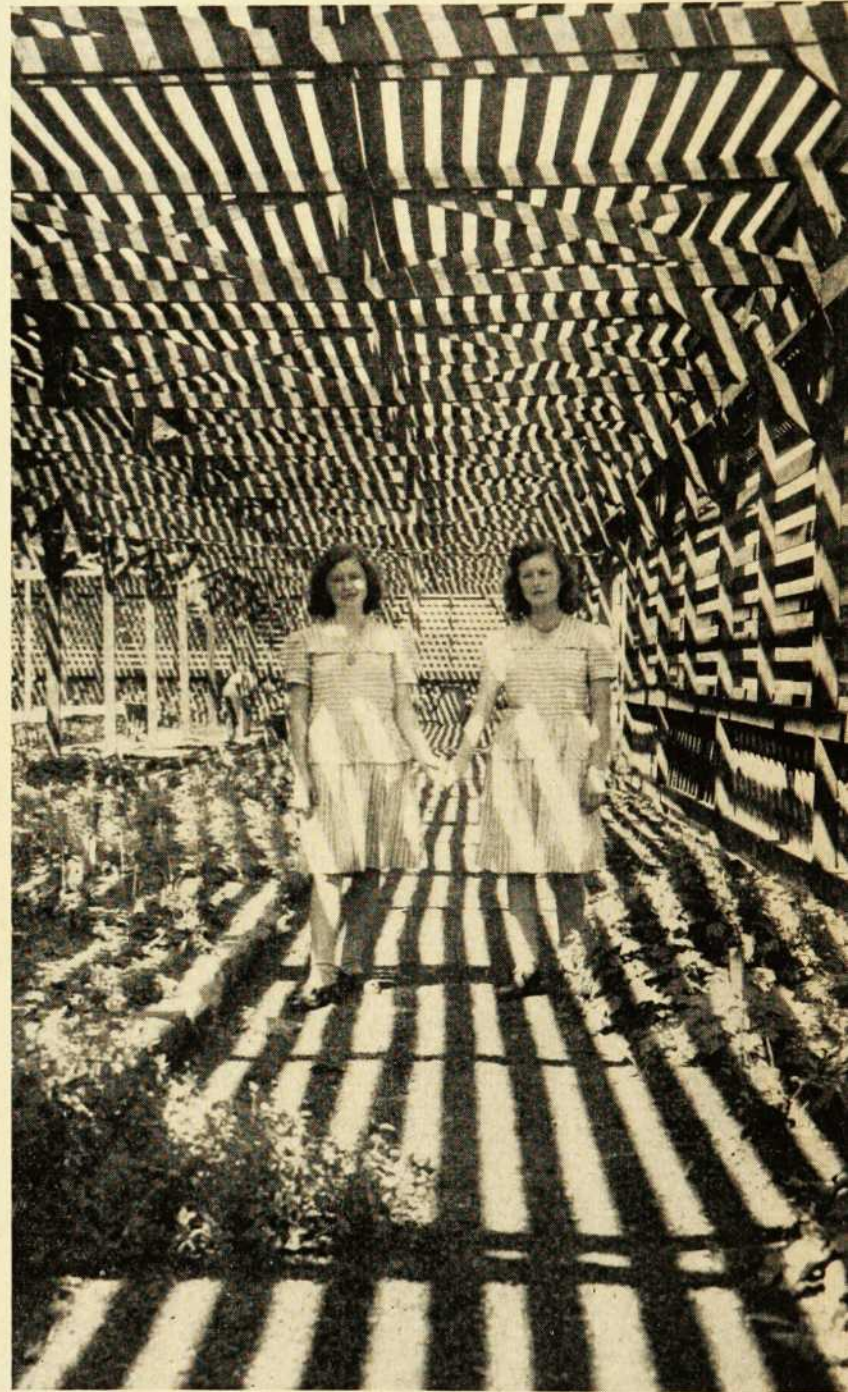
Justification du titre bien connu: "A l'ombre des jeunes filles en fleurs"?



Dans une des serres de service: plantes tropicales. — Ci-dessous, examen d'un spécimen d'herbier.



Au bord d'un lac artificiel. — Ci-dessous, nos jumelles et Mlle Jeanne Viau, assistante à l'Herbier de l'Institut Botanique.



HELENE et JACQUELINE viennent de découvrir ce que c'est qu'un abri pour plantes d'ombre. Ce clair-obscur zébré n'a pas échappé à l'attention du photographe qui avait prévu l'effet. — Ci-dessous, dans la serre, Hélène contemple avec un réel intérêt quelques spécimens de cactus. Photos Conrad Poirier — Le Samedi.



BATH**UNE STATION
THERMALE
CÉLÈBRE**Par **WALTER HOLTON**

(EXCLUSIF AU "SAMEDI")



DEPUIS PLUS DE 2,000 ans, Bath, reine de l'ouest de l'Angleterre, offre à l'humanité souffrante le bienfait de ses eaux médicinales. Aujourd'hui encore, un flot continue coule de ses sources thermales autour desquelles s'est élevée une des plus belles villes d'Angleterre.

Bath est bâtie au fonds d'une cuvette formée par les flancs unis des collines environnantes. Du sommet de ces collines, on peut voir la ville arrosée par l'Avon qui serpente comme un filet d'argent entre les parcs, les jardins et les bâtiments dont le gris se détache sur le fonds émeraude des collines qui dominent.

Au 18^{ème} siècle, un génie en architecture, John Wood le jeune, citoyen de la ville, fut chargé de reconstruire la cité. Il mit à profit tous les avantages que lui donnait l'emplacement et utilisa cette pierre spéciale de Bath couleur de miel lorsqu'elle est extraite mais prenant par la suite une teinte d'argent. Il fit de Bath une ville aux rues noblement tracées, avec ses beaux parcs et jardins que nous voyons aujourd'hui, ses rangées de maisons d'un style qui rappelle le règne des rois Georges, élégantes dans leurs courbes uniformes et leur dignité, et s'élevant vers les collines boisées.

Vu des hauteurs, l'ensemble de la ville paraît uniforme, les tours et les clochers émergeant de la masse grisâtre comme pour saisir les rayons du soleil. Bien que possédant une architecture d'un caractère qui lui est particulier, le fait le plus remarquable, peut-être, est l'atmosphère de calme paisible et d'oisiveté.

Cette impression ne veut pas dire que Bath n'a pas d'industries; de nombreuses usines prospères y sont installées, fabriques de meubles, de vêtements, de produits alimentaires, de biscuits. Mais la ville n'est pas un des ateliers du pays; Bath est essentiellement une station thermale et la ville des classes oisives.

Bath a toujours été ainsi, depuis déjà le temps des Romains qui découvrirent les propriétés médicinales de ses eaux thermales en l'an 54 et qui y envoyaient leurs légions pour une cure de repos.

Depuis, la ville a été touchée par toutes les époques de l'histoire de l'Angleterre. Après 400 ans, les Romains partirent et la ville qu'ils construisirent tomba en ruines. Mais les sources thermales ne restèrent pas longtemps négligées. Les Saxons arrivèrent, suivis de moines et d'évêques qui firent de la ville un des centres ecclésiastiques de l'Angleterre du Moyen-

Age. Puis, au 18^{ème} siècle, Bath devint, sous l'influence impériale, pourrait-on dire, de Beau Nash, le rendez-vous de l'élégance. C'est ce fameux maître de cérémonies qui, en fait, fit renaître Bath; il organisa des fêtes, attira la société, faisant de Bath la ville où le monde de l'élégance devait être vu. Avec l'argent qui affluait dans la ville, John Wood put réaliser son rêve de Bath reconstruit.

Après cette période de vogue, Bath retomba dans la sérénité d'une ville de province. Mais aucune autre ville fut autant liée que Bath aux hommes et femmes illustres, notamment à ceux des arts et de la littérature anglaises. Gainsborough, Smollett, Sheridan, Jan Austen, Dickens, Thackeray et Meredith ne sont que quelques-uns parmi ceux qui vécurent et travaillèrent dans la ville.

Des édifices remarquables de Bath, le plus beau, peut-être, est l'Abbaye, et les plus intéressants, les reliques de l'occupation romaine.

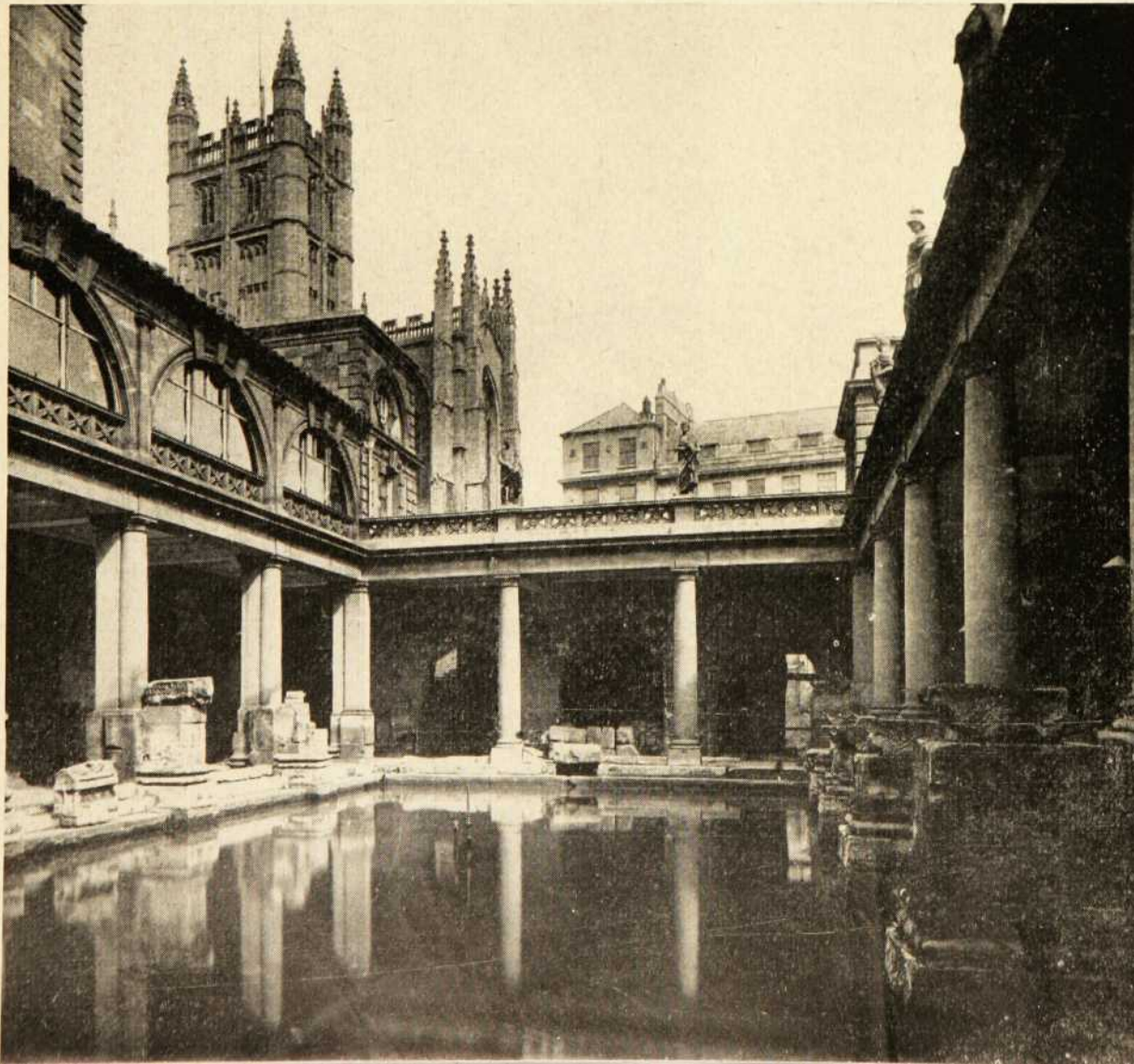
L'Abbaye est le dernier des monuments d'architecture Gothique Perpendiculaire qui fut construit en Angleterre; elle est notée pour ses belles voûtes et ses portes sculptées. C'est le seul vestige de la cité du Moyen-Age dont les eaux attiraient les pèlerins venus de toutes les parties de l'Angleterre.

L'Abbaye fut reconstruite en 1499 par l'évêque Olivier. Selon une légende, le prélat, de passage dans la ville alors en ruines, fut impressionné par l'état de l'Abbaye lorsqu'il y fut conduit pour se mettre à l'abri d'un violent orage; l'Abbaye n'avait pas de toit et le digne évêque fut trempé jusqu'aux os.

De toutes les reliques romaines, les bains sont les plus beaux. Lorsque la ville fut détruite par les Saxons en 577, ces bains furent, heureusement, enfouis et ce n'est qu'en 1882 qu'ils furent déterrés; c'est ainsi que nous furent conservés quelques-uns des plus fins monuments de l'époque romaine.

Le grand bain romain a une superficie, à la surface de l'eau, de 75 pieds sur 40; les dalles originales l'entourent toujours; il y a même le tuyau de plomb qui apportait au bain l'eau froide potable. Le parquet est toujours couvert des feuilles de plomb que les constructeurs romains avaient prises dans les collines Mendip situées dans le voisinage.

Les bains, alors comme aujourd'hui, étaient alimentés par les seules sources chaudes en existence en Angleterre; la température remarquable de ces sources est de 120° F.; le flot de cette eau minérale, la plus [Lire la suite page 39]



Bath, l'une des plus belles villes d'Angleterre, doit depuis le temps des Romains sa réputation à ses merveilleuses eaux thermales. Cette ville a beaucoup souffert des bombardements aériens de la dernière guerre, mais redevient graduellement le centre thermal justement célèbre d'avant-guerre. Photo du haut, vue générale de la ville. — Ci-contre, à gauche, le célèbre bain romain que l'on reconnaît à ses ruines.



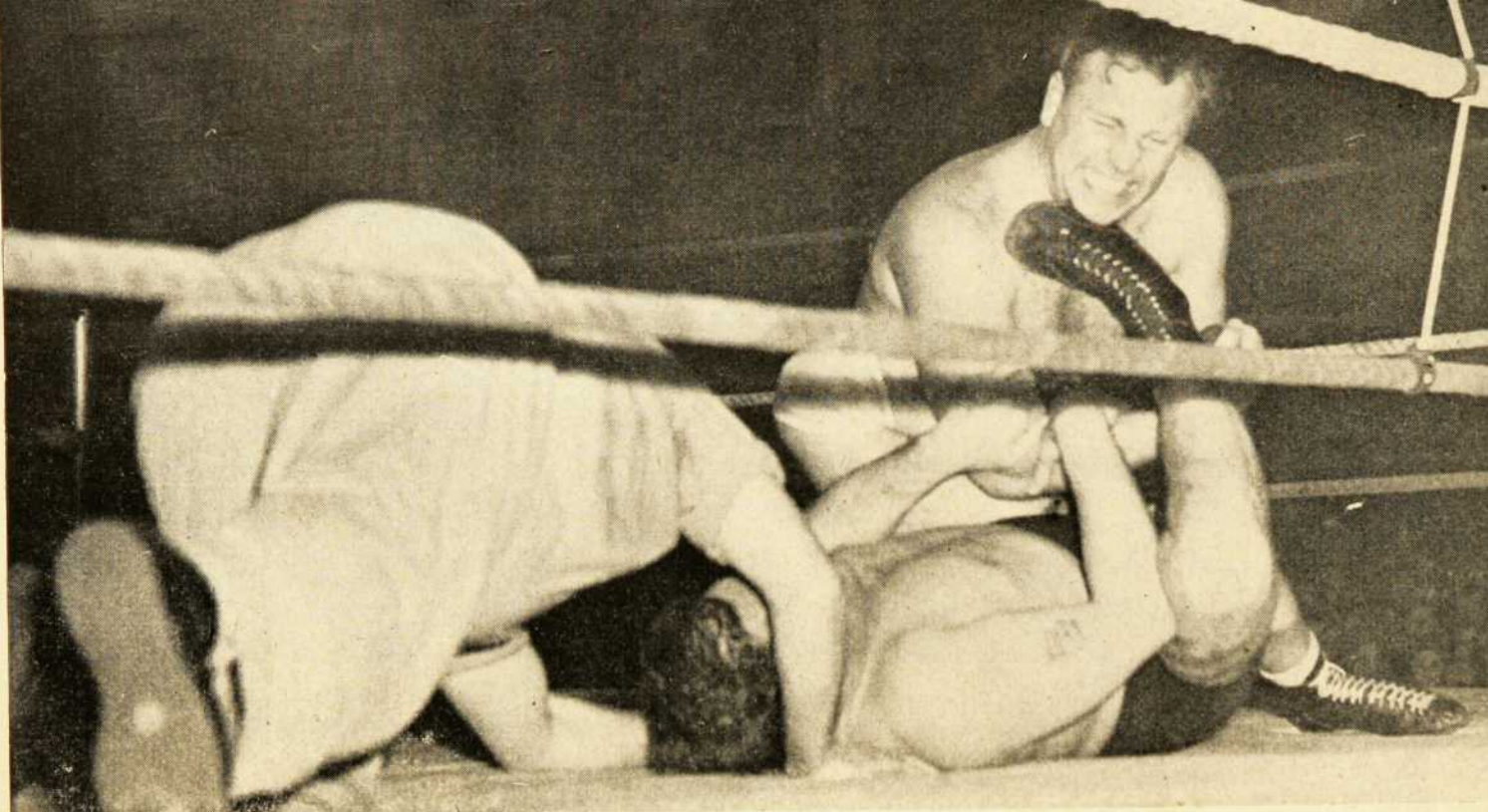
Ci-contre, à gauche : Bien que souriant, ce bébé aurait sujet de se plaindre de la vie. Tout récemment, il était trouvé abandonné — pour la deuxième fois — dans une chambre d'hôtel de Chicago. "Je ne puis plus prendre soin de mon enfant", avait écrit la mère, à l'aide d'un crayon de rouge à lèvres, sur un papier épinglé à l'oreiller. — Ci-dessus, une vue inaccoutumée de Paris, représentant un quai de la Seine non loin de la gare d'Orsay. Evocation charmante de la chanson célèbre.

Ci-dessus, la DUCHESSE DE KENT s'entretient avec le jeune ANTHONY CUFF pour le féliciter d'être arrivé bon premier dans un récent concours hippique auquel participaient des concurrents venus de cinq pays étrangers. Le jeune Cuff est sorti triomphant du concours organisé exclusivement à l'intention des jeunes amateurs. Il n'en faut pas plus pour prouver qu'"aux âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années."

ÇA et LÀ par L'IMAGE



Ci-dessus, l'Australie, un pays agricole comme le Canada, est réputée pour ses grandes expositions, comme l'atteste la photo ci-dessus. Pour l'instant, ce sont les bêtes à cornes qu'on exhibe devant les connaisseurs ayant pris place sur l'estrade de la piste de course de Brisbane. — Ci-contre, la petite Robin Morgan de Mount-Vernon, E.-U., qui se révèle une raconteuse sans pareille, âgée de cinq ans seulement. Elle s'adresse ici à ses auditeurs invisibles.



Pour parer à toute éventualité, il n'y a aucun doute que l'intelligent et actif promoteur du Forum arrangerait ses flûtes pour faire gagner le septième championnat du monde des lutteurs poids lourds à notre compatriote YVON ROBERT, sur le dos, que l'on voit en train d'endurer une prise de pied de son adversaire Evans. On nous dit que les spectateurs de la lutte, un peu partout, commencent à bouder. Tout reviendra dans l'ordre avec Yvon au timon. Photo Gabriel Desmarais.

10

DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

SI MA TANTE ETAIT MON ONCLE... ELLE SERAIT AU COURANT DU TRUQUAGE ET DES COMBINAISONS DE LA LUTTE LIBRE, EN DEMOCRATIE AMERICAINE !

Nous n'allons pas perdre notre temps, ni le vôtre, à vous présenter Marin Plestina, décédé il y a quelques années, qui fut l'un des meilleurs lutteurs de 1915 à 1940. Nous voulons tout simplement répondre ici, avec brièveté, à un groupe de partisans de la lutte libre qui n'ont pas du tout prisé l'entrevue que le fameux lutteur Plestina accorda, au début de la dernière guerre, à un journaliste de Chicago. Cette entrevue vient d'être reproduite dans le *News* de Détroit et la *Gazette* de Montréal.

Il y a belle lurette que le monde de la lutte libre, à Montréal comme ailleurs, est mené par de tout autres promoteurs que ne se l'imaginent ceux dont les yeux ne plongent pas dans les coulisses. La majorité des matches de lutte libre ont leurs histoires souteraines, sur lesquelles nous avons parfois des leues étranges et soudaines. Ces histoires, très peu de personnes les connaissent. Le public généralement ne les soupçonne même pas. Certains rédacteurs sportifs sont au courant de toutes ces manigances, mais ils les taisent à la réception de pots de vin, variant de \$25 à \$100 par semaine. Que voulez-vous ? Les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves dans la mer...

Ne serait-il pas plus intéressant de faire parler un lutteur qui s'est prêté au truquage et aux combinaisons ? D'ailleurs, vous allez vous en rendre immédiatement compte, car nous passons la parole à ce rédacteur sportif et à Marin Plestina :

Q.—De qui avez-vous appris la lutte ?

R.—De Frank Gotch et "Farmer" Burns.

Q.—Vous avez lutté pendant combien d'années ?

R.—Vingt-cinq ans, dont quinze honnêtement, sans tricherie.

Q.—Est-ce vrai que vous avez lutté pendant onze ans sans perdre une chute ?

R.—Oui, car durant ce temps mes matches n'étaient pas arrangés d'avance.

Q.—Lorsque vous avez perdu votre première chute, quel fut votre adversaire vainqueur ?

R.—On ne m'a pas vaincu, j'ai pris une plonge de mon plein gré.

Q.—De quelle manière ?

R.—Je fus assez fou de me joindre au consortium de la lutte libre, un trust savamment dirigé par Paul Bowser, Toots Mondt, Ed White, Billy Sandow et Joe Malceweicz.

Q.—Vous a-t-on payé pour agir de la sorte ?

R.—Oui, mais plutôt en promesses qu'en argent.

Q.—Quand avez-vous livré votre premier combat, sous la tutelle de ces trustards ?

R.—A Denver, Colorado, le 15 avril 1926. Il était entendu que je clouerais au tapis les deux épaules de Toots Mondt et de Joe Malceweicz, en moins d'une heure. Cependant les profiteurs ont décidé que je devais vaincre Malceweicz et me laisser battre par Mondt, au bout de 40 minutes.

Q.—Avez-vous suivi les ordres ?

R.—Oui, j'ai perdu en 41 minutes. Ce fut ma première défaite depuis 11 ans.

Q.—Avez-vous rencontré Malceweicz avant de lutter à Denver ?

R.—Oui, je l'avais vaincu trois fois, lorsque j'étais sous la gérance de J. C. March, et que les matches n'étaient pas du chiqué.

Q.—Est-ce que la lutte est contrôlée par certains hommes, en Amérique ?

R.—Oui, tous les lutteurs doivent se soumettre de plein gré aux bons desirs de tous ces combinards, qui s'entendent à merveille. Si non, ces lutteurs sont rayés de leurs cadres et ne peuvent plus lutter. Et on se dit en démocratie...

Q.—Que doit faire un lutteur pour qu'on le raye du carnet de ces combinards ?

R.—S'il dévoile la vérité à qui que ce soit ou s'il refuse de faire ce qu'on lui dit de faire...

Q.—Après vous être joint aux trustards, avez-vous exécuté les ordres ?

R.—A la lettre.

Q.—Avez-vous perdu contre des lutteurs que vous auriez pu vaincre facilement ?

R.—Oui, souventes fois.

Q.—Où ces combats furent-ils disputés ?

R.—Dans différentes régions des Etats-Unis et du Canada. (Montréal eut sa part de truquage !)

Q.—Avez-vous lutté honnêtement, sous la tutelle des trustards ?

R.—Pas une seule fois. Tous les matches étaient truqués. J'ai fait ce qu'on m'avait dit de faire, sans plus.

Q.—Quels étaient les chefs de ces différentes combinaisons ? Où faisaient-ils leurs affaires croches ?

R.—Dans l'est des Etats-Unis, à Boston, New-York, Philadelphie et autres petites villes, Paul Bowser, Rudy Dusek, Ray Fabiana et compagnie furent les maîtres de ce "logis insalubre". A Chicago, Kansas City et St-Louis, les combinards Billy Sandow, Ed White, Tom Packs tenaient le haut du pavé. En Californie, les frères Daw, Toots Mondt et Joe Malceweicz furent les patrons de cette vaste comédie, de cette succession de matches de lutte au chiqué.

Q.—Avez-vous, un jour ou l'autre, lutté pour l'un de ces combinards ?

R.—Oui, et tous mes matches étaient truqués.

Q.—Avez-vous rencontré des lutteurs qui ont livré des matches honnêtes, depuis votre entrée dans le giron de ces combinards ?

R.—Non. Les patrons vous disent quoi faire : tu gagnes, tu perds, tu lâches, tu perds sur un "foul".

Q.—Qu'arrive-t-il à ceux qui ne veulent pas écouter ?

R.—On les raye de leurs cadres, tout simplement. Ils ne peuvent lutter, nulle part.

Q.—Croyez-vous que le public, ce cochon de payant, soit averti de ce qui se passe présentement en lutte libre ?

R.—Plusieurs spectateurs payants le savent. C'est pourquoi la foule n'est pas nombreuse, boude, excepté dans certaines villes où les poires poussent comme des champignons... le phénomène n'est pas nouveau quand on connaît la réaction des foules.

Q.—Croyez-vous que les spectateurs soient fous d'encourager ce sport ?

R.—Je ne dirais pas cela. Cependant, j'oserais affirmer que celui ou celle qui s'attend à voir de la lutte honnête, sous la promotion des gens que j'ai mentionnés, devrait subir un sérieux examen mental, car l'on n'y voit que du feu de paille et du chiqué.

Q.—Quel est le véritable champion du monde de nos jours ?

R.—Il n'y en a aucun. Chacun des combinards prétend posséder son champion mondial.

Q.—Regrettez-vous de vous être mêlé au trust ?

R.—C'est ce que je regrette le plus dans ma vie.

Q.—Combien y a-t-il de lutteurs poids lourds de première zone, aujourd'hui ?

R.—Pas plus d'une douzaine. Et ces derniers sont âgés de plus de 40 ans. En revanche, on compte plus de 300 gros citrons et bouffons qui s'affublent du titre de lutteurs et qui sont montés en épingle par les combinards.

Q.—Croyez-vous que la majorité des rédacteurs sportifs et les membres des différentes commissions athlétiques soient au courant de ce truquage ?

R.—S'ils ne le sont pas, c'est qu'ils ne méritent pas d'être rédacteurs sportifs. (Il semble bien que la réponse va de soi et que son sens soit aussi clair que le soleil de midi. On est du métier ou on ne l'est pas, n'est-ce pas votre avis ?)

Q.—Est-ce vrai que la lutte libre connaisse les pires saisons ?

R.—Jamais, elle ne connut autant de bas après avoir eu tant de hauts. De plus, on ne peut trouver, dans l'histoire sportive, un sport où le truquage et les combinaisons louches fourmillent autant que dans la lutte libre d'aujourd'hui.

Q.—Croyez-vous au retour de la lutte honnête ?

R.—Non, en autant que les combinards mentionnés seront au pouvoir.

Q.—Pourriez-vous suggérer un remède d'épuration ?

[Lire la suite page 39]

Il remit le petit loulou à la jeune et jolie veuve, contente de revoir Javotte.

Dessin de JEAN MILLET

Petit Chien Perdu

Nouvelle par
ANDRÉ DE BREVILLE

COMME il l'avait rencontrée par hasard, un matin, dans une rue voisine de celle où il demeurerait, il avait été aussitôt attiré par sa jolie tournure, et surtout sa distinction. Aussi, ayant soin de repasser, chaque matin, vers la même heure, par la même rue, il eut souvent le plaisir de la rencontrer de nouveau.

Elle était toujours suivie d'un adorable petit loulou, auquel elle paraissait beaucoup tenir. En la croisant, il marchait lentement et espérait qu'elle tournerait la tête vers lui. Mais elle, à dessein ou non, regardait toujours d'un autre côté. Et il se désolait, se sentant chaque jour un peu plus épris.

Il questionna sa concierge. Elle s'appelait Mme Laperrière et, veuve depuis plusieurs années, vivait seule, recevant rarement quelques amies.

Il pensa d'abord à lui écrire, mais réfléchit bientôt que ce serait une folie. Mme Laperrière n'était évidemment pas une femme à répondre à un inconnu. Et pourtant il pourrait encore moins se présenter sans introduction chez elle, pour l'assurer de son amour sincère et venir lui demander sa main.

Qui donc alors lui procurerait un prétexte d'aller lui rendre visite ?

Or, un soir, comme il allait rêver, il aperçut tout à coup Mme Laperrière arrêtée devant un marchand d'antiquités. Sa petite chienne, Javotte, — car il savait aussi son nom, — s'était attardée à quelques pas d'elle. Et il eut une idée — oh ! combien vilaine ! — mais les amoureux ne sont-ils pas toujours excusables ? Après avoir jeté un regard autour de lui et s'être assuré que la rue, à ce moment, était déserte, il prit vivement le chien dans ses bras et s'éloigna à pas précipités du côté de sa demeure. A plusieurs reprises, il crut entendre courir derrière lui, et il eut des sueurs froides. Mon Dieu ! si elle allait le traiter de voleur, le faire arrêter !

Rentré chez lui, il se mit à caresser la petite bête, à lui offrir des friandises. Mais dépaycée, peureuse, elle s'écartait de lui et gémissait en cherchant sa maîtresse.

Il l'appela par son nom. La chienne, surprise, dressa les oreilles puis, peu à peu se laissa approcher. Et pour gagner davantage ses bonnes grâces, pendant la nuit il la coucha sur le pied de son lit.

« Pourvu que demain, pensa-t-il, je voie un avis sur le mur avec prière de rapporter un chien perdu ! » Car c'était dans cet espoir qu'il avait commis son abominable larcin.

Mais comme excuse il se dit bien vite : « Bah ! la joie qu'aura Mme Laperrière en retrouvant son petit chien effacera la peine qu'elle aura eue. » [Lire la suite page 25]



RÉCIT POLICIER

LE MEURTRE DU "SEQUANIA"

Par PAUL DARGENS

MADemoiselle, voici le courrier, murmura Suzanne, la femme de chambre, en pénétrant dans le vaste studio qu'illuminait la jeune clarté d'avril.

Lucile Artez qui, penchée sur la grande table à dessin occupant le milieu de la pièce, crayonnait un moulage du dieu Hermès, se redressa en tendant la main vers le plateau :

— Merci... Voyons !

La jeune fille venait d'atteindre sa vingt et unième année. Elle était grande, bien faite, avec des mouvements souples et harmonieux. Le visage rond était infiniment attirant, de même que les yeux couleur de noisette.

Des boucles indisciplinées, d'un châtain chaud et comme doré, encadraient le front pur, voletant autour de la tête mignonne. Maintenant, Mlle Artez ouvrait les enveloppes d'un air distrait, tout en fredonnant une romance. C'étaient des notes de fournisseurs, une demande de secours émanant d'une œuvre de bienfaisance. Enfin, elle atteignait la dernière, de papier jaune à bon marché. L'adresse faite en majuscules surprit quelque peu Lucile. Ce fut bien pis lorsqu'elle eut pris connaissance de la missive qui s'y trouvait contenue.

Celle-ci avait été composée avec des lettres découpées dans un journal et collées sur une feuille quadrillée. Voici ce qu'elle disait :

« Mademoiselle,

« Soyez, je vous prie, ce soir, 23 avril, à dix heures du soir, au carrefour des Loges, à l'entrée de la forêt de Senons, voisine de votre domaine. C'est un lieu que vous connaissez bien. Quelqu'un qui vous veut du bien vous y rejoindra et, contre dix mille francs, vous remettra des papiers fort compromettants pour la mémoire de M. votre père.

« Le passé de M. Artez contient un certain nombre d'actes que la morale réprouve ; il en est même un qui pourrait donner lieu à des poursuites judiciaires, la prescription n'étant point encore acquise. La chose vous coûterait cher si elle était connue et porterait le plus grand préjudice à la Société des « Chocolateries du Centre » que fonda votre père et dont les revenus actuels composent la majeure partie de votre fortune.

« Dix mille francs sont peu de chose pour vous. En les versant, vous vous éviterez des ennuis considérables.

« Inutile d'avertir la police, car alors on ne se montrerait point et, sous peu, le parquet de Bourges serait mis en possession des documents en question.

« J'espère que vous comprendrez la nécessité en laquelle vous vous trouvez de vous montrer docile et vous prie, mademoiselle, de croire à ma parfaite considération. »

Pour signature, il y avait une flèche de carton gris.

Le premier sentiment de Lucile fut une stupeur profonde ; elle ne fredonnait plus et considérait le papier avec une expression de dégoût.

C'était bien la première fois de sa vie qu'elle recevait une lettre anonyme. Que signifiait celle-ci ?

A quels événements faisait-elle allusion ?

— Père aurait commis des actes que la justice punit ? ... C'est aussi absurde que répugnant ! murmura-t-elle en froissant le papier. Le misérable qui a libellé ceci ne me connaît point s'il croit que, sur son affirmation, je vais mettre en doute la probité paternelle !

Maintenant, une colère folle la secouait toute et elle arpentait nerveusement d'un bout à l'autre le studio, cette pièce de prédiction qu'elle s'était aménagée selon ses goûts.

De vieux meubles datant pour la plupart de la Renaissance, bahuts, stalles, coffres aux précieuses sculptures, composaient le mobilier que complétaient des chaises volantes, deux guéridons aux pieds tors flanquant la grande table à dessin.

Quelques tableaux de maîtres de l'École flamande du seizième et du dix-septième siècle, des toiles peintes par la jeune fille décoraient les murs.

Un tapis d'Orient aux nuances éteintes couvrait le plancher. Par les deux larges fenêtres, ouvrant au nord, on apercevait au delà du parc de « La Braudière » les masses verdoyantes de la forêt de Senons. Dans le lointain, la cathédrale de Bourges dressait sa flèche dans l'azur du ciel.

Vingt ans auparavant, Edmond Artez, le père de Lucile, avait acquis ce château de « La Braudière », vaste construction datant du règne de Louis XIII. C'était un homme actif et énergique. Après des débuts obscurs, il avait réalisé, à force de travail, une fortune considérable.

« Les Chocolateries du Centre », qu'il avait fondées, occupaient de vastes bâtiments près de la gare de Bourges et plus de trois mille ouvriers et ouvrières y étaient employés. Maintenant, l'affaire se trouvait mise en société et chaque année, elle rapportait de fort beaux dividendes.

Sur le conseil de son père, mort deux ans auparavant, Lucile avait gardé en mains le plupart des actions, si bien que l'affaire lui appartenait à peu près en entier.

La mère de la jeune fille était morte au lendemain de sa naissance. A présent, Lucile était seule dans la vie, maîtresse de sa personne comme de sa fortune.

C'était une jeune fille intelligente et fort raisonnable. Elle continuait à habiter « La Braudière » pour laquelle elle avait une affection toute particulière. N'était-ce point là qu'elle avait grandi ? Chaque coin de la vaste demeure, chaque sentier du parc lui rappelaient un souvenir joyeux ou attendri, qui parlait à son cœur.

Des promenades en auto ou à bicyclette, la peinture pour laquelle elle était douée tout particulièrement, la musique et quelques visites rendues à de vieux amis de son père remplissaient son temps.

L'IMMORTELLE ÉTREINTE

*Tu dis que l'Amour passe et ne vit qu'un instant,
Qu'il est fragile et que trop courte est son étreinte,
Qu'il ne fit qu'effleurer ton cœur trop inconstant,
Et que sa flamme au moindre souffle s'est éteinte.*

*Tu vis du souvenir de son corps parfumé,
Du regret de n'avoir contenu dans tes veines
Qu'un rayon de l'ardeur dont on est consumé :
Ses paroles, dis-tu, sont trompeuses et vaines.*

*Mais pourquoi l'accuser de ne vivre qu'un jour ?
C'est toi dont la vieillesse a changé le visage ;
Les heures sur ton front s'inscrivent tour à tour,
Laissant en traits mortels le stigmate de l'âge.*

*Ne dis pas que l'Amour ne vit qu'un instant,
Puisque sa flamme, ami, jamais ne s'est éteinte ;
C'est ton cœur méprisable et toujours inconstant,
Qui ne sait mériter son étreinte immortelle.*

Jean CHARBONNEAU

Extrait de l'Anthologie de la Poésie Canadienne
d'expression française. Editions Bernard Valliquette.

Apercevant sur le tapis la lettre froissée qu'elle y avait jetée, Mlle Artez la ramassa du bout de ses doigts.

— Je vais communiquer cette infamie à ce bon M. Watrin ; il me dira ce que je dois faire pour protéger la mémoire de père si quelqu'un s'avisait de vouloir la salir, murmura-t-elle résolument.

Sur ce, elle descendit à l'étage inférieur où était situé son appartement particulier.

— Mademoiselle sort ? s'enquit Suzanne qui faisait le ménage, en voyant sa jeune maîtresse endosser une jaquette par-dessus sa robe grise et coiffer un petit chapeau de feutre.

— En effet... Savez-vous où je trouverai Mme Leroy ?

— Il est dix heures et demie... Elle doit être à la cuisine en train de conférer avec Marthe, répondit la chambrière.

— C'est bien, je vous remercie.

La minute suivante, par le grand escalier aux marches de pierre, à la rampe de fer forgé, véritable bijou de ferronnerie, datant du dix-huitième siècle, Mlle Artez gagnait le grand vestibule au sol dallé d'une mosaïque vénitienne.

Justement, Mme Leroy, la femme de charge qui régissait tout à « La Braudière », surgissait d'une porte conduisant à l'office.

C'était une femme de cinquante-cinq ans, aux cheveux gris bouclant naturellement au front large, aux yeux noirs profondément enfoncés dans les orbites. Jadis, le visage avait dû être fort beau mais les peines, les soucis qui y étaient inscrits en rides profondes marquaient la bouche d'un rictus amer.

Depuis dix-huit ans, Mme Leroy était au service de la famille Artez. L'industriel lui avait confié la direction de la maison au lendemain de la mort de sa femme et jamais il n'avait eu à le regretter.

Mlle Artez avait pour Mme Leroy, qui l'avait élevée comme sa fille, une affection quasi filiale.

— Vous sortez ? s'étonnait la gouvernante dont le visage fané s'était illuminé d'un sourire.

— Oui, je me rends à Bourges... J'avais oublié qu'il me fallait voir mon tuteur, M. Watrin. Il est probable qu'il me gardera à déjeuner !

— Soit ! comme vous voudrez, murmura Mme Leroy qui savait que Lucile avait pour habitude de n'en faire qu'à sa tête. Avez-vous fait prévenir Albert, le chauffeur, afin qu'il prépare la voiture ?

— Non pas, j'irai à bicyclette. Huit kilomètres, ce n'est pas une affaire. Je rentrerai dans le courant de l'après-midi... Donc, à tantôt, ma bonne Mme Leroy.

— A tantôt, mademoiselle, répliqua la femme de charge en accompagnant sa jeune maîtresse jusqu'au perron dominant la vaste cour sablée précédant la demeure.

Vers la droite, au delà d'épais massifs de fusain, on entrevoyait les communs dont le rez-de-chaussée avait été transformé en garage. Comme Lucile en approchait, elle perçut des bruits d'eau jaillissante.

Dans la cour pavée qui se trouvait là, un jeune homme en bras de chemise et en pantalon de toile bleue lavait à la lance un joli cabriolet amande, tout en sifflant à rendre jaloux les merles.

C'était Albert Tisserand, le chauffeur. En percevant les pas de la jeune fille, il se retourna vivement, fixant sur elle le regard de ses yeux marrons :

— Bonjour, Mademoiselle. Vous sortez ? Vous avez besoin de la voiture ? La conduite intérieure est prête, le temps de me changer et je suis à vos ordres...

— Merci, Albert... Merci... répliqua Lucile, ne vous dérangez pas et continuez ce que vous faites... Je prends simplement ma bicyclette.

— Comme Mademoiselle voudra... Pourtant, si Mademoiselle avait préféré une des autos?

— Je la prendrais, c'est entendu... coupa Mlle Artez avec un sourire.

Tout en parlant de la sorte, elle pénétrait sous une remise d'où elle ressortait bientôt, poussant sa machine devant elle.

— Les pneus m'ont l'air suffisamment gonflés, n'est-ce pas?

— Oui, Mademoiselle... Si vous désirez que je leur donne un coup de pompe?

— Non, merci... c'est inutile!

Lestement, la jeune fille se mettait en selle et Albert la vit disparaître par l'allée voisine. Quelques minutes plus tard, ayant franchi la haute grille de « La Braudière », elle débouchait sur la grand'route.

Le mouvement, la course au grand air ne tardèrent point à produire leur effet. Lucile sentit la sourde irritation à laquelle elle était en proie s'apaiser peu à peu et elle souriait presque, ayant à peu près recouvré sa bonne humeur, lorsqu'elle entra à Bourges.

Une seconde, même, elle se demanda si elle n'avait point tort d'aller mettre son tuteur au courant de cette misérable lettre anonyme. M. Alphonse Watrin hausserait les épaules et bougonnerait selon sa coutume.

— Ma foi, je suis arrivée. J'irai donc jusqu'au bout, se dit Lucile, en s'engageant dans les rues de la vieille cité berrichonne.

M. Alphonse Watrin habitait une confortable demeure, sise entre cour et jardin, non loin de la cathédrale; il recevait peu de visiteurs depuis qu'il avait vendu son étude de notaire et passait la majeure partie de son temps au milieu de ses chers livres.

C'était un collectionneur passionné de vieilles revues et nous devons avouer qu'il en avait réuni une collection remarquable, tant par la qualité que par la quantité.

Edmond Artez et lui s'étaient connus alors qu'ils n'étaient que des enfants. Ils ne s'étaient pas plus quittés au lycée que dans la vie, si bien que l'industriel qui ne se connaissait point de famille avait désigné son ami sur son testament pour être le tuteur de Lucile.

M. Alphonse Watrin, célibataire et misanthrope, avait bougonné, protesté; néanmoins, il avait accepté et nous devons dire que Lucile avait en lui un tuteur attentif et affectueux.

C'était M. Watrin qui la représentait aux conseils d'administration des « Chocolateries du Centre » et il défendait ses intérêts avec plus d'âpreté que si c'eût été les siens.

Hermione, la vieille servante de l'ex-tabellion, vint ouvrir au coup de sonnette de la jeune fille, et son visage rigé comme une pomme de reinette après l'hiver s'éclaira d'un sourire satisfait:

— Ah! c'est vous, mademoiselle?... Monsieur sera bien content de vous voir...

— Il est dans sa bibliothèque? s'enquit Lucile.

— Mais certainement... Où voulez-vous qu'il soit?... Il finira par y coucher, bien sûr... malgré la vieille bonne, tout en plaçant la bicyclette de la jeune fille contre le mur voisin.

Déjà, cette dernière pénétrait dans la maison où régnaient un ordre, une propreté qui faisaient honneur à Hermione.

Devant une porte s'ouvrant à gauche, à l'extrémité du vestibule central, elle s'arrêta et frappa par deux fois. Ne recevant pas de réponse, elle manœuvra la tête de sphinx servant de bouton à la serrure et pénétra dans une immense pièce que trois fenêtres, donnant sur le jardin, éclairaient largement.

De hautes bibliothèques de bois noir remplissaient les lieux, renfermant les collections de M. Watrin. Une grande table de chêne sculpté, des fauteuils de cuir, une console étaient également surchargés de livres.

Le maître de céans, assis devant un pupitre, feuilletait avec amour un missel aux curieuses enluminures.

— Tiens, c'est vous, petite? grogna-t-il en reconnaissant la visiteuse. Quel bon vent vous amène?

— Le désir de vous voir et de vous parler, riposta Lucile d'un air délibéré.

Au fond, M. Watrin, avec son air bourru, ses sourcils hérissés et sa moustache en brosse, lui en avait toujours imposé. Petite fille, elle le redoutait. A présent, elle ne pouvait se défendre d'un certain malaise en sa présence bien qu'elle sût quelle affection il lui portait. M. Watrin ne l'avait jamais embrassée et, lorsqu'elle lui parlait, il semblait toujours prêt à gronder.



Lucile était une jeune fille très intelligente et fort raisonnable. Chaque coin de sa vaste demeure lui rappelait un souvenir joyeux, qui parlait à son cœur.

Dessin de JEAN MILLET

C'était un homme de taille moyenne, corpulent mais encore robuste en dépit de l'âge. La minute suivante, il parcourait d'un regard soupçonneux la lettre que Lucile venait de lui remettre.

— Une ordure, pas autre chose! Quel est l'imbécile qui s'est permis? J'espère que vous ne prenez pas cela au sérieux?... C'est évidemment une plaisanterie d'un mauvais goût... L'œuvre de quelque bas envieux...

— C'est aussi mon avis, approuva la jeune fille; néanmoins, j'ai tenu à vous consulter pour savoir ce qu'il convenait de faire.

— Rien! Il n'y a rien à faire, grogna l'ex-notaire en haussant les épaules. Comment voulez-vous qu'on découvre le personnage qui a confectionné cette horreur?... Oubliez-la et ne vous en occupez point!... Surtout, n'allez pas au rendez-vous qu'on vous fixe.

— Je n'en ai jamais eu l'intention! sourit Lucile, amusée. Je ne suis pas poltronne, certes; mais je n'ai nulle envie... d'aller à dix heures du soir au carrefour des Loges donner dix mille francs à un aigrefin.

— Ce serait sot et imprudent!... Maintenant, regardez ce missel que je viens d'acquérir... Il est du quinzième siècle, une pure merveille.

Jusqu'au déjeuner, Lucile fut obligée de contempler les nouvelles acquisitions de son tuteur. Le repas annoncé par Hermione la libéra de cette corvée. Vers deux heures, ayant pris congé de l'ex-notaire, la jeune fille remonta à bicyclette et quittait Bourges, mais au lieu d'emprunter la route directe comme à l'aller, elle fit un détour afin de traverser la forêt de Senons.

L'après-midi était magnifique; une brise légère s'était mise à souffler, tempérant l'ardeur du soleil printanier. Par les allées forestières tapissées de mousse, la jeune fille roulait sans bruit, écoutant avec ravissement les chants d'allégresse des oiseaux.

Ce fut ainsi qu'elle déboucha dans un vaste carrefour cerné d'arbres, de hautes futaies sur trois de ses faces. La quatrième était occupée par une mare qu'avait envahie une végétation aquatique. C'était le carrefour des Loges où son anonyme correspondant lui donnait rendez-vous pour le soir.

A moins d'un kilomètre, on entrevoyait les hautes toitures d'ardoise de « La Braudière ».

Soudain, la jeune fille s'immobilisa. Au bord de la mare, un jeune homme était assis devant un chevalet, peignant avec application. Il n'avait point entendu arriver la promeneuse à laquelle il tournait

le dos. Celle-ci, surprise, le considéra un instant. Ce n'était pas quelqu'un du pays car, par ici, elle connaissait tout le monde.

A ce moment, un coup de vent plus fort que les autres s'éleva, emportant vers un buisson quelques papiers émergeant d'une mallette entr'ouverte, posée à terre près de l'artiste. Celui-ci s'en aperçut et, laissant échapper une exclamation de dépit, il posa sa palette, se précipitant après les fugitifs.

Ceux-ci ne l'attendaient point; poussés par le vent, ils s'éloignaient au long d'un sentier, s'envolant toujours à l'instant précis où leur propriétaire allait les joindre. Ce dernier eut bientôt disparu derrière les arbres.

Lucile, qui s'était mise à rire, céda alors à un mouvement de curiosité et s'approcha de la toile abandonnée sur le chevalet.

— Mais, c'est très bien, murmura-t-elle presque aussitôt. Je voudrais peindre comme cela...

Elle s'attardait dans cette contemplation, avançant, reculant, clignant les yeux pour mieux juger l'œuvre commencée. Une voix retentissant derrière elle la fit sursauter :

— Vous permettez, mademoiselle ? ...

Lucile, quelque peu rougissante, se retourna. L'artiste qu'elle n'avait point entendu approcher se tenait debout devant elle, ses papiers à la main. Elle entrevit un visage ouvert et sympathique, des cheveux blonds, des yeux bleus au regard étonné.

L'inconnu était de haute taille et pouvait avoir vingt-sept ans. Il portait avec simplicité une vareuse bleu sombre et un pantalon de toile bise.

— Excusez-moi, monsieur, si je me suis permis de jeter un coup d'œil sur votre travail... murmura Lucile. Mais, je peins un peu également...

— Tous mes compliments, mademoiselle, riposta l'étranger sur un ton légèrement ironique.

— Non ! c'est moi qui dois vous en faire, ainsi que des excuses... C'est très beau ce que vous avez fait là... Il y a une couleur... une perspective...

— Mademoiselle, je suis ravi que ceci vous plaise. Evidemment, ce n'est pas mal... Je voudrais bien être de votre force. Vous n'êtes pas du pays ? ajouta Lucile après un temps et ne sachant trop quoi dire...

— Non ! D'ordinaire, j'habite Paris. Je suis venu passer une quinzaine à Auray-sur-Yèvre, le village voisin, afin de me reposer... Je me nomme Gaston Bernier, dit encore le peintre.

— Et moi, Lucile Artez... J'habite là-bas, à « La Braudière ».

D'un geste vague, elle indiquait les toitures émergeant au-dessus des arbres. Sans répondre, Gaston Bernier avait repris sa palette et demeurait debout, considérant la jeune fille d'un regard amusé.

— Allons, au revoir, monsieur... murmura cette dernière, quelque peu gênée.

— Au revoir... Mademoiselle...

Lucile se remettait en selle et vivement elle s'éloigna, jugeant qu'elle s'était conduite d'une façon ridicule en toute cette aventure. Quel besoin avait-elle eu de profiter de l'éloignement de ce monsieur pour examiner sa toile ? C'était là une indiscretion dont il aurait pu se montrer froissé.

Quelque peu désorientée par son retour, elle l'avait questionné comme si ses faits et gestes la regardaient.

— Il doit avoir de moi une bien triste opinion, conclut-elle en haussant les épaules, mécontente.

Là-bas, dans le carrefour, Gaston Bernier l'avait suivie d'un long regard.

— Charmante... En vérité ! murmura-t-il.

Et, ayant replacé ses papiers dans

sa mallette, il reprit sa place devant son chevalet.

Le lendemain de ce jour, comme il continuait à faire beau, Lucile Artez eut la fantaisie d'aller peindre en plein air, ainsi que la chose lui arrivait souvent.

Au fond, sans vouloir se l'avouer, elle éprouvait le désir d'aller au carrefour des Loges. Elle gardait de la petite mare encombrée de plantes aquatiques et dont l'eau miroitait si joliment sous le soleil, une impression exquise.

Comment se faisait-il qu'elle n'eût point remarqué cet éclairage tout particulier dont elle bénéficiait, la façon dont les grands arbres de la rive opposée se reflétaient à sa surface ? Vraiment, ce coin de forêt était délicieux. Cent fois, au moins, elle y était passée sans s'en apercevoir.

Il fallait que cet artiste étranger fût venu dans le pays pour qu'elle découvrit ces beautés ? C'était inimaginable !

Lucile en était quelque peu déçue. Une seconde, la pensée qu'elle pourrait peut-être déranger ce jeune homme en venant s'installer à proximité, la laissa hésitante, ne sachant à quoi se résoudre. Et puis, serait-ce très correct ?

Ne s'imaginait-il point que c'était pour se rapprocher de lui qu'elle agissait de la sorte, et sa fatuité n'en tirerait-elle point quelque conséquence ?

Mlle Artez eut un haussement d'épaules. Ses sourcils se froncèrent imperceptiblement, tandis que ses lèvres s'allongeaient en une jolie moue.

— D'abord, ce monsieur m'a paru parfaitement élevé. S'il s'imaginait des choses qui ne sont point, j'aurais tôt fait de le remettre à sa place.

« Enfin, c'est un artiste, un vrai, et non un amateur comme les gens que j'ai pu connaître jusqu'ici... Il comprendra facilement que j'aie été tentée par la beauté de son décor et, qui sait, consentirait-il à me donner quelques conseils. »

Cette dernière raison acheva de la décider. Certes, Lucile Artez possédait

un joli talent d'amateur, mais elle ne s'illusionnait point sur ses capacités et ne se prenait pas pour un maître.

Ce fut donc au début de l'après-midi qu'elle donna l'ordre à Albert Tisserand de descendre son matériel et de l'installer dans la grande conduite intérieure.

— Accompagnerai-je mademoiselle ? s'enquit le chauffeur.

— Non ! ce serait inutile ; je ne saurais que faire de vous ?

Mais cette parole avait fait naître une pensée en l'esprit de la jeune fille. S'étant informée de Mme Leroy, elle se mit à sa recherche. Elle la découvrit en grande conférence avec Baptistin, le vieux jardinier, non loin du pavillon que celui-ci occupait à la grille d'entrée de « La Braudière ».

Toux deux étaient si occupés qu'ils ne perçurent point le grincement du gravier sous les pas pressés de la jeune fille.

— Voilà qui est pour le moins extraordinaire, disait pensivement Mme Leroy. Jamais il ne s'absente aussi longtemps...

— De qui parlez-vous, ma bonne Leroy ? questionna Lucile.

— De César, mademoiselle... Baptistin l'a vu gagner la route ce matin, depuis il n'est pas rentré à sa niche.

César était un grand terre-neuve aux poils bruns pour lequel Mlle Artez avait une affection toute particulière. Il avait été le compagnon de jeux de son enfance et maintenant, tout vieux qu'il fût devenu, il s'essayait encore à gambader lorsqu'il l'apercevait.

Chaque matin, César partait pour une courte promenade à travers les champs du voisinage ; celle-ci ne durait pas plus d'une heure et, lorsqu'il rentrait, il venait bien sagement s'installer au soleil sur le perron du château, à moins que la chaleur ne l'incitât à se réfugier dans sa niche.

Or, ainsi que venait de le dire la gouvernante, aujourd'hui le terre-neuve n'était pas de retour depuis près de trois heures. Une telle dérogation à ses habitudes était pour le moins surprenante. Aussi, Mme Leroy, quelque

peu inquiète, procédait-elle à une enquête auprès du personnel domestique.

En toute autre circonstance, Lucile se fût alarmée de cette disparition et, en personne, eût entrepris des recherches autour du domaine. Mais, par cet après-midi où tout semblait si calme, si riant, la moindre inquiétude semblait un anachronisme, tout au moins la jeune fille se l'affirma. César avait dû s'attarder à jouer avec quelques compagnons à quatre pattes ; il reviendrait de lui-même quand il en aurait assez.

Et puis, elle avait hâte de partir, de gagner ce carrefour des Loges auquel elle ne cessait de penser.

— Bah ! ma bonne Leroy, ne vous tracassez pas, s'exclama-t-elle en souriant. César ne saurait s'être égaré.

— Le fait est ! assura Baptistin, qu'il connaît la contrée mieux que personne.

— Je crains toujours que quelque nomade ne le vole, hasarda la gouvernante.

— Oubliez-vous donc que César ne se laisserait pas faire ? Il a encore les mâchoires solides et, si un étranger tentait de s'emparer de lui, la chose n'aurait pas toute seule... Ne dramatisons pas et rassurez-vous, ma bonne Leroy...

— Vous devez avoir raison, mademoiselle, fit la femme de charge dont la physionomie s'éclaira d'un sourire.

— Je venais vous demander si vous ne vouliez pas m'accompagner...

— Où cela, grand dieu ?

— Oh ! ne craignez rien, je ne médite pas une expédition lointaine, repartit Lucile en plaisantant. Je voudrais aller peindre durant une heure au carrefour des Loges. J'ai remarqué hier qu'il y avait là des effets de lumière tout à fait particuliers à cet instant de la journée.

— C'est que j'ai à faire à la maison...

— Suzanne vous remplacera... Nos gens connaissent leur service... Alors, venez avec moi, ma bonne Leroy... Cette promenade vous fera du bien, j'en suis sûre.

La gouvernante n'était jamais si satisfaite que lorsqu'elle se trouvait en compagnie de sa jeune maîtresse ; aussi, finit-elle par se laisser tenter.

Quelques minutes plus tard, Lucile, ayant pris place au volant, la grande conduite intérieure les emportait à petite vitesse en direction de la forêt prochaine.

Mlle Artez bavardait intarissablement, parlant de tout et de rien, sans doute afin de se dissimuler à elle-même le léger émoi qui allait en grandissant au fur et à mesure qu'on approchait du terme du voyage.

Par instants, elle trouvait que sa démarche était singulièrement osée, que M. Bernier ne pourrait s'en montrer que froissé ; à d'autres, elle affirmait que rien n'était plus naturel.

Ce coin de bois était ravissant et puis, il y avait de la place pour tout le monde. Leroy et elle se posteraient sur l'autre rive. A maintes reprises, au cours de la matinée, la physionomie intelligente de l'artiste s'était évoquée en la mémoire de la jeune fille. En sa vie calme et même quelque peu monotone, cette rencontre inattendue constituait un événement de première grandeur.

Dans le cercle de ses relations, les jeunes gens étaient rares. Seules, des personnes âgées fréquentaient « La Braudière » ; c'étaient des amis de feu M. Artez et d'Alphonse Watrin. Dans ces conditions, on conçoit parfaitement l'état d'esprit de Lucile.

Lorsqu'elle arrêta son auto, à l'ombre des grands arbres ombrageant le carrefour, elle éprouva une vive désillusion. Aucune silhouette ne s'apercevait sur le bord de la mare. M. Gaston Bernier était-il déjà parti ?

C'était peu probable. Hier, à cette heure, il était en plein travail ; le soleil qui brillait encore haut sur l'horizon n'incitait pas à la retraite.

— Peut-être n'est-il pas encore arrivé ? se dit la jeune fille sans trop de conviction.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

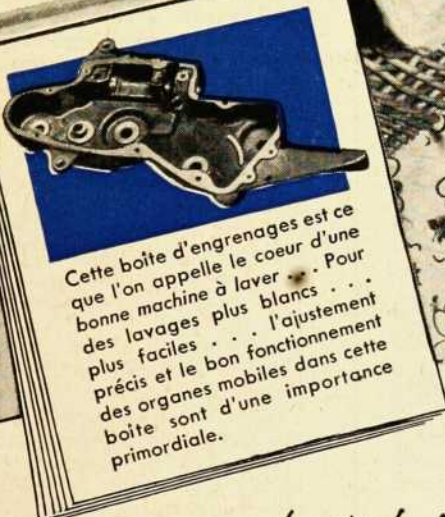
(Nouvelle série)

5	6	3	8	2	7	4	3	8	2	6	5	3	7	2	6
E	V	J	A	V	P	U	O	U	O	O	N	U	E	U	T
6	2	7	4	6	3	8	5	2	6	5	4	8	3	6	5
R	S	T	N	E	R	C	Q	S	V	U	E	U	N	A	E
5	7	3	7	6	2	8	4	7	3	6	5	2	7	5	3
T	I	E	T	I	E	N	L	E	E	N	E	R	C	Z	F
5	8	2	6	5	3	7	5	2	6	4	5	3	7	2	5
A	R	E	E	V	A	O	A	Z	V	E	N	V	N	C	T
4	6	3	6	5	2	7	6	5	3	8	6	2	7	5	4
T	O	O	U	D	H	T	S	A	R	E	A	A	R	C	T
5	6	2	7	6	3	5	8	2	6	8	3	5	2	7	4
C	I	N	A	D	A	E	V	C	E	E	B	P	E	R	R
5	7	3	6	7	2	5	8	4	7	3	6	7	2	8	5
T	I	L	R	E	U	E	R	E	T	E	A	E	X	S	R

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller. King Features, Inc.

"De quelle importance cela est-il pour le lavage des couches?"



Cette boîte d'engrenages est ce que l'on appelle le coeur d'une bonne machine à laver . . . Pour des lavages plus blancs . . . plus faciles . . . l'ajustement précis et le bon fonctionnement des organes mobiles dans cette boîte sont d'une importance primordiale.

Une jeune maman découvre pourquoi les techniciens coupent un cheveu en quatre

"VOULEZ-VOUS dire que cette perceuse multiple qui fait 20 trous à la fois dans une boîte d'engrenages peut m'aider à laver le linge un tantinet plus blanc?"

"Ma foi, oui! C'est en 'coupant les cheveux en quatre' de cette façon qu'on produit une laveuse qui nettoie tout plus à fond, plus vite et plus sûrement que vous n'oseriez le croire. Cette perceuse multiple, par exemple, prévient ce que les techniciens appellent 'surépaisseur' . . . signifie que toutes les pièces travaillantes sont d'un ajustage précis, au 1/1000e de pouce . . . ce qui est à peu près l'épaisseur d'un cheveu."

"N'essayez pas de me dire que les couches de bébé se ressentiront de la différence!"

"Sans aucun doute . . . de même que tout ce que vous laverez . . . et vous aussi!"

"Comment le savez-vous?"

"Les techniciens Inglis ont vérifié des milliers de tissus différents lavés dans toutes sortes de laveuses différentes, pour voir laquelle de ces machines laverait mieux le linge, et avec le moins

d'usure. Et . . . parce que tous les outils et les machines que nous employons ici sont du dernier modèle, nous pouvons mettre immédiatement en pratique tout ce que nos techniciens apprennent de nouveau, et les avantages qui en résultent vous sont immédiatement accessibles."

Ici, à la maison Inglis, nous n'avons aucun capital d'immobilisé dans des outils et des matrices démodés—n'avons à suivre aucun devis d'avant-guerre—pour cette raison, nous pouvons construire pour vous des appareils ménagers qui, au point de vue de conception et de rendement, sont des années en avance.

Cependant, Inglis n'en est pas à ses débuts dans ce domaine. Depuis 85 ans, cette grande Compagnie canadienne construit des machines d'excellente qualité et fait office de pionnier pour la vulgarisation des nouveaux progrès techniques.

Pendant la guerre, la maison Inglis fit marcher l'une des plus importantes usines d'armes portatives du Commonwealth Britannique. La main-d'oeuvre qui a rendu cela possible produit pour vous, aujourd'hui, de meilleurs chauffe-eau, laveuses, repasseuses et appareils de chauffage dirigeant la chaleur vers le haut . . . produira demain de meilleures laveuses et sècheuses automatiques.

INGLIS, AVEC 85 ANS D'EXPERIENCE DANS L'USINAGE TECHNIQUE, VOUS APPORTE MAINTENANT DE MEILLEURS APPAREILS MENAGERS



Inglis
CANADA

DIVISION DES APPAREILS MENAGERS
JOHN INGLIS CO. LIMITED, TORONTO, CANADA

Toute sa joie, tout son entrain s'en étaient allés brusquement et ce fut sans plaisir qu'elle mit pied à terre. Le changement fut si brusque que Mme Leroy ne pouvait manquer d'en être frappée.

— Que vous arrive-t-il, mademoiselle? Vous semblez contrariée!

— Moi, pas le moins du monde, ma bonne Leroy! Je me demande où vous êtes allée chercher une pareille idée. Allons, aidez-moi à débarrasser mon matériel, voulez-vous?

— Très volontiers! En quel endroit allez-vous vous placer?

— Tenez, il me semble qu'ici...

Et Lucile, après avoir inspecté les alentours d'un regard perçant, afin de s'assurer que, décidément, personne n'était en vue, indiquait un point vers la gauche.

De là, elle embrassait toute la mare et aurait juste en face d'elle trois saules dont le feuillage argenté s'inclinait gracieusement vers les eaux miroitantes.

— Le fait est que c'est ravissant, ici, murmurait la femme de charge, tandis que Lucile plantait son cheval. Jamais je ne m'en étais aussi bien aperçue qu'aujourd'hui.

— Que vous disais-je? Quand on a l'habitude de voir quotidiennement de près certains lieux, on finit par ne plus les remarquer. Brusquement, un beau jour, sans savoir pourquoi, les yeux s'ouvrent et c'est alors une véritable découverte.

— Oui, en effet, en effet...

Tandis que la jeune fille s'installait sur son tabouret et ouvrait sa boîte à couleurs, la femme de charge prenait place sur l'un des coussins tirés de la voiture. Elle avait apporté un sac de tapisserie, d'où elle sortit un ouvrage de broderie. Mme Leroy était de ces femmes qui ne peuvent rester inoccupées; même lorsqu'elle se reposait, ses doigts ne chômaient pas.

Le silence s'établit entre les deux femmes. Lucile s'absorbait à sa besogne, jetant sur sa toile les premiers éléments du tableau qu'elle méditait d'exécuter. Pourtant, son esprit n'était point. A chaque instant, elle coulait un regard à droite et à gauche; cela sans succès.

Décidément, M. Bernier ne se montrait pas.

— Mon indiscretion d'hier l'aurait-elle mis en fuite? songea Lucile, mécontente et quelque peu vexée. Vraiment, ce monsieur ferait alors preuve d'un bien mauvais caractère! Ce carrefour est un lieu public et je ne l'ai guère dérangé, n'étant pas restée plus de cinq minutes.

Quoi qu'il en soit, le peintre ne reparut point et quand, vers cinq heures, la fraîcheur commençant à descendre, Mme Leroy parla de regagner « La Braudière », Lucile ne formula aucune objection.

Elle semblait maussade, préoccupée et le retour s'effectua en silence. Alors que les promeneuses mettaient pied à terre dans la cour du château, Baptistin, qui discourait au milieu d'un groupe où l'on apercevait Suzanne, la première femme de chambre, Marthe, la cuisinière, et Albert Tisserand, le chauffeur, Baptistin se précipita vers elles de toute la vitesse de ses vieilles jambes.

— Ah! mademoiselle, vous arrivez bien. Quel malheur! Nous nous demandions justement où vous pouviez bien être...

— Mais enfin, qu'y a-t-il? coupa Lucile dont la voix révélait quelque impatience.

— Bichu, le garde-chasse, et son fils, viennent de rapporter le pauvre César; ils l'ont trouvé étranglé dans un collet, au fond de la garenne de Sornois.

— Vous dites?... sursauta la jeune fille.

— La vérité, mademoiselle... La triste vérité... Etranglé comme un simple lapin... un fameux collet que celui-là, à ce que m'a dit Bichu! Pour

lui, il y a de la malveillance... On a dû attirer César de ce côté et lui engager de force la tête dans l'appareil, à moins qu'on ne l'ait tué auparavant d'une piqûre, car c'était un rude chien. Mademoiselle le sait mieux que personne.

Mlle Artez n'écoutait plus; elle avait couru vers la niche qu'on apercevait dans l'ombre d'une charmille voisine et là, agenouillée sur le sol, contemplait avec des yeux pleins de larmes le cadavre de son vieux compagnon qu'on avait recouvert d'une toile.

Mme Leroy, qui se hâta de la rejoindre, semblait bouleversée.

— Pauvre bête... Je me demande quel est le misérable qui a bien pu la tuer?... Il faudra interroger Bichu.

— Certainement... certainement... murmura Lucile d'une voix entrecoupée.

Soudain, la jeune fille s'immobilisa; ses yeux venaient de tomber sur une flèche de carton fixée au collier de l'animal et en tous points semblable à celle qui avait servi de signature à la lettre anonyme reçue la veille.

Elle en éprouva une sorte de choc et sa pâleur augmenta.

— Qu'est ceci? s'étonnait Mme Leroy qui, à son tour, remarquait le détail.

— Rien... Venez... Je vous expliquerai... Baptistin, veillez à ce qu'on ne touche point à César.

— Bien, mademoiselle, murmura le vieux jardinier en secouant sa tête chenu.

Déjà, Lucile entraînait la femme de charge vers le château. Une fois dans

la bibliothèque, elle s'empara du téléphone, demandant la communication avec M. Watrin.

— Mon cher tuteur, il se passe ici de singuliers événements.

Et, en quelques mots, sans chercher à cacher son émotion, Mlle Artez mettait l'ex-notaire au courant de la mort de César, ainsi que de ses particularités.

A ce moment, on frappait à la porte et Suzanne entra, apportant une lettre sur un plateau. Un coup d'œil suffit à Mlle Artez pour identifier l'enveloppe et l'écriture constituant l'adresse.

— Attendez une seconde, cher monsieur Watrin, voulez-vous?

Déjà, elle décachait le pli, courait à la signature que formait une flèche.

— C'est bien cela... Je reçois à l'instinct une lettre anonyme du genre de celle que je vous ai montrée. Ecoutez, je vais vous la lire.

Et la jeune fille déchiffrait les lignes suivantes:

« Mademoiselle,
« Vous n'êtes point venue hier au rendez-vous que je vous avais donné et vous avez eu tort. L'affaire est des plus sérieuses et, à l'occasion, on vous le fera bien voir.

« Si vous ne voulez point avoir de graves ennuis, allez déposer ce soir même, vers huit heures, une enveloppe contenant les dix mille francs réclamés sous la grosse pierre qui se trouve à l'entrée du sentier du Grand-Hêtre, au carrefour des Loges.

« Dans votre intérêt, obéissez, sinon... »

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE?

Très jeune, ce bébé serre dans ses bras un jeune ours. La courte biographie que vous lisez ne dira pas s'il n'a toujours tenu dans le creux de son bras que des oursons. Il est né dans la capitale fédérale, le jour de la Saint-Georges. Canadien français, c'est peut-être à cause de cette coïncidence qu'il est tellement canadien en premier lieu. Il passa son enfance à Rockliffe, tout près d'Ottawa où, aujourd'hui les avions se posent. A quinze ans, il avait déjà une moustache et débutait dans la photographie. Il y en a qui "font faire" leur portrait, lui, il "faisait" dans les négatifs, les acides et les impressions, pour ne pas dire dans la chambre noire. Déjà, il était passé par le High School et par le petit séminaire d'Ottawa. Il délaissa la photographie pour la peinture: peintre d'enseigne. Ne croyant pas loger à bonne... enseigne, il se dirigea vers le fonctionnarisme, puis vers le journalisme où il demeura trois jours seulement. Il en avait assez. Par la suite, il devint démarcheur (il n'a pas dit quelles démarches). Enfin, le voici gérant de campagnes électorales puis, par accident, caricaturiste politique. Il laissa cette carrière probablement par dégoût des caricatures qu'il avait à faire de certaines... binettes, pour revenir au journalisme: au Droit d'Ottawa. Il y demeura dix ans. Durant cette période, il fonda un hebdomadaire intitulé *La Semaine*, qui parut le jeudi, mais pas plus que trois fois. Une semaine de trois jeudis, c'en était assez pour lui. Il s'enrôle, puis est réformé pendant son séjour à l'école des officiers de Brockville. Il est engagé à titre de rédacteur au service de l'Information en temps de guerre où il demeure trois ans avant de démissionner pour ne pas devenir "fonctionnaire sérieux". A Montréal, il arrive avec son sourire habituel. Il est directeur littéraire d'une maison d'éditions et, avec Henri Poulin, il prépare l'émission *Canadienne* que dirigeait Jean Beaudet et que Roger Baulu et Albert Chamberland mettaient en ondes. Puis après... après il y a eu et il y a encore cette amusante et spirituelle émission qui a nom "Puis après" qui passe tous les soirs à 7 h. 45 à Radio-Canada, avec Marcelle Barthe, Miville Couture et Raymond Laplante. Les programmes auxquels il participa ne se comptent plus, même aux ondes courtes (en anglais parfois). Ce qu'il ne dit pas, c'est qu'il aime souverainement collectionner les incunables, qu'il fit du théâtre à Ottawa, notamment aux côtés de Mme Laurette Larocque-Auger dans une pièce de Zamacoïs: "La Fleur Merveilleuse". Tessier est "versatile" pouvons-nous écrire, car ce mot, dit Larousse, "ne s'emploie qu'au figuré". Savez-vous son nom? Non! Eh bien tournez à la page 34 du présent numéro du SAMEDI et vous le verrez, un peu plus habillé, les bras croisés sur la poitrine, un sourire distingué et des yeux rieurs.



Une exclamation de colère proférée à l'autre bout du fil prouva que le vieux M. Watrin n'avait rien perdu de cette lecture.

— Voilà qui est intolérable. Ne bougez pas de chez vous, Lucile, et attendez-moi. Avant une heure, je serai à « La Braudière ». J'amènerai également un vétérinaire afin de déterminer comment fut tué César, disait l'ex-notaire.

— Entendu, je vous attends, mon cher et vieil ami!

Lucile, ayant raccroché, entreprit de mettre Mme Leroy au courant de la situation car, la veille, ne voulant point l'alarmer, elle ne lui avait pas parlé de la première lettre anonyme.

La gouvernante écoutait, atterrée, montrant un visage soudainement blême.

— Mais c'est épouvantable!... Qui peut bien vous en vouloir, mademoiselle?

— Je l'ignore, mais nous finirons bien par l'apprendre, répliqua Lucile, toute frémissante.

Moins d'une demi-heure plus tard, M. Watrin arrivait. Il n'était pas seul. M. Chamoreau, l'un des premiers vétérinaires de Bourges et un autre personnage, l'accompagnait.

— L'inspecteur Morand, de la Sûreté! présenta-t-il. Je suis passé au Commissariat central.

— Vous avez bien fait, approuva Lucile.

Tandis que M. Chamoreau faisait transporter dans une sellerie désaffectée le cadavre du pauvre César, le tuteur et sa pupille gagnèrent la bibliothèque où bientôt M. Morand vint les rejoindre.

Il tenait à la main la flèche de carton et demanda à voir les deux lettres. Lucile les lui remit incontinent. L'inspecteur Gilbert Morand était un grand gaillard de trente-deux ans, à la silhouette massive, aux petits yeux gris, singulièrement perçants. Il entreprit d'examiner les missives.

Celles-ci avaient été mises à la grande poste de Bourges dont elles portaient le cachet. L'écriture des enveloppes était manifestement déguisée.

— Voyons, mademoiselle, vous ne vous connaissez pas d'ennemis? s'enquit l'inspecteur.

— Certainement non. C'est bien la première fois qu'on m'adresse de semblables menaces.

— Par conséquent, vous ne soupçonnez personne? Cette offensive qui, brusquement, se déclenche contre votre tranquillité, semble indiquer que récemment vous vous êtes créé une inimitié ou que vous avez fait la connaissance de quelqu'un...

Le policier s'interrompt, car Lucile avait eu un tressaillement.

— Voyons, expliquez-vous, mademoiselle.

— C'est que la chose est si absurde, si invraisemblable...

— Il n'y a rien d'invraisemblable en matière criminelle. Communiquez-moi votre idée, insistait doucement Morand.

— Mais oui, mon enfant. Parlez... reprenait M. Watrin.

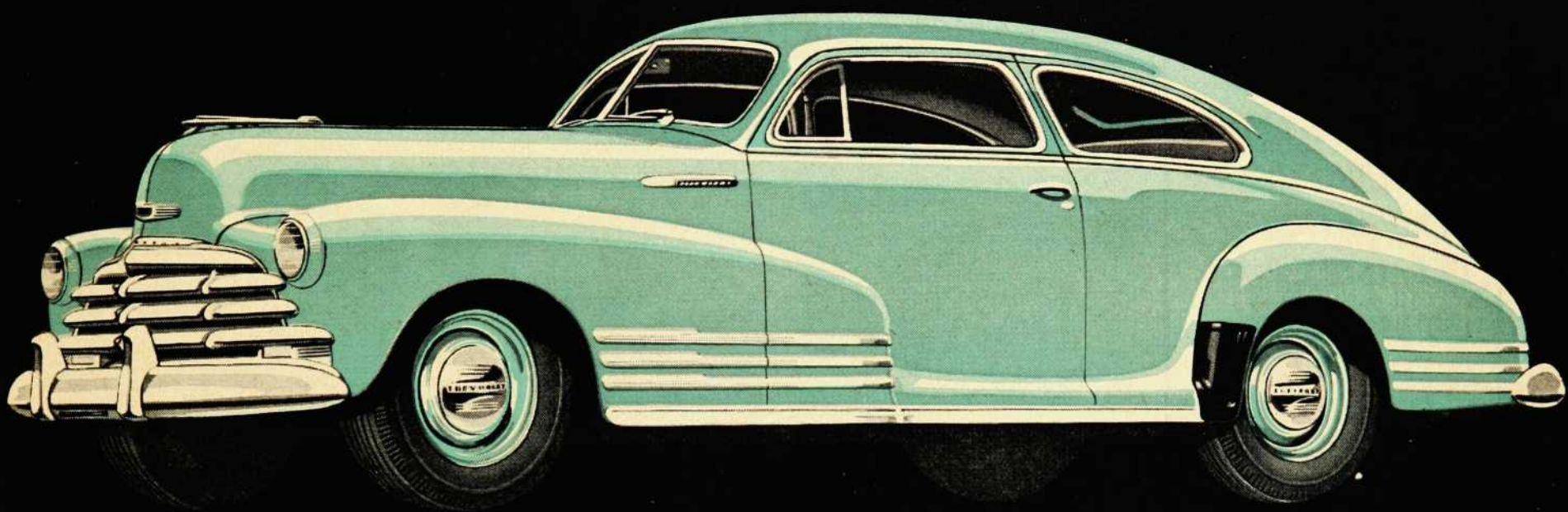
— Hier, en revenant de chez vous, mon tuteur, j'ai rencontré une personne que je ne connaissais point auparavant, mais il n'y a aucune raison pour que ce soit l'auteur... Enfin, voici la chose:

Et, en quelques mots, Mlle Artez narra sa rencontre avec Gaston Bernier.

— Il est évidemment peu probable que ce soit ce monsieur... murmura Morand. Enfin, je verrai... Vous ne voyez pas autre chose à me signaler? Avez fait nouveau ou bizarre n'a marqué votre existence en ces derniers temps?

Sur la réponse affirmative de Lucile, l'inspecteur gagna l'office où il interrogea longuement tous les domestiques. Après quoi, il se rendit à Auray-sur-Yèvre. L'heure suivante, il était de re-

**QUALITÉ DE GROSSE VOITURE
À PRIX MODIQUE**



La nouvelle
CHEVROLET

**vous offre le plus bel ensemble de beauté, de
rendement et d'économie de tout le
domaine des bas prix**



UN PRODUIT DE LA GENERAL MOTORS

Rayonnez
de Santé
et de Beauté



**DÉPRIMÉE ?
NERVEUSE ?
LYMPHATIQUE ?
DÉLAISSÉE ?**

LISEZ ALORS CECI . . .

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore ! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

**TRAITEMENT
SANO "A"**

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO « A »

Correspondance strictement
confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme **CLAIRE LUCE**

Ci-inclus 5 sous pour échantillon du
produit SANO « A ».

Ecrivez lisiblement ci-dessous.

Nom

Adresse

Ville Prov.

B. P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P.Q.

tour et communiquait les renseignements suivants :

— M. Gaston Bernier, qu'il avait aperçu, alors que celui-ci jouait au billard, à l'Auberge du Coq d'Or, où il habitait depuis une quinzaine, avait passé cette journée à Bourges où il s'était rendu par l'autobus. L'hôtelier Blanchet le tenait pour un bon client, pas encombrant. Il était toujours dans les bois d'alentour, peignant du matin au soir.

« Sur le livre de police, le voyageur s'était inscrit sous le nom de Gaston Bernier, artiste peintre, vingt-sept ans, arrivant de Paris, sa résidence ordinaire où il habitait 19 bis, boulevard Raspail.

« Ce monsieur a l'air très bien ; néanmoins, on ne sait jamais. Dès ce soir, j'enverrai à Paris une demande de renseignements. D'autre part, j'ai vu les gendarmes d'Auray ; deux d'entre eux iront s'embusquer dès sept heures aux abords du sentier du Grand-Hêtre. Je vais m'y mettre également. De la sorte, si votre correspondant vient voir si vous avez déposé quelque chose sous la pierre qu'il signale, nous lui mettrons la main au collet, conclut l'inspecteur. »

Alphonse Watrin approuva ; il convenait d'en finir au plus tôt avec cette sottise histoire.

M. Chamoreau entra, ayant longuement examiné le cadavre de César. Sans doute possible, l'animal avait été empoisonné, très probablement à l'aide d'une boulette.

— Je vais emporter son corps et pratiquerai chez moi l'autopsie.

Tout ayant été ainsi réglé, le vétérinaire et l'inspecteur se retirèrent. Vers dix heures, le second revenait à « La Braudière » où M. Watrin attendait son retour non sans quelque impatience.

Vainement, les gendarmes et lui avaient attendu aux abords du carrefour des Loges. Personne ne s'était montré. En rentrant à Bourges, le policier et l'ex-notaire firent un détour par Auray-sur-Yèvre.

L'aubergiste du Coq-d'Or leur apprit que Gaston Bernier avait diné à sept heures, puis était sorti pour faire une promenade. Rentré à neuf heures, il venait de monter à sa chambre.

— Décidément, ce personnage me semble suspect, grommela M. Watrin, tandis que l'auto les emportait. Il faudra avoir l'œil sur lui, inspecteur.

Morand ne répondit que par un hochement de tête. Cette affaire lui paraissait quelque peu compliquée. N'y avait-il là qu'une mauvaise plaisanterie ou quelque chose de plus sérieux ?... Voilà ce qu'il n'aurait su dire.

Derrière un homme d'équipe chargé de leurs valises, Lucile Artez et M. Watrin s'engageaient sur le quai de la gare de Bourges, le long duquel attendait le train de Paris.

Cinq jours s'étaient écoulés depuis les événements que nous avons narrés dans les chapitres précédents. La jeune fille avait reçu une nouvelle lettre de menaces, toujours signée d'une flèche, lui donnant un rendez-vous auquel, bien entendu, elle n'était pas allée.

Par contre, les gendarmes d'Auray et Morand y avaient couru, cela sans plus de résultat qu'auparavant. Personne ne s'était montré ; c'était à croire que le personnage auquel on avait à faire éventait de loin la présence de gens de police.

L'inspecteur enrageait, prenant l'affaire à cœur. Il avait eu beau multiplier les investigations, celles-ci n'avaient rien donné ; pas la moindre piste n'avait été découverte ; les renseignements envoyés par Paris concernant Gaston Bernier se révélaient excellents. Le jeune homme, de très bonne famille, avait suivi les cours de l'École des Beaux-Arts. Il vivait modestement d'une petite rente héritée de ses siens ; sa

peinture commençait à se vendre et tous ceux qui le connaissaient s'accordaient pour vanter son talent.

Certes, il n'avait guère d'amis, menant une existence retirée, parfaitement en harmonie avec son caractère quelque peu renfermé. Mais ceci ne permettait nullement de le mettre en cause au sujet des incidents de Bourges.

En apprenant ces choses, M. Watrin avait haussé les épaules. Décidément, les policiers manquaient d'habileté ; pour lui, il gardait ses soupçons, rien n'étant venu les détruire.

Comme Lucile, à la longue, manifestait quelque nervosité, l'ex-notaire lui avait fait la proposition suivante : On lui signalait en Belgique la vente d'une importante bibliothèque, réunie par un amateur récemment décédé et, bien entendu, il comptait s'y rendre.

Si sa pupille voulait l'accompagner, cela lui changerait les idées et, durant ce temps, son mystérieux adversaire la laisserait en repos. Après une courte hésitation, Mlle Artez avait accepté ; c'est ainsi que, par cette claire matinée, nos deux voyageurs se disposaient à quitter la capitale du Berry.

Le quai était quelque peu encombré. Les départs étaient nombreux ce jour-là. M. Watrin, toujours bougonnant selon sa coutume, se frayait un passage parmi les groupes lorsque, soudain, un sursaut l'immobilisa.

Là-bas, dans ce jeune homme qui s'avavançait, venant d'acheter des journaux, il reconnaissait Gaston Bernier que l'inspecteur Morand lui avait montré sur sa demande, trois jours auparavant.

— Non ! ce serait un peu fort, ma motta-t-il en foudroyant le peintre du regard.

Lucile Artez l'avait également reconnu et marquait quelque surprise. Déjà, Gaston Bernier, soulevant son feutre, saluait respectueusement la jeune fille à laquelle il sourit ; Lucile ébaucha un sourire tout en inclinant la tête.

Elle était loin de partager les soupçons de son tuteur, éprouvant pour Bernier une sympathie qu'elle ne s'avouait point à elle-même. Elle ne l'avait pas revu depuis leur première rencontre. La succession de lettres anonymes arrivées à « La Braudière » ayant eu pour conséquence de l'empêcher de franchir les limites du domaine. Mais elle gardait de cette entrevue un charmant souvenir auquel elle se reportait souvent.

— Ma parole, je crois que ce monsieur se permet de vous saluer, grommelait l'ex-notaire qui s'était retourné pour suivre Bernier des yeux. Et vous lui répondez, ce qui est le plus fort !

— Je n'ai aucune raison pour être incorrecte, murmura la jeune fille.

— Mais il ne vous connaît pas !

— Permettez !... Ainsi que je vous l'ai raconté, nous avons échangé quelques mots, un jour qu'au carrefour des Loges j'avais eu l'indiscrétion de jeter un coup d'œil sur son travail.

M. Watrin ronchonna entre ses dents d'inintelligibles propos qui, comme l'homme d'équipe porteur de bagages les appelait d'un compartiment voisin, Lucile et lui se hâtèrent de le rejoindre. Tout en escaïadant le marche-pied, la jeune fille parcourut le quai d'un regard rapide ; Gaston Bernier s'était éclipsé, allant sans doute occuper sa place en quelque wagon.

Dans son coin, M. Watrin montrait un visage maussade ; l'obligation dans laquelle il se trouvait d'abandonner ses chères collections le mettait de mauvaise humeur et la rencontre qu'on venait de faire ne faisant qu'y ajouter.

Durant le trajet il desserra à peine les lèvres, s'absorbant dans la lecture de journaux ou pointant le catalogue de la vente bruxelloise d'un crayon attentif.

Lucile regardait le paysage ou bien feignait de lire un roman dont elle oubliait de tourner les pages. Enfin on

arriva à Pais qu'on ne fit que traverser pour gagner la gare du Nord et, le soir même, nos voyageurs s'installèrent à Bruxelles dans un paisible hôtel voisin du square Louise.

A Paris, on n'avait point revu Gaston Bernier et Lucile en avait ressenti quelque déception. Quant à M. Watrin, il en avait paru satisfait.

Ce drôle de personnage avait dû descendre en route ; après tout, on en était bien débarrassé.

Dès le lendemain, tandis que Lucile se mettait en devoir de visiter Bruxelles, qu'elle connaissait déjà, M. Watrin se précipita chez son correspondant. Lorsqu'il en revint, à l'heure du déjeuner, il montrait un visage épanoui.

La collection mise en vente contenait des spécimens uniques des quizième et seizième siècles. Tout permettait de croire qu'ils n'atteindraient point un haut prix. M. Watrin était radieux.

Le fait est que, trois jours plus tard, il réalisait d'excellentes affaires, acquérant pour des sommes relativement modestes, des manuscrits richement enluminés, aux somptueuses reliures.

Incontinent, il s'occupa de les expédier à Bourges et cela lui prit encore une grande journée. Pendant ce temps, Lucile courait la ville, s'attardant longuement sous les voûtes de Sainte-Gudule, flânant dans les musées, parcourant les boulevards.

Elle aimait l'amabilité pleine de bonhomie des Bruxellois et, en cet agréable pays, se sentait chez elle. Enfin, cela mettait fort heureusement un terme à ses soucis de la quinzaine précédente. Aussi ne songeait-elle point sans regret que, bientôt, il lui faudrait reprendre la route du retour. Cette perspective mettait une ombre sur son joli visage tandis que, ce soir-là, M. Watrin et elle dinaient dans un des meilleurs restaurants de la ville, où l'ex-tabellion l'avait emmenée pour fêter dignement le succès de son voyage.

— Voyons, petite, qu'avez-vous ? Vous semblez morose, finit-il par demander en fixant sur elle un de ces regards perçants qui, jadis, embarrassaient si fort ses clients.

— Que voulez-vous que je vous réponde, mon tuteur ?... Je me trouve fort bien ici et je songeais qu'avant peu, je réintégrerais « La Braudière ».

— Oui, je vois, ceci ne vous enchante guère...

— J'aime bien ma demeure mais je la connais et j'ai le temps de la revoir.

M. Watrin acquiesça d'un sourire ce qui, chez lui, était chose rare.

— Je comprends... Je comprends... déclara-t-il ; aussi ai-je une proposition à vous faire.

— De quoi s'agit-il ? questionna Lucile d'un air distraitement poli.

Elle s'attendait à entendre quelque histoire de bibliothèque et le début fut conforme à ses prévisions.

— Quelqu'un que j'ai rencontré hier me disait que, présentement, à Gand, il y a un libraire qui possède quelques exemplaires rarissimes ayant fait partie de la bibliothèque du duc d'Albe.

« Nous y voici », songea Lucile, dont le regard se porta machinalement vers les couples occupant les tables voisines.

C'était pour la plupart des jeunes gens ; les femmes étaient jolies, les hommes empressés et galants.

« Ils s'amuse ; ils ont de la chance », songea mélancoliquement Mlle Artez.

La voix de son tuteur la rappela au sentiment de la réalité.

— Eh bien ! petite, vous ne me répondez point. Je pensais que la chose serait de votre goût. Vous ne connaissez pas Gand qui est une ville des plus intéressantes, disait M. Watrin en fronçant ses broussailleux sourcils.

— En effet, Je l'ai entendu.

— Alors, quand je vous offre de nous y rendre, c'est tout ce que vous trouvez à dire ?... Ma parole... ma chère

enfant, je finirai par croire que vous ne prêtez guère attention à mes propos.

C'était la vérité, mais, pour rien au monde, Lucile n'en eût convenu dans la crainte de froisser l'excellent homme qu'elle savait pointilleux en diable.

Une seconde, elle demeura silencieuse, la parole coupée par la surprise. Puis, se ressaisissant, elle se récria vivement :

— Excusez-moi, mon cher tuteur, j'ai vu parfaitement compris.

— Il n'y paraissait guère, marmotta M. Watrin tout en cassant des noisettes qu'ensuite il mastiquait longuement.

— Mais j'étais si loin de m'attendre... La joie m'a rendue muette. Mais certainement, je suis heureuse d'aller à Gand, surtout en votre compagnie. Nous visiterons cette vieille ville flamande et, sous votre direction éclairée, j'en admirerai les curiosités... Je vous ai entendu dire que vous y étiez allé plusieurs fois.

— Mais certainement... Mon dernier voyage remonte à quelques années, mais cela importe peu. La cathédrale Saint-Bavon n'a point dû changer, j'imagine.

— Oh ! certainement, sourit Lucile. — Donc, puisque nous sommes d'accord, nous partirons demain si vous le voulez bien... Ensuite, peut-être pousserons-nous jusqu'à Anvers. Au retour, nous visiterons Bruges. Nous verrons les tombeaux de Charles le Téméraire et de sa fille, Marie de Bourgogne, qui mourut à vingt-cinq ans d'une chute de cheval, le Béguinage, les canaux.

M. Alphonse Watrin développait tout un programme, prouvant qu'il nourrissait ce projet depuis quelques jours au moins. Lucile, émerveillée, approuvant d'un mot, d'un signe. Là-bas, entre les tables, des couples s'étaient mis à danser au son d'un orchestre installé sur une estrade entourée de plantes vertes, mais elle n'y prêtait aucune attention. Cette fois, M. Watrin avait réussi à capter son intérêt.

Les voyageurs se retirèrent de bonne heure en leurs chambres respectives, et Lucile fut longue à s'endormir. Elle songeait au lendemain, à la charmante escapade que lui procurait son tuteur. Vraiment, celui-ci était un excellent homme, en dépit de ses airs bougons... Quel dommage qu'il se montrât si peu affectueux, si peu démonstratif.

Elle eût aimé lui ouvrir son cœur, lui en prodiguer les tendresses inemployées, mais, chaque fois qu'elle l'avait essayé, l'ex-notaire n'avait point paru comprendre. Même, il l'avait arrêté d'un coup d'œil, d'une réflexion, signifiant clairement que tout cela n'était point de son goût.

— Je n'aime point les simagrées, avait-il coutume de proclamer... Elles ne prouvent rien... Seuls les actes comptent.

Lucile en était bien d'accord, mais, tout de même, elle estimait qu'il est bon de se sentir aimé, de le dire parfois ou de se l'entendre affirmer.

Enfin, le sommeil vint clore ses paupières, mais, dès huit heures, elle était debout, prête au départ. Peu après, en compagnie de M. Watrin, elle gagnait l'autocar qui devait les conduire à travers le pays flamand.

Décidément, M. Watrin n'était plus le même. Quelque chose d'extraordinaire s'était passé en lui pour qu'il se résignât à adopter ce mode de locomotion, lui qui, d'ordinaire, proclamait que les automobiles ne sont autre chose que des pièges humains tout simplement bons à vous faire rompre le cou.

Durant le parcours, cependant, il ne cessa de maudire la route pavée, de faire des comparaisons entre les plaines qui se déroulaient à perte de vue et son Berry natal, comparaisons qui, bien entendu, étaient toutes à l'avantage de ce dernier.

On atteignit Gand sans encombre et la première visite de M. Watrin fut

pour le magasin du libraire qu'on lui avait signalé.

Lucile le comprit parfaitement et, naturellement, ne présenta aucune objection. Malheureusement cette visite devait mettre en fuite la bonne humeur de l'ancien notaire. Les pièces rarissimes détenues par ce commerçant n'étaient que de mauvaises copies sans aucune espèce de valeur. M. Watrin ne se fit pas faute de le lui dire.

Si c'était pour cela qu'on l'avait dérangé ?

Tout en déambulant par les rues de la cité gantoise, l'ex-tabellion ne cessait de récriminer contre la sottise des gens ou contre leur mauvaise foi. Des être stupides, à moins que ce ne soient des escrocs ! Le faire venir à Bruxelles pour contempler de pareilles horreurs ?

Pour qui le prenait-on ?... Avait-on sérieusement espéré le duper ?

— Ma parole, ai-je donc l'air aussi stupide ? maugréait-il en foudroyant les passants de regards exaspérés, comme s'ils étaient responsables de son mécontentement.

Lucile, navrée, ne soufflait mot, se contentant de marcher à l'allure de son tuteur, lequel semblait disposé à battre un record. De temps à autre, on s'arrêtait pour admirer la façade d'une vieille demeure aux poutres apparentes délicatement sculptées ou pour contempler la rivière du haut d'un très ancien pont.

— Mon tuteur... commença Lucile, désolée, à qui ce silence pesait, cette ville de Gand est vraiment fort belle.

— Quel dommage qu'elle soit habitée par des individus du genre de celui que nous avons vu tout à l'heure, coupa M. Watrin, se hérissant un peu plus.

— Une autre fois, vous serez plus heureux, tenta d'assurer la jeune fille.

— Une autre fois... Une autre fois... Qu'en savez-vous ?... A présent, personne ne se soucie plus des

reliures authentiques. D'abord, on n'en fabrique plus... Nos contemporains n'ont pas le temps... Ils préfèrent le cinéma aux livres et ce n'est point en leur honneur...

— Si nous pouissions jusqu'à la cathédrale, soupira Lucile, découragée.

— Mais, évidemment, nous allons y aller !

Et M. Watrin, le pardessus volant au vent, l'air combattif, la main crispée sur son parapluie, se précipitait, tête baissée, au milieu de la foule. Sa pupille le suivit en étouffant un soupir.

Elle commençait à regretter d'être venue. Ce voyage qui s'annonçait si bien menaçait de finir de façon déplorable. Ah ! pourquoi son tuteur avait-il à ce point le goût des choses anciennes ? Il ne pensait plus qu'à cela : c'était devenu l'unique préoccupation de son existence.

Le reste ne comptait plus pour lui. Il se conduisait de façon déraisonnable.

Cependant, en face du portail de Saint-Bavon, l'ex-notaire retrouva quelque apaisement. Renonçant à maudire le malheureux libraire, il consentit à en faire les honneurs à sa compagnie, lui signalant les nombreuses beautés architecturales.

Puis, on pénétra dans le temple dont on acheva la visite sous la conduite d'un cicerone. En dernier lieu, on fut admis à contempler le fameux polyptyque des frères Van Eyck, l'une des merveilles de l'art flamand.

M. Watrin, presque rasséréiné, en commentait les beautés par avance. Au reste, Saint-Bavon lui réussissait. Il venait d'évoquer d'une façon magistrale le baptême de Charles-Quint qui y avait été célébré en grandes pompes.

Déjà, un groupe de touristes faisant partie d'une précédente visite, était arrêté devant le chef-d'œuvre des frères Van Eyck. Les nouveaux venus les rejoignirent. Soudain, M. Watrin eut un

sursaut et sa main se crispa nerveusement sur le bras de Lucile Artez.

— Voyons donc, murmurait-il en même temps d'une voix irritée. Je n'ai pas la berlue... C'est bien lui !

Et son regard étincelant désignait un jeune homme qui, debout à quelques pas, se retournait, adressant à Lucile un sourire et un salut respectueux. La jeune fille ne répondit point immédiatement. Son joli visage s'était empourpré d'un flot de sang rose, car, dans l'inconnu, elle reconnaissait Gaston Bernier.

Oui, c'était bien lui ; il n'y avait pas moyen de s'y tromper. Mais par quel hasard se trouvait-il à Gand ? Voilà qui était pour le moins inattendu...

— Bonjour, mademoiselle... commençait-il à mi-voix en s'approchant. Je suis charmé de la rencontrer.

— Moi de même, monsieur, balbutia Lucile sans trop savoir ce qu'elle disait.

— Avancez donc ; sinon, vous ne verrez rien, interrompit M. Watrin en poussant sa pupille en avant. La chose mérite toute votre attention... Regardez, admirez... C'est tout bonnement une merveille.

Il n'avait pas paru prendre garde au salut de Gaston qui s'était effacé pour lui livrer passage ; l'artiste dut entendre ces propos proférés à haute voix et en comprendre l'intention car, lorsque Lucile put jeter un coup d'œil en arrière, il avait disparu.

Elle en ressentit quelque contrariété. Pourquoi son tuteur s'était-il montré aussi désagréable vis-à-vis de ce monsieur ?... Vraiment, c'était inadmissible ! Rien dans l'attitude de Gaston Bernier n'autorisait une semblable façon de procéder.

Toute la joie de la jeune fille s'en était allée et, durant la soirée, il lui fallut subir les récriminations de M. Watrin. Celui-ci était persuadé que Bernier les avait suivis... Pourquoi ?... Dans quel but... Voilà ce qui était louche et aurait besoin d'être élucidé.

— S'il se représente sur notre chemin, je lui dirai ma façon de penser, déclarait l'ex-notaire.

Lucile le savait homme à mettre ses menaces à exécution. Aussi, durant le reste du voyage, ne goûta-t-elle aucun plaisir. A chaque instant, elle se figurait apercevoir l'élégante silhouette du peintre et tremblait en imaginant la scène qui s'ensuivrait.

Les pénibles événements de Bourges qu'elle avait été si heureuse d'oublier étaient revenus d'actualité, M. Watrin les commentait à sa manière. Pour lui, la culpabilité de Gaston Bernier ne faisait pas le moindre doute. Il fallait que ce pauvre inspecteur Morand fût un bien piètre policier pour ne point en avoir fait la preuve.

Ce dernier était un maître-chanteur, mais Watrin lui montrerait à l'occasion de quel bois il se chauffait. Constermée, Lucile le laissait dire, ayant perdu tout entrain, tout enthousiasme. Ce fut dans ces dispositions qu'on regagna Bruxelles d'où, le lendemain, on repartait pour Paris. Lucile et M. Watrin étaient seuls dans leur compartiment de première classe. L'ancien notaire avait fait une ample collection de revues qu'il n'abandonna que lors de la visite de la douane, à la frontière.

Ensuite, il reprit sa lecture. Désespérée, Lucile avait renoncé à parcourir les journaux et regardait tantôt la campagne ou le couloir dans lequel passaient de temps en temps quelques voyageurs.

Brusquement, elle tressaillit. Gaston Bernier venait de s'arrêter à la hauteur de leur compartiment et, de loin, il lui souriait, selon son habitude, tout en se découvrant largement.

Lucile répondit par un timide salut mais la voix de M. Watrin la fit retourner vivement.

— Ah ! sac à papier !... C'est encore lui ! vociférait l'ex-notaire, devenu



— Ne va pas embêter ton père, ce n'est pas le temps. Il arrive de chez le tailleur et il est bien fixé sur sa ligne...

pourpre de fureur. Il en fera tant que je finirai par le faire arrêter.

Il esquissait un mouvement comme pour se précipiter vers Gaston qui, déjà, s'éloignait; en un geste suppliant, Lucile tendit les bras vers lui.

— Mon tuteur, je vous en prie, ne faites pas de scandale... Que pourriez-vous arguer contre ce monsieur? Il a bien le droit de voyager...

— C'est entendu... Mais pourquoi le retrouvons-nous toujours sur notre chemin?

— Je ne puis vous le dire.

— Je m'en doute bien... Ceci est suspect...

— Le hasard... commençait la jeune fille, très ennuyée de l'incident.

— Je ne crois pas à de tels hasards... Ce monsieur nous file certainement. Or, il n'en a pas le droit... Si ses intentions étaient pures, il ne perdrait pas pareillement son temps.

— Mais enfin, cher monsieur Watrin... rien ne prouve que M. Bernier ait quelque chose à se reprocher...

— C'est lui l'auteur des lettres anonymes que vous avez reçues... j'en suis sûr, grondait le vieillard, exaspéré.

— Quelles preuves en avez-vous?

— Aucune, malheureusement... Mais, ma conviction est faite. Au reste, tous ces artistes sont des crève-la-faim, bons à toutes les mauvaises besognes. Celui-ci vous sait riche et s'est mis dans la tête de vous faire chanter... C'est un drôle, un gredin... Heureusement, nous serons avant peu à Paris... Le préfet de police, M. Amiot, fut l'un de mes condisciples à la Faculté de Droit... Je le verrai au sujet de cette affaire et il saura bien la tirer au clair.

Longtemps, M. Watrin continua de la sorte. Lucile n'osait plus prendre la défense de Gaston Bernier, comprenant qu'elle ne ferait qu'irriter le vieillard. En son for intérieur, elle formait des vœux pour que l'artiste ne reparût point. Heureusement, il en fut ainsi et l'on atteignit Paris sans nouvel incident.

Mais la fureur de M. Watrin n'était point calmée et, avant de descendre sur le quai, il promena à l'entour un regard irrité, cherchant l'indésirable voyageur. Il ne l'aperçut point; aussi, en conséquence, se décida-t-il à évacuer le compartiment.

— Tout ça va finir... Je vous le promets, Lucile... grommelait-il néanmoins.

La jeune fille ne répondit que par un soupir et, résignée, le suivit en silence.

Au sortir de la gare du Nord, les voyageurs prirent un taxi qui les conduisit au « Sequania », vaste hôtel situé boulevard Saint-Germain, non loin de la rue du Bac. C'était là que M. Alphonse Watrin descendait toujours lorsqu'il venait dans la capitale, ce qui lui arrivait assez fréquemment.

Aussi, était-il connu du directeur, de même que du personnel.

Sur sa demande, on leur donna deux chambres situées au premier étage et prenant jour sur une cour intérieure. Elles se trouvaient mitoyennes et portaient les numéros 24 et 25.

Il était environ six heures. L'ex-notaire fit placer ses colis au numéro 24, tandis que ceux de sa pupille étaient déposés au 25.

— A bientôt, ma mignonne, prononça-t-il en prenant congé de la jeune fille dans le vaste couloir desservant l'étage, le temps de faire un bout de toilette et nous passerons à la salle à manger. Nous dînerons de bonne heure, si vous voulez bien?

— Mais certainement, approuva Lucile, indifférente.

— Je frapperai à la cloison lorsque je serai prêt...

— Entendu.

Sur ce, Mlle Artez pénétrait chez elle. La pièce était vaste et commode, flanquée d'une salle de bains située au fond, à droite. Il avait été convenu entre les voyageurs qu'on ne repartait pour Bourges que le lendemain, au cours de l'après-midi. Lucile défit donc une partie de ses bagages, installant notamment les pièces de son nécessaire de toilette sur l'étagère de verre dominant le lavabo.

Elle se sentait énervée, infiniment malheureuse. La contrainte qu'elle s'imposait depuis plusieurs jours finissait par l'oppresser; elle avait envie de pleurer; bref, elle était fort malheureuse.

M. Alphonse Watrin était un homme excellent, certes, et qui avait pour elle une vive affection; la chose n'était point discutable mais la façon dont il la lui témoignait était tout à fait déplorable. La nature tendre, affectueuse de Lucile souffrait de l'espèce de barrière de glace que le caractère bourru de l'ex-notaire édifiait entre eux.

Elle eût aimé à s'abandonner, à dire ce qui lui passait par la tête, à pouvoir se confier à ce vieil ami. Elle lui eût volontiers donné dans son cœur la place que la mort de son père avait laissée vide.

Au lieu de cela, il lui fallait mesurer ses paroles, calculer ses propos, ne rien avancer qui pût déplaire à M. Watrin. Celui-ci ne demandait qu'à lui faire plaisir mais fréquemment, il la blessait, la bousculait, heurtant ses idées, décourageant ses élans.

Quelles raisons l'avaient poussé à se montrer lors de la visite de la cathédrale?

A ces questions, la jeune fille, on le conçoit aisément, ne pouvait faire aucune réponse satisfaisante. Supposer que Bernier était l'auteur des lettres de menaces adressées à « La Braudière », ainsi que le faisait ce bon M. Watrin?...

Rien que d'y songer faisait hausser les épaules à Mlle Artez. Gaston Bernier avait l'air d'un jeune homme parfaitement élevé. Ses manières étaient correctes; son air aimable et souriant prévenait en sa faveur. Lucile ne pouvait s'habituer à voir en lui le maître-chanteur désigné par l'ancien notaire. Cela lui semblait absurde, déraisonnable!

Pourtant, d'autre part, il y avait cette présence insolite que rien ne justifiait. Enfin, lorsque Mlle Artez songeait à leur dernière rencontre dans le train qui, de Bruxelles, les ramenait à Paris, son indécision tournait à la perplexité. Il n'est point de hasard, de coïncidences, qui puissent jouer pareillement à trois reprises différentes.

Si Gaston était monté dans le même express, c'était par suite d'une volonté nettement arrêtée. En ce cas, il les suivait ainsi que l'affirmait M. Watrin: c'était l'évidence même. Alors, la question se posait: dans quel but agissait-il de la sorte?

Même en admettant que ses intentions fussent mauvaises, à quoi cela l'avancait-il d'attirer pareillement l'at-

retrouva M. Watrin, toujours bougonnant et plus hérisse que jamais.

— Je viens de téléphoner à mon ami le préfet de police, annonça-t-il tout en gagnant la salle à manger. De son cabinet, on m'a répondu qu'il était absent pour le moment, que j'aie à le rappeler d'ici une heure.

— Et vous le ferez? risqua Lucile.

— Certainement! Plutôt deux fois qu'une, assura le vieillard en soulignant sa phrase d'un geste décidé.

— Vous aurez peut-être tort... Je n'arrive pas à me persuader que vos soupçons soient fondés.

M. Watrin ne répliqua point immédiatement; tous deux venaient de pénétrer dans la salle à manger à peu près déserte à cette heure. Un maître d'hôtel empressé et déférent les installa à une petite table où ils prirent place l'un en face de l'autre et M. Watrin, plaçant son lorgnon à califourchon sur son nez, entreprit l'étude du menu.

Dans l'état d'esprit où il se trouvait, il ne découvrit rien qui lui convint.

— Au reste, je n'ai pas faim, finit-il par conclure. Vous me donnerez un potage, un blanc de poulet et une salade, n'est-ce pas, maître d'hôtel?

— Entendu, monsieur.

— Et vous, Lucile, que désirez-vous?

Il commençait une fastidieuse énumération des plats mentionnés à la carte; d'un geste lassé, Mlle Artez l'interrompit. Elle se sentait également sans appétit et murmura:

— Je prendrai comme vous, mon tuteur... Ce que vous avez commandé me convient parfaitement.

Comme boisson, M. Watrin désigna une Côte de Beaune, vin qu'il affectionnait tout particulièrement et le repas commença, silencieux, morne. Peu à peu, la salle à manger se peupla. Des ecclésiastiques, des couples d'apparence provinciale, arrivaient, occupent les petites tables drapées de blanc. Puis, ce furent des convives aux allures élégantes qui se montrèrent.

— Ces personnes veulent sans doute aller au théâtre; c'est pourquoi elles dînent de bonne heure, se dit Lucile, s'efforçant de s'intéresser aux allées et venues afin d'oublier ses soucis.

M. Watrin qui l'observait par-dessus son lorgnon, tout en déshabillant du bout de son couteau une aile de volaille, demanda brusquement:

— Pourquoi, tout à l'heure, affirmiez-vous que j'aurais tort de mettre le préfet de police au courant de vos ennuis?

— Parce que j'imagine que ce monsieur a bien d'autres affaires autrement sérieuses qu'il réclament son attention, murmura la jeune fille.

— C'est probable, mais Amiot est un excellent ami, très serviable et de bon conseil. Cette affaire est tout à fait dans ses attributions. Ce ne doit pas être la première fois qu'il a à s'occuper de quelque chose de ce genre?

— Oh! évidemment! Et comptez-vous lui faire part de vos soupçons concernant M. Bernier? hasarda Mlle Artez après une seconde d'hésitation.

— Bien entendu...

— A la réflexion, vous aurez tout à fait raison, mon tuteur, et je vous approuve...

Cette fois, la physionomie de M. Watrin exprima une surprise non dissimulée. Evidemment, il était loin de s'attendre à pareille conclusion.

— Tiens... tiens... Vous y venez, commença-t-il.

— Je reconnais simplement que la présence de M. Bernier en Belgique et dans le train qui nous ramenait sont choses étonnantes; mais ceci ne constitue point un crime, que je sache! En tout cas, votre ami, M. Amiot qui, comme vous le dites, doit avoir une certaine expérience de ces choses, réussira peut-être à vous démontrer que vous faites fausse route et c'est pour cela que j'approuve votre démarche.

— C'est un point de vue! maugréa M. Alphonse Watrin qui, durant un

AVIS A NOS LECTEURS

Depuis quelques mois, nos lecteurs ont remarqué que LE SAMEDI contient une section de papier-journal alternant avec le papier de luxe. Ceci n'est pas pour une raison d'économie, comme on aurait bien pu le croire, mais bien pour augmenter le nombre de pages en attendant que le papier de luxe nous revienne en abondance. Dès que le papier-magazine se fera moins rare, tout LE SAMEDI sera imprimé, comme avant la guerre, sur papier glacé. Nous espérons que nos lecteurs et lectrices se réjouiront de cette bonne nouvelle. Malgré cette augmentation, LE SAMEDI reste toujours à 10 sous alors que plusieurs autres publications majorent leur prix.

A la longue, la chose devenait presque douloureuse et, pour un peu, la jeune fille eût regretté de l'avoir accompagné en Belgique. Ce voyage, qui aurait pu être charmant, s'achevait de façon déplorable; tout cela à cause du caractère du vieil homme.

C'était tout à la fois horripilant et navrant.

Lucile Artez se répétait ces choses tout en se glissant dans l'eau tiède et parfumée de son bain. D'autre part, que signifiait la constante présence de Gaston Bernier sur leurs talons? Pourquoi avait-il quitté Bourges le même jour et par le même train qu'eux?

Evidemment, son séjour en la capitale berrichonne ne pouvait se prolonger indéfiniment et, puisqu'il habitait Paris d'ordinaire, il était naturel qu'il y retournât. Peut-être n'y avait-il là qu'une coïncidence facile à expliquer; en tous cas, elle s'était révélée pour le moins fâcheuse puisque c'est de là qu'avait daté l'exaspération de M. Alphonse Watrin.

Si la présence de l'artiste peintre dans l'express de Bourges était quelque peu étonnante, que dire de la rencontre de Gand? Le mot « surprenant » semblait bien faible à Lucile lorsqu'elle y réfléchissait.

Quelles raisons avaient amené Gaston Bernier en même temps qu'eux dans la vieille ville flamande?

Les avait-il donc suivis? Mais pourquoi, dans quel but?

tention sur lui? Il n'avait pu faire autrement que de s'apercevoir de l'hostilité de l'ancien notaire. Pourquoi s'y exposait-il?

En quoi une semblable tactique pouvait-elle favoriser les plans d'un maître-chanteur?

— Voyons, se disait Lucile, si j'étais à la place d'un tel personnage, comment procéderais-je?...

Parvenue à ce point de ce raisonnement, elle devait s'avouer qu'elle eût agi différemment. Même en admettant la thèse de M. Watrin, l'extraordinaire conduite de l'artiste ne se trouvait point expliquée, et Lucile était loin de l'adopter.

En elle, quelque chose protestait, se révoltait contre une telle accusation.

— Non, non, ce n'est pas possible, se répétait-elle avec obstination.

Il y avait autre chose évidemment, mais quoi? La jeune fille ne devinait point, ne savait que conclure et ceci ne contribuait pas peu à accroître son énervement. Néanmoins, le bain lui avait fait du bien et après, elle se sentit plus calme. Rapidement, elle s'habilla, endossant une robe de satin noir garnie de perles d'acier pour laquelle elle avait une prédilection toute particulière et qui lui allait à ravir.

Un coup de peigne fit mousser ses cheveux châtains et elle était prête à descendre lorsqu'on frappa de l'autre côté de la cloison. Dans le couloir, elle

instant, s'était flatté de voir sa pupille partager ses préventions.

— C'est le mien... assura celle-ci.

— Nous verrons ce qu'en pensera Amiot... Tenez; prenez un peu de salade. Elle est verte en diable mais nous sommes à Paris et il faut savoir se contenter de ce que l'on nous sert.

M. Watrin faisait partie de ces provinciaux ancienne manière qui sont persuadés qu'à Paris on ne peut manger rien de bon ni de frais. Lucile, qui ne songeait point à prolonger la discussion, s'empressa de laisser tomber la conversation. Maintenant, son compagnon évoquait le temps lointain où Fernand Amiot et lui, jeunes étudiants de vingt ans, suivaient les cours de la Faculté de Droit. Il parlait des camarades disparus, citant ceux qui avaient réussi, narrant les bonnes farces qu'on faisait alors.

— Dans ce temps-là, la jeunesse savait s'amuser... Le cinéma, le désir de jouer à tout prix ne l'avait point corrompue. On riait bonnement, sans malice, sans arrière-pensée... On ne songeait guère à jouer aux gangsters. Nos neveux ont changé tout cela et voilà pourquoi nous vivons en une si triste époque...

« Si vous m'aviez connu alors, ma chère enfant... »

L'ex-tablettier s'interrompit brusquement et reposa son verre sur la table avec une telle violence qu'une partie du liquide qui s'y trouvait contenu se renversa sur la nappe.

— Ah! nom de nom!... cette fois, c'est un peu raide...

Sa face se congestionnait dangereusement; derrière le miroitement des verres, ses yeux étincelaient, foudroyant quelqu'un à l'autre extrémité de la salle à manger.

— Que vous arrive-t-il? balbutia Lucile, interdite.

— C'est lui... C'est encore lui, gronda M. Watrin dont les poings se seraient de menaçante façon.

Interdite, n'osant comprendre Lucile se détourna à demi, jetant un coup d'œil derrière elle. Là-bas, Gaston Bernier s'avavançait tranquillement entre les tables. Comme un maître d'hôtel lui en désignait une, il aperçut la jeune fille et son compagnon qu'il s'empressa de saluer.

Lucile inclina vaguement la tête; l'angoisse la serrait à la gorge. Elle ne savait plus que dire, que penser, redoutant que M. Watrin ne fit un éclat. Gaston Bernier s'installait de manière à ne pas perdre de vue la jeune fille et son tuteur. Puis dépliant sa serviette, il consulta le menu, cela avec une aisance parfaite.

— Heureusement! nous avons terminé, proféra M. Watrin qui ne se possédait plus; venez, Lucile, ne restons pas une minute de plus en ce lieu.

Il se levait et force fut à Mlle Artez de l'imiter. Une porte s'ouvrait tout près, permettant de regagner le vestibule de l'établissement en passant par le salon de lecture. L'ex-notaire la franchit, entraînant à sa suite Lucile, dont il avait saisi le bras. La jeune fille sentait la main du vieillard trembler de colère.

Dans une glace, elle entrevit cependant Gaston Bernier qui semblait singulièrement déçu de cette fuite rapide.

— C'est trop fort... Je ne tolérerai pas plus longtemps. Vous ne pouvez prétendre, Lucile, que ce monsieur ne s'attache point à nos pas? grondait M. Watrin dont les yeux lançaient de véritables éclairs.

— Je ne dis rien de semblable! soupira la jeune fille, au supplice.

— Je vais téléphoner à Amiot pour le mettre au courant... Je le prierai de nous recevoir dès que la chose lui sera possible et de charger au besoin un inspecteur de veiller à votre sécurité.

— Comme vous voudrez, mon tuteur, soupira la jeune fille, brisée par tant d'émotions. Je remonte chez moi... Je suis lasse.

— C'est cela, rentrez chez vous et enfermez-vous à clef. Je vous ferai porter un mot vous avertissant de ce qui aura été décidé pour demain, car il est peu probable que le préfet nous convoque pour ce soir.

« Sur ce, bonsoir, mon enfant. Tâchez de dormir si possible. »

Des adieux s'échangeaient et Lucile gagna rapidement l'ascenseur, cependant que M. Watrin se dirigeait vers la cabine téléphonique. Sur le palier du premier étage, Mlle Artez croisa la femme de chambre de service puis pénétra chez elle.

Elle était bouleversée. Qu'allait-il résulter de tout cela? Pourquoi M. Bernier s'obstinait-il à se montrer dans les endroits où il savait les rencontrer?

— Il nous file... ainsi que l'affirme mon tuteur. C'est l'évidence même... Mais quelles sont ses intentions? se répétait mentalement la jeune fille.

« Se conformant aux conseils de M. Watrin, elle se disposait à refermer sa porte lorsqu'un groom se montra, affairé, dans le couloir.

— Mademoiselle, le directeur m'envoie vous porter cette lettre... Elle est arrivée ce matin et nous avons omis de vous la remettre... La direction s'excuse...

— Merci... la chose est sans grande importance... coupa Lucile en s'emparant de la missive.

Sur ce, elle referma la porte, donnant un double tour de clef ainsi que le lui avait recommandé M. Watrin. Qui pouvait bien lui écrire? Elle n'avait donné son adresse à personne; il est vrai que Mme Leroy n'ignorait point que les voyageurs devaient se trouver aujourd'hui à Paris, un mot de sa jeune maîtresse le lui ayant annoncé.

— Elle se sera souvenue que M. Watrin descendait toujours en cet établissement et aura expédié sa lettre à tout hasard. Mais, qu'avait-elle donc de si urgent à m'apprendre?

Tout en songeant de la sorte, Lucile fendait l'enveloppe, non sans avoir examiné la suscription, laquelle n'était point de la main de la gouvernante. Presque aussitôt, la jeune fille sursauta. La lettre, écrite à l'aide de caractères découpés dans un journal, n'était point signée et disait ceci:

« Mademoiselle,

« Vous vous obstinez à ne point obéir. Prenez garde, tout cela finira mal et ce sera tant pis pour vous. »

Une flèche, en tous points semblable à celles ornant les précédentes missives, volait le papier.

— Mon Dieu, soupira Lucile en se laissant tomber sur un fauteuil près de la porte de la salle de bains.

Elle restait là, abasourdie, effondrée, en proie à une inquiétude dont elle n'était plus maîtresse. Cette persécution qui tournait au cauchemar allait-elle donc recommencer?

Oui. M. Watrin avait bien fait de s'adresser au préfet de police. Ce magistrat saurait la protéger, la défendre... Il découvrirait son persécuteur que l'inspecteur Morand n'avait pu démasquer.

— Si je prévenais mon tuteur?

Tout en proférant ces mots, Mlle Artez regardait machinalement dans la direction de la porte d'entrée. Ce fut à ce moment qu'on y frappa discrètement à plusieurs reprises. Lucile était trop émue pour pouvoir répondre immédiatement. Quelques secondes s'écoulèrent et, soudain, elle constata avec effroi que le bouton de la serrure tournait lentement.

Au dehors, quelqu'un essayait d'ouvrir. Ce ne pouvait être la femme de chambre. Celle-ci ayant déjà fait la couverture n'avait aucune raison pour revenir. M. Watrin eût attendu que Lucile vint ouvrir elle-même. Alors?

Dans l'état d'esprit où se trouvait Mlle Artez, cet incident ne pouvait que décupler ses alarmes. Elle se leva,

prête à appeler au secours, les yeux rivés à ce bouton de cuivre qui continuait à évoluer. Un craquement léger lui apprit que, de l'extérieur, on exerçait une poussée contre le battant.

— Mon Dieu... Heureusement que j'ai fermé la porte à clef, songea-t-elle en se sentant pâlir.

A ce moment, des pas rapides retentirent dans le couloir. Elle les distingua nettement, bien qu'ils fussent étouffés par le tapis. Presque aussitôt, il y eut un cri rauque, un choc sourd, comme ferait un corps en tombant lourdement sur le parquet.

Puis, ce fut le silence. Au reste, celui-ci ne dura pas. Lucile, qui prêtait l'oreille, crut percevoir un gémissement, un râle. Alors, affolée, perdant complètement la tête, elle se précipita sur le bouton de la sonnerie, y appuyant longuement son index frémissant.

Cette sonnerie, qui ne discontinuait point, dut révolutionner le personnel de l'étage. Des pas rapides retentirent au long des corridors; des cris, des exclamations, tout un tumulte s'éleva devant la porte du 25 où, presque aussitôt, on frappa énergiquement:

— Mademoiselle Artez... criaient des voix nombreuses.

La jeune fille se décida à obtempérer. Le battant écarté, elle recula en proférant un cri. Le directeur, deux ou trois domestiques et autant de voyageurs étaient là, groupés dans le couloir; mais entre eux et elle, un corps gisait sur le tapis; c'était celui de M. Watrin, affalé sur le flanc et ne donnant plus signe de vie.

L'heure d'après, dans un petit salon du « Sequania », plusieurs personnes se trouvaient réunies. Il y avait là M. Brochard, le chef de la police judiciaire, l'inspecteur principal Forest et deux autres policiers.

Le docteur Jacquemond, le médecin légiste chargé de procéder à l'examen du cadavre de M. Watrin, achevait de communiquer ses conclusions à ces messieurs.

Lucile Artez, très pâle, avait pris place dans un fauteuil.

— Somme toute, disait le docteur Jacquemond, M. Watrin a été tué d'un coup porté au cœur avec un poignard à lame triangulaire. La mort a été instantanée. Demain, je pratiquerai l'autopsie afin d'établir ces faits de façon indiscutable.

Lucile étouffa un soupir; cette fin brutale de son tuteur la laissait désemparée. Cependant, M. Brochard et l'inspecteur principal Forest s'approchaient d'elle. Le premier était un homme d'une quarantaine d'années, aux façons brusques et décidées, au verbe autoritaire.

Quant à Forest, qui devait être spécialement chargé de l'enquête, il avait trente-cinq ans environ, un masque intelligent et réfléchi, des manières calmes, presque douces.

— Voyons, mademoiselle, commençait le chef de la police judiciaire, d'après votre première déposition, quelqu'un a essayé de s'introduire dans votre chambre; c'est alors que vous avez perçu le bruit que faisait M. Watrin en tombant?... Votre tuteur a dû surprendre le bandit alors que celui-ci tentait de se glisser chez vous. M. le Préfet, dès qu'il a connu ce meurtre, nous a fait part d'une conversation téléphonique, qu'il avait eue avec M. Watrin quelques instants avant que celui-ci fût frappé... Nous sommes donc au courant des lettres de menaces reçues par vous et des soupçons que M. Watrin avait conçus à l'égard d'un certain M. Gaston Bernier.

— J'ajouterai que, ce soir même, on m'a remis une nouvelle lettre anonyme, murmura la jeune fille. Je l'ai donnée à M. Forest...

— Qui me l'a communiquée, en effet... approuva M. Brochard. Ce M.

LA VIE COURANTE... par George Clark



— Ma fille, tu apprendras que lorsque cette chanson devint populaire, il y a vingt ans, ton père la trouvait d'un ridicule achevé. Regarde-le maintenant: il a changé d'opinion...

Bernier a diné ce soir au « Sequania ».

— Certainement !

— Je me suis enquis de lui, murmura l'inspecteur principal. M. Bernier n'est resté que quelques minutes dans la salle à manger ; ensuite, il est passé dans le salon de lecture où il devait se trouver au moment du meurtre. Malheureusement pour lui, à cet instant, cette pièce était déserte et nul ne se souvient de l'y avoir aperçu.

— Enfin, n'oubliez pas que la chambre 32, laquelle s'ouvre en face, celle de mademoiselle, de l'autre côté du couloir, a été cambriolée à la même heure et sans doute par le même individu... reprenait Brochard, résumant ainsi la situation. Je viens de recueillir la déposition de Mme de Valéjoz, une voyageuse espagnole, occupant cette pièce. Elle déclare que ses bijoux, dont elle a fourni la nomenclature et qui représenteraient deux à trois cent mille francs, lui ont été dérobés. Ils se trouvaient dans une cassette, au fond de sa malle, lorsqu'elle est descendue à Paris.

Il y eut une minute de silence ; les policiers consultaient les notes prises par eux. Lucile attendait de nouvelles questions.

— Ce M. Bernier serait un maître-chanteur, faisait Forest.

« Pouvez-vous nous fournir quelques renseignements en ce qui le concerne, mademoiselle ? »

— Mon tuteur soupçonnait ce monsieur. Pour mon compte, je n'ai jamais été de cet avis... La police de Bourges qui avait été saisie de cette affaire procéda à une enquête sur ses faits et gestes durant son séjour en Berry et celle-ci ne donna rien... répliqua la jeune fille.

— Ah ! vous ne croyez pas à la culpabilité de M. Bernier ?

— Non ! faute de preuves !

— Il faudra nous enquérir de son adresse et voir ce personnage... grogna Brochard.

— Je puis vous la fournir... L'inspecteur Morand, de Bourges, l'avait obtenue de vos services... M. Bernier demeure boulevard Raspail.

— Merci, murmura Forest. Quel dommage qu'il ait quitté l'hôtel ; nous l'aurions interrogé immédiatement.

— Oui, il a filé sans attendre, ricana le chef, et nul ne peut dire à quel moment.

— C'est bon ; je me charge bien de le retrouver et de le faire parler, promit Forest.

Mais Mme de Valéjoz entra, guidée par un policier. Elle venait confirmer sa déposition et la signer. C'était une femme de quarante-cinq ans environ, grande, brune et encore fort belle, mise avec une élégance quelque peu tapageuse.

Lucile, qui s'était levée, la salua et se retira. Déjà, le corps de M. Watrin avait été enlevé, les spécialistes de l'identité judiciaire ayant rempli leur office. Mlle Artez regagna sa chambre où elle se mit au lit, mais il va sans dire qu'elle ne dormit guère.

Constamment, elle songeait à son malheureux tuteur, lâchement assassiné, à moins que ce ne fût à Gaston Bernier sur qui, de toute évidence, se portaient les soupçons des enquêteurs. Il est vrai que l'attitude, singulièrement suspecte de l'artiste, les justifiait amplement.

Le lendemain, dès neuf heures, Lucile, qu'un inspecteur était venu chercher, était introduite dans le bureau de Forest à la Police Judiciaire. Le policier était là, assis en face de Gaston Bernier qu'il était allé quérir au saut du lit.

A l'entrée de la jeune fille, le peintre se leva et la salua respectueusement.

— Mademoiselle, permettez-moi de vous présenter mes sentiments de condoléances pour la perte que vous venez d'éprouver en la personne de M. Watrin. Je compatis à votre chagrin.

— Merci, monsieur, balbutia Lucile, profondément touchée.

— Il paraît que M. Watrin me croyait mêlé à la campagne de lettres anonymes dont vous avez été l'objet depuis quelque temps et que j'ignorais, bien entendu. Nos rencontres qui suivirent ne firent que fortifier ses soupçons, à ce que m'a appris l'inspecteur, si bien qu'à l'heure présente, on m'accuse d'être son meurtrier... poursuivait ce dernier d'une voix altérée.

« Inutile de vous dire, mademoiselle, que je suis parfaitement innocent de tout cela.

— On ne vous accuse pas encore, rectifia Forest qui, tandis que le jeune homme parlait, ne cessait de l'étudier. Je vous prie d'expliquer votre conduite pour le moins étrange.

— Je l'ai fait de mon mieux, inspecteur... Si j'ai rencontré Mlle Artez dans la forêt de Senons, c'est qu'ayant fait mon service militaire à Bourges et disposant d'une quinzaine, je m'étais installé à l'auberge d'Auray-sur-Yèvre afin de prendre quelque repos. Mon départ coïncide avec celui de M. Watrin et de Mlle Artez... Simple hasard !

— Et votre présence à Gand ?

— Hasard également !... Je vous le répète, en rentrant à Paris, un de mes amis, M. Didier, qui prépare une étude sur l'art flamand, me demanda d'aller en Belgique, une forte grippe l'empêchant d'effectuer ce voyage.

— Et votre retour à Paris par le même train que mademoiselle et son tuteur ?

— Encore un hasard, murmura Gaston, visiblement mal à l'aise.

— Votre venue hier soir au restaurant de l'Hôtel Sequania ? demanda ironiquement l'inspecteur.

— Hasard... Toujours hasard... Mon domicile est tout voisin du « Sequania » et j'y viens fréquemment prendre mes repas.

— Convenez, monsieur, que les hasards jouent un grand rôle dans votre système de défense, rétorqua Forest d'une voix incisive...

— Il le faut bien ; mais à cela je ne puis rien !

Gaston Bernier avait rougi. De toute évidence, il ne disait point l'entière vérité et Lucile en eut nettement l'impression. Ainsi, se fortifiaient les soupçons conçus contre le jeune homme et, à présent, Mlle Artez n'était pas éloignée de les partager.

Pourtant, tout cela lui semblait si monstrueux, Bernier ressemblait si peu à l'idée qu'elle se faisait d'un meurtrier !...

— Donc, vous niez le meurtre de M. Watrin ?

— Oh ! absolument... J'ai quitté le « Sequania » avant que la nouvelle en fût connue.

— Oui, vous n'avez fait que passer en cet établissement. Le maître d'hôtel qui vous servit déclara que vous mangétes à peine.

— Je n'étais pas en appétit.

— Alors, je me demande pourquoi vous êtes venu à ce restaurant où les prix sont assez élevés.

— N'est-ce pas mon droit ? répliqua Bernier, non sans quelque impatience.

— Oh ! absolument ! Je fais simplement une remarque logique. Vous n'êtes pas très riche, monsieur Bernier.

Cette fois, le visage de l'artiste s'emporta et ce fut d'un ton sec qu'il riposta :

— Vous n'avez pas compté avec moi, inspecteur, et je ne vous permets pas de dire ce que je puis ou non payer.

— Enfin, vous niez également le vol des bijoux de Mme de Valéjoz, poursuivit paisiblement Forest.

— Certainement ! Avant que vous m'avez parlé de cette dame, j'ignorais son existence.

A ce moment, une sonnerie se fit entendre et Forest, portant à son oreille le récepteur d'un téléphone intérieur, échangea quelques mots avec son invisible correspondant.

— Oui ! Mlle Artez est là ! Entendu, nous nous rendons près de vous, monsieur le Préfet !... Nous le gardons à notre disposition jusqu'à nouvel ordre...

Il raccrochait et appuyait sur un timbre, ce qui fit accourir un inspecteur.

— Jossierand, emmenez M. Bernier dans votre bureau et tenez-le compagnie... ordonna Forest.

Déjà, le peintre se levait et, s'étant incliné devant Mlle Artez, suivait son gardien. Après son départ, l'inspecteur principal expliqua que le préfet de police Amiot désirait la voir. Peu après, il introduisait la jeune fille chez le haut fonctionnaire.

Celui-ci était un homme de cinquante-cinq ans, au regard vif en dépit de sa chevelure argentée. Il accueillit Lucile avec cordialité, lui parlant de M. Watrin en termes émus, lui certifiant que l'impossible serait fait pour découvrir son meurtrier et assurer sa protection.

Mlle Artez remercia en quelques mots ; après quoi, le préfet, se tournant vers l'inspecteur principal, demanda :

— Eh bien ! où en êtes-vous avec Bernier ?

— Il nie avec obstination, monsieur le préfet... Ses rencontres avec mademoiselle sont uniquement le fait du hasard...

— Vous avez recueilli d'autres renseignements sur son compte ?...

— Un de mes hommes que j'en avais chargé m'a fourni une note assez complète. La concierge de Bernier déclare que c'est un locataire paisible, sérieux. Il commence à vendre sa peinture et vit d'une rente d'une dizaine de mille francs qui lui vient de ses parents, décédés depuis quelques années.

« A l'Ecole des Beaux-Arts, on le considère comme un garçon de talent.

— Oui, oui, je vois, murmura le préfet qui parcourait les premiers interrogatoires de Bernier. Tout cela est terriblement suspect... Ce garçon doit avoir des dettes et, ayant appris que Mlle Artez était sans famille, il a pensé qu'il lui serait facile de la faire chanter... Le cambriolage de la chambre de Mme de Valéjoz lui est certainement applicable. C'est un de ces bonshommes qui font leurs coups en dessous... Je pense que vous n'aurez pas de peine à le démasquer, inspecteur !...

« On m'a prévenu du parquet qu'un juge d'instruction avait été désigné pour suivre cette affaire... C'est M. Marin ; il ne tardera pas à vous faire appeler. Une perquisition chez Bernier nous édifiera et fera très probablement retrouver les bijoux disparus... »

— Ainsi, monsieur le Préfet, vous croyez à la culpabilité de M. Bernier ? murmura Lucile qui avait écouté avec attention.

— Sans doute, mademoiselle... et vous ?

— Je ne puis arriver à l'admettre... Ce monsieur m'a produit une excellente impression.

Le préfet eut un sourire d'une ironie aiguë. Evidemment, les impressions d'une jeune fille ne comptaient guère pour lui.

— Comment expliquez-vous que ce monsieur se soit trouvé constamment dans votre sillage au cours de ce voyage ?... Il y a là quelque chose d'anormal...

— Certainement... monsieur le préfet. Aussi, je ne me l'explique pas ! murmura Lucile.

— M. Bernier non plus, d'après ce que je vois... poursuivait M. Amiot, sarcastique. Ce serait évidemment difficile. Et vous, Forest, quelle est votre impression ?

— Je n'en ai pas encore, monsieur le préfet !... Tout semble accuser Gaston Bernier et il y a de grandes chances pour qu'il soit coupable... Seulement, tant que nous n'aurons pas recueilli de preuves formelles...

— Ceci vous regarde, inspecteur... et je compte que vous débrouillerez promptement cette affaire. Bien entendu, un de vos hommes sera constamment près de mademoiselle pour le cas peu probable où elle serait l'objet d'une nouvelle attaque. Mais celle-ci ne se reproduira pas tant que nous tiendrons Bernier dans nos bureaux. Enfin, voyez le juge d'instruction et faites de votre mieux...

— Je m'y efforcerai, monsieur le préfet, promit l'inspecteur.

M. Amiot s'était levé, indiquant ainsi que l'audience était terminée. A nouveau, il assura Lucile de toute sa sollicitude et la reconduisit jusqu'à la porte de son cabinet.

Une fois seule avec l'inspecteur, Mlle Artez l'arrêta et le regardant bien en face :

— Voyons, monsieur Forest, croyez-vous à la culpabilité de M. Bernier. Four moi, cela me semble tellement monstrueux... Et puis... plus j'y songe, plus je trouve qu'il se serait conduit d'une façon stupide... Un homme qui médite un meurtre et un cambriolage ne prendrait point la peine d'attirer pareillement l'attention sur lui...

— Fort bien raisonné, mademoiselle, reconnut Forest dont le regard intelligent enveloppa son interlocutrice. Voilà où le système de M. le préfet me gêne.

— Alors ! Qu'allez-vous faire ?

L'inspecteur principal eut une courte hésitation puis, baissant la voix :

— J'ai envie de demander conseil à un de mes bons amis, Jacques de Villefort, lequel a fondé une agence de police privée... C'est un garçon remarquablement doué, que bon nombre de mes collègues n'ont point en odeur de sainteté... Vous comprenez... la concurrence... De Villefort ne peut que nous donner un bon conseil...

— Alors, il faut le voir, inspecteur, fit résolument Lucile. Je suis riche ; n'hésitez donc point à engager les dépenses que vous jugerez nécessaires.

Quelques instants plus tard, Forest et elle ayant réintégré le bureau de celui-ci, le policier entra en communication téléphonique avec son ami. Justement, ce dernier se trouvait à son agence.

— Je viens immédiatement, répliqua-t-il.

En effet, un quart d'heure ne s'était point écoulé qu'on frappait à la porte et, sur l'invitation de l'inspecteur, celui-ci s'ouvrit, livrant passage à un jeune homme de vingt-sept ans, au visage ouvert et souriant. Il était mis avec élégance et ressemblait plus à un homme du monde qu'à un policier.

C'était Jacques de Villefort. La première impression de Lucile Artez, à qui l'inspecteur principal présenta le nouveau venu, fut des plus favorables. Déjà, Forest informait de Villefort de ce qu'on attendait de lui.

— Ah ! Il s'agit du meurtre du « Sequania » ?... J'ai lu ce qu'en disent les journaux de ce matin...

— Nous avons commencé à cuisiner un certain Gaston Bernier, que tout le monde ici soupçonne du crime...

— Et vous ?

— Je ne sais trop... reconnut l'inspecteur principal... Il y a des choses troublantes... D'autre part, mademoiselle refuse d'admettre la culpabilité de ce monsieur... Tenez, voici les procès-verbaux, les constatations, les interrogatoires... Prenez-en connaissance, mon cher ami, et vous en saurez aussi long que nous ; ensuite, vous pourrez formuler une opinion en connaissance de cause.

Et le policier poussait devant de Villefort, qui s'était assis à sa table de travail, un dossier contenant les pièces en question. Séance tenante, le jeune homme en entreprit la lecture. De temps à autre, il relevait la tête et, lorsque son regard rencontrait celui de Mlle Artez, un sourire encourageant se

dessinait sur ses lèvres fines, exactement rasées.

La jeune fille se sentait réconfortée; elle avait l'impression d'avoir en face d'elle un homme intelligent et sage. Quant à Forest, il dissimulait mal son impatience.

Enfin, Jacques ayant terminé sa lecture, repoussa les papiers et, se tournant vers l'inspecteur :

— Somme toute, vous n'avez rien de sérieux contre ce monsieur... Seulement des présomptions...

— Il y a sa présence constante autour de mademoiselle et qui ne s'explique guère...

— Oui, nous en ignorons la raison, et comme Bernier refuse de la donner, il faudra la découvrir. Votre accusation prend surtout comme base les soupçons conçus par feu M. Watrin.

— Dame, évidemment!... murmura Forest. Il nous faut bien en tenir compte.

— Sans doute... sans doute... fit de Villefort, pensif.

Il y eut une minute de silence; le jeune homme réfléchissait, le menton posé sur ses mains, le regard perdu au loin.

— Oui, la conduite de ce monsieur Bernier est tant soit peu mystérieuse, prononça-t-il enfin. Mais de là à conclure que c'est un assassin et un cambrioleur, il y a un grand pas... Si M. Bernier est coupable, il s'est conduit en toute cette affaire d'une façon absurde qui donnerait à penser que ses facultés mentales sont quelque peu troublées... La thèse de l'accusation me paraît puérile, si vous voulez mon avis... Tout ceci est trop simple... trop clair... Dans la réalité, les choses se passent différemment... Je crois que, si vous voulez vraiment découvrir la vérité, il vous faudra fouiller plus profondément.

— C'est aussi mon avis, monsieur, intervint Lucile qui avait écouté avec attention. Dans ces conditions, puis-je vous demander de procéder à une enquête?

— C'est que, mademoiselle... Je n'appartiens pas à la police officielle, laquelle est régulièrement saisie...

— Soit... Mais rien ne s'oppose à ce que vous cherchiez la vérité... Je vous charge de mes intérêts... J'ai bien le droit de dire mon mot en tout ceci...

— Evidemment... Si vous me mandatez, je ferai de mon mieux... Ne parlons pas chiffre, mademoiselle, pour suivit de Villefort, pressentant ce que son interlocutrice allait dire. Rien ne presse... Plus tard, je vous présenterai ma note.

Puis s'adressant à Forest, évidemment perplexe :

— Mon cher, je vous laisse à vos réflexions, car je vais me mettre en campagne immédiatement...

— Vous me tiendrez au courant? demanda l'inspecteur.

— Bien entendu... Je n'ai nullement l'intention de vous tirer dans les jambes... Mademoiselle, si vous le voulez bien, je vous reconduirai jusqu'au « Sequania »... Mon auto est devant la porte; en route, je pourrai vous poser quelques questions. Là-bas, je visiterai les lieux... Vous n'y voyez pas d'inconvénient, mon cher inspecteur?

— Pas le moins du monde, bougonna Forest, que l'immixtion de Jacques défrisait quelque peu.

Il l'avait appelé pour lui demander un avis, mais non pour qu'il se chargeât d'une enquête parallèle. Néanmoins, il ajouta d'assez bonne grâce :

— Baptistini et Vermanton sont au « Sequania »... Vous les connaissez? Ils vous laisseront opérer, d'autant que je vais leur téléphoner... Au revoir, mademoiselle... Au revoir, mon cher, et à bientôt.

Le lendemain, vers onze heures du matin, Lucile Artez, grave et soucieuse, achevait de s'habiller en sa chambre

du « Sequania ». Depuis la veille, la jeune fille était en proie à de cruelles perplexités qui venaient s'ajouter au très réel chagrin que lui avait causé la mort tragique de son tuteur: tantôt elle se disait que celui-ci n'avait pu se tromper, que Gaston Bernier n'était qu'un misérable; tantôt elle repoussait cette hypothèse avec horreur.

Peu à peu, à force de songer à ces choses, Lucile en était arrivée à s'interroger sur les sentiments qui la poussaient à prendre ainsi la défense de l'artiste. Très loyalement, elle avait dû reconnaître que ce dernier lui était infiniment sympathique.

Oui, si quelque jour la culpabilité de Bernier était établie, la chose serait des plus pénibles... Parvenue à ce point de sa méditation. Lucile avait cru prudent de ne pas pousser plus avant, car ces vérités jusque-là insoupçonnées et qu'elle entrevoyait brusquement, mettaient le trouble en son âme.

Comme elle mettait la dernière main à sa toilette, on frappa à la porte et la femme de chambre de l'étage, à laquelle elle ouvrit, l'informa qu'un monsieur demandait à la voir. Dans le couloir, Baptistini, l'un des agents de l'inspecteur principal Forest, montait une garde vigilante. Mlle Artez lui adressa un sourire qui était un remerciement.

— Ce monsieur vous a-t-il remis sa carte? questionnait-elle en même temps.

— La voici, mademoiselle. Lucile, ayant saisi le bristol, déchiffra non sans émoi :

« Gaston Bernier, artiste peintre. » Une seconde, elle demeura perplexe. Accorderait-elle à ce monsieur l'entrée que celui-ci sollicitait? Dans les circonstances présentes, mieux ne valait-il point s'abstenir?

— Peut-être a-t-il quelque chose d'intéressant à m'apprendre? songea-t-elle, se payant de mots pour justifier sa décision.

Et, élevant la voix, elle ajouta : — Je descends dans cinq minutes... Dites qu'on introduise alors ce monsieur dans le petit salon bleu.

La porte refermée. Lucile resta pensive; un émoi singulier faisait battre son cœur à coups précipités. Enfin, relevant la tête, elle inspecta sa toilette d'un regard rapide. Elle était exactement vêtue de noir, ce qui accentuait encore la pâleur de son visage, rendait plus lumineuses ses larges prunelles mordorées.

Quelque peu honteuse de ce mouvement de coquetterie, elle rougit légèrement et, haussant les épaules, gagna le petit salon indiqué, lequel donnait directement sur la grande salle de lecture du palace.

Cette dernière était déserte à cette heure matinale; de temps à autre, un domestique, maître d'hôtel ou chasseur de l'établissement, passait l'air effaré.

Bientôt, un employé de la direction parut, précédant Gaston Bernier. De suite, il se retira, laissant les jeunes gens en présence.

— Mademoiselle, commença l'artiste qui semblait fort ému, ma démarche a de quoi vous surprendre, je le reconnaissais. Nous nous connaissons à peine et, présentement, je suis sous le coup d'une accusation des plus graves, quoique encore informulée officiellement.

« Oui, ajouta-t-il, avec un sourire mélancolique, le juge d'instruction, M. Marin, qui m'a interrogé hier durant tout l'après-midi, n'a point encore laissé comprendre que la chose ne tarderait point si je ne parvenais à lui expliquer clairement les motifs qui m'avaient incité à entreprendre en Belgique ce malheureux voyage... »

Il se tut, un peu haletant, tandis que Lucile opinait de la tête en signe d'adhésion. En même temps, d'un geste gracieux, elle indiquait un fauteuil au visiteur, vis-à-vis du sien.

— Tout cela ne me renseigne pas sur le but de votre visite? murmura-t-elle après un instant de silence.

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager, du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

TARTE AU BUTTERSCOTCH

2 tasses de lait	3 c. à tb. d'amidon de maïs (cornstarch)
	1 tasse de cassonade
¼ de c. à thé de sel	2 oeufs
	3 c. à tb. de beurre ramolli

Chauffer le lait au point d'ébullition. Mélanger l'amidon de maïs avec la cassonade. Verser au-dessus le lait bouillant. Mettre au bain-marie et faire cuire en brassant jusqu'à épaississement. Ajouter les oeufs battus et continuer encore la cuisson. Retirer du feu, aromatiser et verser dans une croûte de tarte préalablement cuite. Saupoudrer de noix hachées. Servir froid. 6 services.

CREME GLACEE A LA FRANÇAISE

1½ tasse de lait chaud	¾ de tasse de sucre	2 oeufs
¼ de c. à thé de sel	1 c. à tb. de vanille	3 tasses de crème

Battre les oeufs avec le sucre et verser au-dessus le lait chaud. Mettre au bain-marie et faire cuire jusqu'à épaississement. Laisser refroidir complètement. Battre la crème jusqu'à ce qu'elle soit légère et y incorporer délicatement la crème aux oeufs refroidie. Faire congeler d'après la méthode ordinaire dans un tiroir du réfrigérateur. Lorsque la crème est mi-prise, renverser dans un bol et battre de nouveau à l'aide du mousoir juste le temps qu'il faut pour bien mêler les deux crèmes. Remettre au réfrigérateur pour faire congeler bien ferme. 10 à 12 services.

ROULEAUX DE BOEUF

2 livres de boeuf dans la ronde	12 tranches de bacon
2 oignons moyens	3 c. à tb. de beurre
2 c. à tb. de farine	2 tasses d'eau chaude
	sel, poivre et fines herbes

Tailler le boeuf en bande de 2 pouces de large par 5 à 6 pouces de longueur. Eten-dre sur une planche, couvrir d'oignon haché, saler et poivrer, rouler et envelopper d'une tranche de bacon, ficeler avec un fil ou une petite corde. Préparer ainsi 12 petits rouleaux. Faire chauffer le beurre bien brun et y faire saisir les rouleaux de boeuf. Quand ils sont bien bruns, saupoudrer de farine et mouiller avec 2 tasses d'eau chaude. Couvrir soigneusement et laisser mijoter 1½ à 2 heures ou jusqu'à ce que la viande soit tendre. Servir avec pommes de terre nature et haricots sautés au beurre. 6 services.

TARTE AU RAISIN ET AUX NOIX

3 c. à tb. de beurre ramolli	1 oeuf	½ tasse de cassonade
1 pincée de sel	½ tasse de raisin	1 c. à tb. de jus de citron
½ tasse de noix de Grenoble hachées		pâte brisée

Bien mélanger le beurre ramolli avec la cassonade et l'oeuf battu. Ajouter le jus de citron, le raisin et les noix. D'autre part, couvrir de belle pâte brisée une assiette à tarte, y mettre la préparation et faire cuire à four chaud 450° F. 10 minutes. Abaisser la chaleur à 350° F. et continuer la cuisson jusqu'à ce que la pâte soit bien cuite et la crème prise. Servir chaud, ou froid. 6 services.

SAUMON EN MOULE

1 c. à tb. de sucre	1 c. à thé de moutarde	1 c. à thé de sel
2 oeufs	¼ de tasse de vinaigre	¾ de tasse de lait
1½ c. à tb. de gélatine	2 tasses de saumon en conserve	¼ de tasse d'eau froide
½ tasse de céleri finement coupé		¼ de tasse de cornichons hachés

Mettre dans un bain-marie le sucre, le sel et la moutarde, délayer avec le lait, ajouter les 2 oeufs battus et le vinaigre et cuire en brassant jusqu'à épaississement. Y mettre la gélatine préalablement gonflée dans l'eau froide et brasser jusqu'à parfaite dissolution. Retirer du feu, refroidir et y mettre le saumon, le céleri et les cornichons. Verser le mélange dans un moule badigeonné d'huile ou de beurre et passé à l'eau froide. Laisser prendre. Démouler sur un plat et garnir de persil frais, de tomates et de concombres. Servir avec mayonnaise.

MAYONNAISE "VITE-FAITE"

Mettre dans un bol :

¾ de tasse de crème	1 jaune d'oeuf	¼ de tasse de jus de citron
1 c. à thé de moutarde		½ c. à thé de sel

Battre le tout au mousoir jusqu'à bonne consistance. 6 services.

—Et pourquoi cela? se regimba l'inspecteur principal.

—Parce que, demain, le véritable assassin de M. Watrin sera arrêté et que ce n'est pas Gaston Bernier.

—Vous en êtes sûr?

—Oh! à peu près.

—Mais que voulez-vous que j'y fasse? M. Marin a signé un ordre, je l'ai qu'à l'exécuter. C'est à lui que vous devriez dire ces choses...

—Vous savez bien qu'il ne m'écouterait pas, que je suis à ses yeux un braconnier... Ecoutez, Forest, si j'étais à votre place, je sais bien ce que je ferais.

—Vous avez de la chance... Dites toujours...

—Eh bien! je déjeunerais au « Sequania » avec M. Bernier, sous prétexte de le cuisiner, bien entendu... C'est là une raison qui vous mettra à l'abri de tout reproche, quoi qu'il arrive.

—Vous en avez de bonnes, vous, sur-sauta l'inspecteur principal.

—Au besoin, je prierais Mlle Artez de vous inviter. Parlez-lui-en, je suis sûr qu'elle ne demandera pas mieux.

—C'est très délicat, je ne sais si vous vous rendez compte...

—Dites à Mlle Artez que le conseil vient de moi; elle n'hésitera pas à le suivre... Donc, je déjeunerais tranquillement avec ces jeunes gens et, au café, certain policier de ma connaissance pourrait bien venir m'apprendre des événements capables de dénouer la situation.

—Vous?...

—Naturellement, moi... Il est onze heures et demie. Accordez-moi jusqu'à une heure. Il me semble que ce n'est pas trop demander... Si nous réussissons à éviter une gaffe pyramidale (et je vous assure que celle que vous méditez est de taille), vous aurez droit à toutes les félicitations de vos chefs pour cette heureuse initiative...

L'inspecteur principal eut une courte hésitation. Il eût bien voulu en savoir davantage, mais déjà Jacques de Villefort avait racroché. Quelque peu peureux, il rejoignit Lucile et Gaston qui, dans le salon voisin, l'attendaient.

Brièvement, mais franchement, il les mit au courant de sa conversation.

—M. de Villefort a ses raisons pour nous donner cet avis, trancha la jeune fille dont les yeux brillaient d'espoir. Nous n'avons qu'à lui obéir. Messieurs... je vous garde à déjeuner.

Un maître d'hôtel passait, auquel elle donna ses ordres, et, moins d'un quart d'heure plus tard, le singulier trio s'installait dans un coin de la vaste salle à manger. Un peu plus loin, Mme de Valéjoz avait pris place avec un de ses compatriotes, attaché à l'Ambassade d'Espagne.

Le repas ne fut guère animé, bien que Bernier et Forest s'efforçassent d'oublier leurs situations respectives.

Celles-ci n'étaient pas des plus gaies. Que méditait de Villefort?

L'apparition du détective vint mettre un terme à ses perplexités. De Villefort souriait ainsi qu'à l'ordinaire, et après une courte halte à la table de Mme de Valéjoz, qu'il semblait connaître, il rejoignit Lucile et ses convives.

—Cela marche et si vous avez pris votre café, je vous enlève... répliqua Jacques, allègre.

—Pour nous conduire où? s'enquit Forest, grincheux et hérissé.

—Au commissariat de police de Grenelle, puisque vous voulez tout savoir.

Déjà, de Villefort entraîna Lucile et Bernier vers la sortie. Il leur emboîta le pas, suivi par Mme de Valéjoz et son compatriote. Bientôt, deux autos emportaient les six personnages à travers les rues de la capitale. Tandis qu'on roulait, de Villefort consentit à exposer les faits suivants:

Le matin même, un de ses hommes et lui avaient arrêté un individu nommé Ernest Barrochon, comme celui-ci sortait de chez un receleur bien connu

de la rue du Commerce, nommé Bonardeau.

—Oui, j'ai déjà eu affaire à ce brocanteur... grogna Forest.

Tandis que Barrochon était emmené au commissariat, de Villefort avait eu avec Bonardeau un bref entretien; le receleur se voyant découvert ne fit aucune difficulté pour remettre au policier un lot de bijoux que Barrochon venait de lui vendre à vil prix.

—Ce sont ceux de Mme de Valéjoz... J'espère que, tout à l'heure, elle nous dira qu'il ne lui en manque pas un, conclut Jacques en souriant.

—Mais enfin, quel est ce Barrochon? s'exclama Forest, impatient.

—Je viens de vous le dire: le cambrioleur de notre Espagnole et l'assassin de M. Watrin. Après avoir opéré chez Mme de Valéjoz, il se disposait à faire de même chez Mlle Artez qu'il croyait restée en bas avec son tuteur, lorsqu'il fut surpris par ce dernier. Pendant la tête, il frappa le malheureux homme et s'enfuit par un escalier de service dont il connaissait l'existence, ayant à plusieurs reprises fait des extras au « Sequania ».

« Nul n'avait remarqué sa présence, à part un groom, sur qui j'ai eu la chance de mettre la main hier soir. — Mais les lettres de menaces? fit Forest, suffoqué. — Oeuvre de Barrochon également, mon cher ami. Cet individu, originaire de Bourges et qui y était encore le mois dernier, travailla jadis « Aux Chocolateries du Centre ». Il connaissait donc parfaitement Mlle Artez. Se trouvant dans la misère, il conçut le projet de lui extorquer une forte somme... Mais, nous voici arrivés... »

De fait, les autos stoppaient devant le commissariat; les visiteurs ayant été introduits dans le bureau du magistrat, celui-ci leur montra les bijoux remis par le receleur Bonardeau.

Avec des exclamations de joie, Mme de Valéjoz les reconnut pour siens.

Aussi, accabla-t-il le détective de remerciements. Maintenant, deux agents amenaient Ernest Barrochon, un pâle voyou à la silhouette efflanquée, au regard sournois. Lorsqu'on lui parla de l'assassinat de M. Watrin, il protesta véhémentement de son innocence.

—C'est bon! on verra à éclaircir tout cela plus tard, coupa de Villefort. En attendant, tu iras coucher à la Santé pour ton cambriolage.

Lucile et Gaston s'étaient retirés à l'écart. Ils se souriaient et s'entretenaient à mi-voix avec animation.

—Comprenez-vous, à présent, pourquoi notre artiste peintre est allé en Belgique? murmura Jacques en poussant Forest du coude.

—Ah! ça, est-ce que par hasard?

—Mais oui, vous y êtes, mon cher inspecteur. M. Bernier aime Mlle Artez à laquelle il n'est pas indifférent, et tout ceci, croyez-moi, finira par un mariage.

La prédiction de de Villefort devait pleinement se réaliser. Trois mois plus tard, Lucile devenait Mme Bernier, faisant ainsi le mariage d'amour dont elle rêvait depuis toujours à l'exemple de tant de jeunes filles.

Ernest Barrochon comparut devant la Cour d'Assises de la Seine. Une perquisition effectuée dans l'hôtel de Vaugirard, où il habitait, avait permis de découvrir un veston taché de sang, le poignard, arme du crime.

Ainsi convaincu, le misérable finit par avouer et la Cour le condamna à vingt ans de travaux forcés.

L'inspecteur principal Forest reçut félicitations et avancement pour la sagacité dont il avait fait preuve en toute cette affaire; M. Amiot et le juge Marin lui surent gré d'avoir évité ce que de Villefort avait irrespectueusement qualifié de gaffe pyramidale.

Le détective n'avait point voulu qu'on mentionnât le rôle joué par lui en cette affaire dont tout l'honneur revint à Forest.

PAUL DARGENS

PETIT CHIEN PERDU

[Suite de la page 11]

Après avoir bien recommandé à sa bonne, Javotte qui, grâce aux bons soins dont il l'avait entourée, semblait avoir déjà pris en légère affection son nouveau maître, il sortit de grand matin et parcourut le quartier.

Tout à coup, il vit un homme qui collait au mur l'avis suivant: « Il a été perdu une petite chienne loulou noire, à longs poils, et répondant au nom de Javotte. Récompense de 100 francs à qui la rapportera 23 bis, rue de Verneuil, deuxième étage. »

—Enfin! je suis sauvé! dit-il, avec un cri de joie qui fit retourner quelques passants.

Moins d'un quart d'heure après, il sonnait à la porte de Mme Laperrière. Ce fut une bonne qui lui ouvrit. Elle poussa une exclamation.

—Javotte? Ah! Madame va être contente! Figurez-vous que, depuis hier, sa chienne est perdue, elle se désespérait. Et savez-vous où elle est en ce moment? elle est allée mettre un cerge à Saint Antoine de Padoue.

—Ah! Madame Laperrière est absente? fit-il avec un geste de désappointement.

—Oh! ne craignez rien, dit la bonne d'un air malicieux, je vais vous remettre la récompense promise, j'ai l'ordre de Madame.

—Vous vous trompez. Gardez vos 100 francs. C'était Mme Laperrière que je désirais voir.

—Comment, vous ne voulez pas la récompense? demanda la bonne, surprise.

Et elle le regarda des pieds à la tête, et se rendit compte qu'il était fort bien habillé.

—Alors, bredouilla-t-elle, si c'était un effet de votre générosité... J'ai des parents à ma charge au village, et vous me donneriez la récompense dont vous faites fi. Mais vous me garderiez le secret, car si Madame savait...

Il hésita un instant à répondre, puis, comme si une idée venait de lui traverser l'esprit, il tira brusquement un billet de son portefeuille et dit à la bonne:

—Prenez ces cent francs, en me promettant, par exemple, de rendre à votre maîtresse la récompense qu'elle me destinait.

La bonne ouvrit de grands yeux ahuris.

—Comment! s'écria-t-elle, c'est vous qui donnez de l'argent pour avoir rapporté le chien?

—Ecoutez-moi, mademoiselle... mademoiselle?...

—Joséphine.

—Mademoiselle Joséphine, j'aime!... j'aime votre maîtresse!

—Pas possible!... Mais elle?...

—Elle, malheureusement, ne peut pas m'aimer puisqu'elle ne me connaît même pas! Aussi, ai-je été heureux de trouver ce prétexte du chien.

—Mais êtes-vous riche? Ah! que je suis bête! Puisque vous refusez la récompense...

—Ce n'est pas une raison. Enfin, mettons que je sois à mon aise.

Ce que je vous demande là, vous savez... Depuis qu'elle a perdu son mari, il y a six ans, ma maîtresse vit très simplement et n'a pas besoin de beaucoup d'argent. Mais je sais tout de même qu'elle est aussi très à son aise. Alors, comme ça, je vois que chacun de vous est riche pour deux, et à vous deux vous seriez donc riches comme quatre. Ce n'est pas désagréable.

—J'aimerais mieux que votre maîtresse fût pauvre.

—Elle non plus, comme je vous ai dit, ne doit pas tenir à la richesse. Mais elle a une chose: il faut que vous aimiez les bêtes.

—Je crois que je viens de le prouver.

—Oui, c'est dans votre jeu un rude « toutou », non, atout fit-elle en riant de son mot.

Lui, crut habile de rire également.

—Si je pouvais lui plaire!

—Eh bien, monsieur, voilà ce qu'il faut que vous fassiez. Reprenez Javotte et revenez avec elle tout à l'heure comme si vous n'étiez pas encore venu. Madame sera ici dans quelques minutes.

Et lui ayant mis la chienne dans les bras, elle lui dit:

—Sauvez-vous! Et bonne chance!

Une heure après, très fiévreux, il sonnait de nouveau à la porte de Mme Laperrière.

—Madame! Madame! Voilà un monsieur qui rapporte Javotte! cria Joséphine en clignant de l'oeil à celui qu'elle venait d'introduire.

Mme Laperrière accourut, radieuse.

—Oh! monsieur, merci! fit-elle, très émue. Mais dites-moi où et quand vous avez trouvé ma pauvre petite chienne?

Il commençait à inventer une longue histoire, quand il s'arrêta tout à coup, comme s'il n'avait pas le courage de continuer à mentir.

—Eh bien, non! fit-il. Je vais vous dire la vérité. Et il la lui avoua tout entière.

Trois mois après, Mme Laperrière se remariait. Javotte naturellement, fut de la noce. On eût dit même qu'elle avait conscience du rôle important qu'elle avait joué, car elle allait au devant de tous les invités en leur faisant mille grâces.

—Dites-moi donc, ma chère enfant, comment avez-vous fait la connaissance de votre mari? demanda une vieille dame à l'ex-Mme Laperrière, tandis que tous écoutaient intrigués.

—C'est bien simple. C'est Javotte qui a fait notre mariage, fit la nouvelle mariée avec le plus grand sérieux.

Tous éclatèrent de rire d'un air incrédule.

—Mais non, je vous assure que je vous dis la vérité. Demandez à mon mari.

Et comme celui-ci faisait de la tête un signe d'assentiment, elle ajouta:

—Monsieur a su faire la conquête de Javotte. — Voyez comme elle l'aime! — Alors elle est venue demander ma main pour lui... et j'ai dit: « Oui! »

ANDRÉ DE BRÉVILLE

LES MOYENS LES PLUS SIMPLES...

Un grand nombre de personnes s'étonnent que des objets précieux, de très grande valeur, soient parfois confiés à la poste comme échantillon sans valeur. C'est que l'espèce d'anonymat dont ce genre d'expédition jouit, semble offrir à l'expéditeur le maximum de sécurité. Lorsqu'en 1905, le général Botha voulut envoyer à Edouard VII, pour le remercier d'avoir promulgué la Constitution du Transvaal, le Culli-

man qui était le plus gros diamant du monde, il fut très perplexé. Quel était le meilleur moyen d'amener à Londres, sans dommage, le précieux bijou? Pour dépister les voleurs, un haut fonctionnaire transvaalien escorté de quatre solides policemen se mit en route, emportant une valise qui était veillée jour et nuit, cependant que l'on confiait à la poste de Prétoria une petite boîte qui fut recommandée sans aucune indication de valeur, pour trente-trois sous...

NOTRE FEUILLETON

LES LÈVRES CLOSES

Par PAUL D'AIGREMONT

ANDRÉ tenait dans sa main un chèque de cinquante mille francs sur la Société générale.

— Vous pouvez toucher la somme aujourd'hui même, jusqu'à quatre heures, dit-il à Reine Penhoët.

Incapable de prononcer une parole, elle ne pouvait que répéter :

— Oh ! monsieur Bascou !... monsieur Bascou !...

Lui, la regarda profondément, longuement, ainsi que l'avait regardée la veille au soir Raymond Sintély. Seulement, au lieu de la dureté implacable qu'on avait vue dans les yeux du jeune médecin, il y avait une douceur infinie dans ceux d'André Bascou.

Une douceur qui rappela instantanément à Reine Penhoët le regard que le comte de Clavières avait jadis attaché sur elle, à la Rossignolette, lors de cette inoubliable rencontre où, bouleversée par sa bonté, elle avait failli tout lui avouer.

André se leva.

Il se dirigeait vers la porte quand celle-ci s'ouvrit, et Clément parut sur le seuil.

Il était très pâle, tandis que ses yeux étaient dilatés comme sous l'empire de quelque extraordinaire émotion.

Bascou le salua et sortit, le laissant seul avec sa femme.

Clément, alors, ne se soutenant plus, tomba assis sur la chaise que le commissionnaire venait de quitter.

— Oh ! non, fit-il en cachant son visage dans ses mains, nous avons trop peu de chance, en vérité !

« Sur mon âme, ma pauvre Reine, il ne nous reste plus qu'à acheter pour vingt sous de charbon et à mourir tous les trois ensemble !... »

« Croirais-tu que deux ou trois marchands de fonds de commerce que je viens de voir ne veulent même pas essayer de vendre le nôtre, affirmant que toutes leurs démarches seraient du temps perdu, et que, dans un an, peut-être même davantage, ils n'en auraient même pas tiré un sou ? »

Reine avait laissé parler son mari, n'ayant pu encore trouver la force de lui répondre.

Clément, tout à coup, s'aperçut de l'effroyable pâleur de sa femme.

— Ah ! dit-il, je n'ai pas de courage... Je devrais me taire et garder mes angoisses pour moi...

— Je suis émue aussi, très émue, en vérité, oui, répondit Reine, et il n'est pas étonnant que je le sois, je t'assure... Mais ce n'est pas ce que tu me dis qui me produit cet effet-là.

— Ah ! il t'est donc encore arrivé quelque chose ?

— Un grand bonheur !

— Du bonheur, dis-tu, est-ce que c'est possible encore chez nous ?...

Elle détendit sa main crispée et lui montra le chèque d'André Bascou.

Clément ouvrit des yeux énormes.

— Cinquante mille francs, dit-il. Est-ce que je deviens fou ?...

— Non, non, tu n'es pas fou.

— Et d'où as-tu sorti cela ?

Elle lui raconta tout au long la conduite d'André Bascou et la résolution de Grégorio Stambeff.

Une si grande générosité unie à tant de délicatesse eurent raison du cœur toujours dur de Clément Gaube.

Cette fois-ci, non seulement ses yeux se mouillèrent de larmes, mais ce fut au milieu de sanglots presque convulsifs qu'il répéta :

— Oh ! les braves gens, les braves gens !...

Le lendemain l'enfant était installé dans une petite maison bordant la forêt de Saint-Germain.

Une femme de confiance que connaissait Reine le gardait pendant la journée.

Le soir, le père et la mère le rejoignaient après le travail, car Reine travaillait comme une forcenée et confectionnait elle-même les échantillons que lui avait demandés Grégorio Stambeff.

Mais quoique, d'un certain côté, l'horizon se fût éclairci et que tout sujet d'angoisse semblât avoir disparu, la jeune femme n'avait jamais été aussi triste, aussi préoccupée.

Une ride énorme creusée au milieu de son front toujours blanc et uni, silencieuse et concentrée, Reine Penhoët passait des journées entières sans ouvrir la bouche ; les trois quarts du temps même, lorsque son mari lui adressait la parole, elle ne paraissait pas l'entendre et ne lui répondait pas.

Evidemment dans cette âme dure comme les roches de son pays natal, un énorme travail se faisait.

IV — UNE CONQUÊTE DIFFICILE

APRÈS la fameuse représentation à laquelle avaient assisté le duc de Roquebrune et sa femme, cette dernière dut rentrer seule à l'hôtel de Cypières.

Philippe, en effet, la rejoignit vers la fin de la soirée, l'escorta jusqu'à son auto.

Mais là, il ferma la portière et, tout en restant sur la chaussée, il lui dit :

— Vous rentrez à l'hôtel, n'est-ce pas, duchesse ?

Claire le regarda avec un sentiment d'angoisse. Sa jalousie toujours en éveil, quoique jusque-là Philippe eût été d'une prudence extrême, sa jalousie flairait quelque chose d'anormal sur les traits et dans la personne tout entière du duc.

— Certainement, je rentre à l'hôtel, fit-elle. Où voulez-vous donc que j'aille, à cette heure-ci ?... Mais vous, ne m'accompagnez-vous pas ?

— Il faisait une chaleur atroce dans cette salle, j'étouffe, j'ai besoin de respirer.

— Nous pouvons aller au Bois, si vous le désirez ?

— Non, rentrez. Cela vous fatiguerait.

— Me fatiguer quand je dois rester avec vous ?...

Philippe ne sut pas réprimer un geste de violente impatience.

— Assez, dit-il, ces fadeurs sont ridicules, vous savez que je les ai en hor-

reur... Rentrez ou ne rentrez pas, bonsoir.

Et, sans écouter ce que pouvait ajouter Mme de Roquebrune, il s'éloigna vivement.

Ses gens pouvaient l'entendre, Claire dut surmonter la colère folle qui la prit devant le procédé de son mari, et ce fut avec un visage presque indifférent qu'elle répondit au valet de pied qui lui demandait ses ordres :

— A l'hôtel, oui.

Pendant que l'automobile de la duchesse filait rapidement vers la rue de Varenne, Philippe était revenu du côté des écuries, recherchant l'ouvreuse à laquelle il s'était adressé déjà.

Mais ce fut contre la haute taille de Ramsès qu'il se heurta.

Il était donc revenu, le Cynghalais ?

Le duc, cependant, était bien sûr de l'avoir vu s'éloigner sur le siège du taxi qui emportait la charmeuse.

Comme pour aller au-devant de ses explications, Ramsès dit à l'habilleuse ne Nhiska, qui précisément passait :

— Maîtresse a oublié une manille en dentelle. Si cet objet n'est pas dans sa loge, elle l'aura sûrement perdu, ne pourriez-vous aller le chercher ?

L'habilleuse, pour laquelle Nhiska était très bonne, partit en courant.

Le duc profita de ce qu'il était seul avec l'Hindou pour lui parler de ce qui le préoccupait uniquement.

— A quelle heure mademoiselle est-elle visible demanda-t-il.

— Mademoiselle ne reçoit jamais chez elle, dit le Cynghalais avec son visage impassible.

— Pas même si on insistait beaucoup ?

— Non, pas même si on insistait.

— Mais, le matin, l'après-midi, que fait-elle ?

— Mais, le matin, l'après-midi, que fait-elle ?

— Le matin, elle se repose et elle lit. L'après-midi, elle vient ici régulièrement tous les jours pour sa répétition.

— A quelle heure ?

— En général, d'une heure à quatre.

— Voulez-vous lui remettre un billet ?

— Cela m'est strictement défendu.

— Même si on y mettait le prix, et j'appelle par prix la somme que vous-même fixeriez.

— L'argent ne me tente pas ; maîtresse me chasserait si je lui désobéissais, et cela seul me touche.

— Et un écriin, un bouquet, ne vous chargeriez-vous pas de les déposer sur sa table ?

— Pas davantage.

— Mais, si vous êtes adroit, elle ne saura pas que c'est vous qui les aurez apportés ?

— Non, Ramsès a des ordres et ne désobéit jamais.

Philippe s'éloigna.

Ce refus obstiné, ce calme sous lequel on sentait une inébranlable résolution, tout cela aiguillonnait son désir.

Incapable de rentrer chez lui, de se retrouver vis-à-vis de sa femme pour laquelle il éprouvait une aversion de moins en moins dissimulée, il se rendit à son cercle, et, comme à ce moment-là on ne jouait pas le baccara, il

s'assit à une table d'écarté, tint tout ce que l'on voulut, et se fit atrocement plumer.

Claire, de son côté, était rentrée à l'hôtel de Cypières ; mais elle n'avait pas voulu se coucher, sachant bien qu'elle ne dormirait pas.

Elle était, en effet, dans un état nerveux indescriptible.

Sans y être préparée, elle s'était trouvée tout à coup en présence de son ancienne belle-sœur, la nouvelle comtesse de Clavières, Madeleine, qui paraissait aussi heureuse, aussi adorée de son mari qu'elle, la duchesse de Roquebrune, n'était peu du sien.

Les yeux des deux femmes s'étaient rencontrés, et dans les prunelles noires de la comtesse, jadis si douces, Claire avait lu une si ardente haine, une volonté doublée de tant d'énergie, qu'elle en avait tressailli jusqu'aux moelles.

Elle s'était informée à quelques personnes qui, fréquentant chez elle, étaient venues la saluer dans sa loge.

Il lui avait été répondu que le comte Richard de Clavières avait pour sa femme une passion que le mariage n'avait pas lassée ; quant à sa fortune, ni son père ni lui n'en connaissaient le chiffre. Alors, avec cette puissance infinie que donne l'argent, Richard et Madeleine n'étaient-ils pas venus en France pour se venger d'elle ?

Et la duchesse, dont la conscience ne devait pas être fort tranquille, prise d'une frayeur qui n'avait d'égale que sa colère, eût voulu parler de ces choses avec quelqu'un de sûr qui l'eût écoutée, calmée, conseillée.

Mais où la trouver, cette personne ? Jadis, elle avait eu Clément Gaube dont la fidélité avait été à toute épreuve.

Depuis son mariage avec Reine Penhoët, Clément avait disparu de la vie de Claire et ne paraissait pas vouloir y rentrer.

Après cela, Philippe était devenu son mari.

Mais il n'avait jamais été son ami, encore moins son confident.

Lorsque furent éteints, en effet, les derniers échos du procès de Cypières, lorsque Madeleine fut partie pour l'Inde avec Richard et Jeannie, que les Sintély eurent repris tous deux le cours de leurs occupations respectives, la vicomtesse de Mondragon, mise en possession de l'héritage de son frère, devint duchesse de Roquebrune.

Philippe, sûr de l'empire qu'il exerçait sur elle, lui laissa rédiger comme elle l'entendit leur contrat de mariage.

Elle voulut perdre l'administration de sa fortune.

Qu'est-ce que ça lui faisait ?... N'était-il pas son maître, et un maître auquel jamais elle ne refuserait rien ?

Pour le prouver, il commença par lui faire reconstituer superbement le domaine de Roquebrune, ce qui lui assura, à lui, Philippe, un propre magnifique qui lui appartint en dehors d'elle.

De plus, elle lui assura, par conventions intimes, une rente de 150.000 francs par an, se chargeant de tout le reste, écuries, voitures, personnel, train de maison.

Du procès passé, de la mort de Léone, jamais un mot ne fut prononcé entre eux.

Le duc parut d'abord être reconnaissant à Claire de la vie somptueuse qu'elle lui avait organisée, et qu'il appréciait d'autant plus qu'elle succédait à une plus dure gêne.

On le revit dans tous les endroits à la mode; il eut un nombre incalculable de bonnes fortunes dans tous les milieux, mais il sut s'arranger de façon à ne jamais faire d'éclat; si on soupçonna ses amours, personne n'eût pu les affirmer catégoriquement.

Et il sut tromper surtout la vigilance de sa femme qui, extrêmement jalouse, le surveillait, interrogeait adroitement tout le monde à son endroit, et l'avait plusieurs fois prévenu qu'elle lui pardonnerait tout, excepté de manquer à la foi conjugale.

Il la trompa même si habilement, que la duchesse, devant les dédains qui peu à peu succédèrent aux bons procédés des premiers temps, même en présence de l'abandon dans lequel son mari la laissait, et en constatant que leur existence se séparait chaque jour de plus en plus, se disait :

— Il n'est pas tendre; son caractère absolu et despote ne ressent pas le besoin des expansions ou des confidences, mais il a une profonde affection pour moi; sans cela, avec les innombrables tentations qui l'entourent, pourquoi me serait-il fidèle?

Et, reconnaissante de cette soi-disant fidélité, elle lui pardonnait bien des choses, même cette perte fabuleuse d'un million, à laquelle Philippe, un instant affolé de désespoir et d'ennui, s'était laissé aller, l'hiver précédent, après s'être contenu pendant plus de cinq ans.

Cependant, pour le payer, ce million, Claire s'était fait tirer l'oreille.

Le duc avait juré alors qu'il ne jouerait plus, au moins de cette façon. Il avait tenu parole jusqu'à ce soir-là, où, découragé par Ramsès, il était allé se faire plumer à l'écarté pour se distraire.

Lorsque Philippe rentra chez lui, l'hôtel de Cypières paraissait endormi, du rez-de-chaussée aux combles.

Pour pénétrer dans la chambre somptueuse qu'il occupait, il devait traverser un salon qui reliait son appartement à celui de Claire.

Dès qu'il en ouvrit la porte, il recula instinctivement et réprima à grand-peine un mouvement de mauvaise humeur.

Mme de Roquebrune était assise auprès de la cheminée, et se chauffait aux charbons qui, lentement, se mouraient dans les cendres.

— Comment, dit-il, pas encore couchée, duchesse?... Que faites-vous là?...

Elle releva la tête, et, le visage encore crispé par la colère qu'avait provoquée sa brusquerie de la soirée, elle lui répondit :

— Oh! pas grand-chose d'extraordinaire: je vous attends.

— Ce qui veut dire qu'ayant les nerfs à fleur de peau, vous désirez me chercher noise?

Claire arrangea les plis de sa robe de chambre très coquette, et jeta un rapide coup d'œil autour d'elle d'abord, sur son mari ensuite.

Tout ce qui l'entourait était d'un goût achevé, d'une somptuosité rare.

Une boiserie aux sculptures plus fines que des dentelles encadrait des panneaux tendus d'un splendide lampas blanc aux bouquets de fleurs éteintes. Les rideaux, les portières, les meubles étaient en semblable étoffe.

Les tableaux les plus rares, les bibelots les plus précieux complétaient cet ameublement, digne d'une reine.

Tout cela était à elle, rien qu'à elle, et elle l'avait fait partager à cet être dur et mauvais qui n'avait ni une bonne parole, ni une preuve d'affection à son endroit.

C'était écœurant, à la fin!... Et le vase trop plein menaçait de déborder.

— Que vous ai-je fait, Philippe? dit-elle au bout de quelques instants. Je mets constamment toute mon intelligence, tout mon cœur à devancer vos désirs... Rien ne peut vous séduire, et même, depuis quelque temps, vous paraissez me fuir.

— Je ne vous fuis pas. Mais je ne saurais être constamment pendu à vos jupes, n'y comptez pas. Un homme dans ma situation se doit au nom qu'il porte.

— Il se doit aussi à sa femme, quoi que vous en disiez... Or, quand cette femme est inquiète, malheureuse, à qui s'adresser, sinon au mari qu'elle aime?

— Si vous vous créez des chimères, est-ce ma faute?

— Plût à Dieu que ce soient des chimères qui me tourmentent ce soir.

Comme tout bon chien de chasse doit le faire à l'approche du gibier, le duc leva la tête.

— Y aurait-il du nouveau? demanda-t-il.

— Il y en a.

— Quoi?

— La ci-devant marquise de Cypières, aujourd'hui remariée avec le fils d'un machand de perles, est de retour en France.

— Eh bien! y a-t-il donc là de quoi vous bouleverser ou seulement vous

— Mon frère n'a pas laissé de testament, dit-elle, mais il a laissé autre chose.

— Quoi donc?

— Une fille.

— Qui est morte.

— Oui, dit Claire avec aplomb. Mais elle est morte après son père, c'est-à-dire après avoir hérité de lui, et sa mère a droit au quart de la fortune qu'a laissée Léone de Cypières.

Une formidable colère montait déjà dans les yeux de Philippe.

— Vous radotez, dit-il.

— Non, et maître Charles Debay, mon notaire, me prévint, lorsqu'il me fit entrer en possession de l'héritage de mon frère, que cette revendication-là pourrait nous advenir un jour ou l'autre.

— Et nous serions obligés de donner le quart de notre fortune à cette femme?

— Si elle le réclame, nous ne pourrions pas, je crois, nous y soustraire.

— Comment! vous saviez cette chose-là, duchesse, et vous ne m'avez pas prévenu?

— Qu'eussiez-vous fait?

— Mais je ne vous eusse pas épousée, mon Dieu!... Non, vraiment! sur mon âme!... On n'est pas dupe comme je l'ai été!

— Pardon! interrompit Claire froidement. Rétablissons les faits. Pour

savez bien que ces conversations-là m'exaspèrent.

Comme il allait entrer dans sa chambre, il se retourna.

Claire, le visage caché dans son mouchoir, pleurait.

Les larmes de la malheureuse ne firent aucune impression sur le duc. Il ne parut même pas les voir.

— A propos, dit-il, Morel m'a écrit de Roquebrune que la tour carrée a besoin d'une sérieuse réparation. L'année a été dure, il faudra lui envoyer ce qu'il demande.

— Combien?

— Une cinquantaine de mille francs environ, je crois.

Elle sursauta.

— Je ne les ai pas, dit-elle.

— Moi non plus. Mais vous, vous les trouverez. N'y manquez pas, il le faut. Quand Philippe était à court d'argent, c'était toujours Morel qui en réclamait.

Ou Claire envoyait la somme au régisseur qui la retournait à son maître, ou elle la remettait à Philippe qui l'emportait.

Elle entendit la porte se refermer et les verrous se tirer, sans même que Philippe pensât à dissimuler la grossière injure que leur bruit adressait à la malheureuse.

La duchesse se leva et, en titubant comme une femme prise d'ivresse, elle gagna sa chambre à coucher.

Là, elle tomba affaïssée dans un fauteuil bas, appuya ses coudes à ses genoux, baissa sa tête jusqu'à ses mains et, dans un accès de désespoir fou, elle balbutia :

— Comme il me traite, mon Dieu!... comme il me traite!... Suis-je assez punie!...

Au bout d'un instant, elle releva son visage; un feu sombre brillait dans ses prunelles claires :

— On dirait qu'il me déteste, murmura-t-elle, comme se parlant à elle-même. Est-ce possible, après tout ce qu'il me doit, tout ce que j'ai fait pour lui!... Ah! si je le croyais!...

Son geste était devenu menaçant, de même que son ingrate physionomie...

Cette pensée avait fait revenir en elle la volonté, l'énergie d'autrefois.

Elle marcha au hasard sur l'épais tapis, allant, venant, prononçant des mots vagues de récriminations ou de menaces.

Enfin, elle se calma.

— Je suis folle, dit-elle, Philippe est et sera toujours le même, égoïste au suprême degré... Avec cela, qu'ai-je besoin de lui raconter toutes ces choses, de lui faire partager mes ennuis?

Cette pensée parut l'apaiser.

Cependant, ce qui la tourmentait, obsession ou pressentiment, était trop fort ce soir-là; elle y revint malgré elle.

— Pourvu que cette Madeleine de malheur ne soit pas revenue en France pour moi? se dit-elle en se retournant dans son lit.

Elle éteignit la lampe électrique de son chevet, mais le sommeil ne vint pas.

Toujours les yeux menaçants de Mme de Clavières brillaient dans l'ombre à ses côtés, la remplissant d'une terreur folle, faisant surgir des fantômes autour d'elle, mettant la fièvre dans son sang, installant l'insomnie à son chevet.

De son côté, Philippe ne dormit pas davantage.

Pour les mêmes motifs? Certes non!

Pour l'instant, en effet, Philippe, pris d'une foudroyante et folle passion, était incapable de penser à autre chose qu'à sa nouvelle idole, Nhiska.

Toute la nuit, il dressa les plans les plus insensés pour se rapprocher d'elle, essayer de la voir, de lui parler, de toucher son cœur.

Vers sept heures, il se leva sans avoir fermé les yeux, et se rendit au Bois.

Il ne rencontra pas la charmeuse.

Alors, tout lui parut vide et désert.

Les plus jolies femmes de Paris lui semblèrent laides autant que Claire, grimaçantes et fardées à faire peur.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Madeleine de Bram, marquise de Cypières, a été accusée d'avoir empoisonné son mari, mort avant d'avoir pu dévoiler l'assassin. — Au cours du procès, la marquise apprend que sa fille Léone, séquestrée par Claire de Mondragon, sœur du marquis de Cypières, est morte. — L'abbé Charles Sintély, qui connaît toute la trame du complot et qui pourrait d'un mot faire condamner la vicomtesse Claire de Mondragon, ne peut rien dire à cause du secret de la confession. — Madeleine de Cypières voit enfin s'ouvrir les portes de sa prison, mais sa raison est grandement affectée. — Richard de Clavières, empêché jadis par le devoir d'épouser Madeleine, fait part de ses doutes concernant la mort de Léone; quelques années plus tard, aux Indes, il épouse Madeleine et une fille, Alice, naît de ce mariage. — Ils reviennent en France afin de se venger de Claire, devenue duchesse de Roquebrune, et de retrouver Léone qui vit sous le nom de Loulou. — Le mari de Claire, Philippe de Roquebrune, est envoûté par un danseuse indoue, Nhiska, qui a été chargée par Richard de Clavières d'exercer une partie de la vengeance sur l'ancienne Claire de Mondragon. — Reine Penhoët et Clément Gaube, les grands responsables de la misère de Madeleine, sont sauvés du désespoir grâce à la générosité de Richard, sous le nom d'emprunt de Gregorio Stambeff, ce qui leur permettra de faire traiter leur fils malade.

tourmenter?... Je suppose que cela doit vous être au moins autant égal qu'à moi-même.

« Mais est-ce vrai, tout d'abord? »

— Je l'ai vue.

— Où donc?

— Ce soir, au Cirque Moderne. Ne vous l'a-t-on pas montrée?...

— Non.

Et, avec beaucoup d'aplomb, Philippe continua :

— Je ne m'occupe plus des jolies femmes.

Au bout de quelques instants, il ajouta :

— Votre frère est bien mort sans testament, n'est-ce pas?

— Absolument.

— Par hasard, il n'en aurait pas fait quelqu'un qu'on viendrait aujourd'hui nous exhiber?...

— Ce n'était pas dans son caractère.

— Alors, pourquoi le retour de votre ancienne belle-sœur a-t-il le don de vous émouvoir? fit le duc, du bout de ses fines lèvres dédaigneuses et d'un ton si froid que toute confiance se fût à coup sûr figée sur les lèvres de Mme de Roquebrune, si celle-ci eût été tentée de raconter quoi que ce soit à son mari.

Mais rien du passé ne la tourmentait. Ses inquiétudes étaient ailleurs.

vous marier avec moi, vous me demandiez un apport de trois millions. Je vous en ai donné douze. Même en défalquant le quart que Mme de Clavières peut exiger, il en restera neuf, c'est-à-dire trois fois ce que vous rêviez... En quoi vous ai-je dupé, s'il vous plaît?...

Et comme il ne répondait pas, s'avouant qu'elle avait raison, Claire, qui l'adorait toujours, eut pitié de son embarras.

— Au lieu de t'irriter, de te cabrer à la première difficulté, cherche avec moi le meilleur moyen d'éviter cet ennui. Et sois convaincu surtout que, pour ta tranquillité bien plus que pour la mienne, je soulèverais le monde.

Cette tendresse que rien ne lassait ne désarma pas le duc.

Il haussa les épaules.

— Les calculs et les chiffres vous incombent, dit-il; moi, il me faut mon train de maison ordinaire, ma petite rente de cent cinquante mille francs... Arrangez-vous. Le reste ne me regarde pas.

« Là-dessus, il se fait tard, je tombe de sommeil, bonsoir. »

— Philippe, voulut-elle dire encore, ne soyez donc pas cruel à plaisir. Notre intérêt commun...

Il l'interrompit.

— Assez! dit-il brusquement. Vous

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :

Jeu. et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand
Case Postale, 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville

Province

Il déjeuna dehors.

A deux heures, il était au Cirque Moderne, attendant que Nhiska arrivât pour sa répétition.

L'Indienne fut exacte.

En la voyant, M. de Roquebrune sentit son cœur battre à coups précipités. C'était ridicule, mais il aimait comme un fou, comme un collégien, comme s'il avait dix-huit ans.

Les yeux de la charmeuse rencontrèrent ceux du duc : elle lui sourit.

Philippe eut un éblouissement.

Il s'approcha d'elle et osa lui adresser la parole.

— Mademoiselle, lui dit-il respectueusement, je voudrais bien vous parler, ou plutôt causer avec vous.

Elle le regarda avec un semblant d'étonnement admirablement joué, tandis que ses grands yeux curieux paraissaient lui dire :

— Mais qui donc êtes-vous ? Je ne vous connais pas.

Si éloquente même devint son expressive physionomie que le mari de Claire ne put s'y tromper.

— Je n'ai personne pour me présenter à vous, mademoiselle, lui dit-il, permettez-moi de le faire moi-même.

Nhiska se releva légèrement.

Son joli visage revêtit l'expression d'une incomparable dignité.

Avec son costume de lainage gris moulant la grâce infinie de son corps charmant, sa petite toque bien posée sur la mousse légère de ses cheveux d'or, elle ressemblait non pas à une montreuse de serpents, mais bien à une petite princesse en voyage.

— Allez, dit-elle, je vous écoute.

Philippe s'inclina, découvert devant elle, mettant dans ses yeux changeants toute la douceur pénétrante qui lui avait valu, qui lui valait encore tant de conquêtes.

— Le duc de Roquebrune, dit-il.

« Des amis faisant la présentation ajouteraient : un des plus vieux noms de l'Armorial français... »

« Je me contente, moi, mademoiselle, de vous dire : un de vos plus ardents adorateurs. »

Elle sourit, point fâchée.

— C'est étonnant, en France, dit-elle, et surtout, je crois, à Paris, comme vous parlez à la légère des choses les plus graves.

— Ah ! lesquelles donc ?

— Mais vous vous prétendez un de mes plus ardents adorateurs, et vous ne me connaissez pas.

— Je vous ai vue hier soir pour la première fois, c'est vrai ; mais l'impression que vous m'avez faite a été si foudroyante, si profonde, que depuis, je suis comme un fou, ayant perdu la notion de tout ce qui n'est pas vous.

— Là ! quand je vous le disais !... Je suis d'un pays qui est le contraire du vôtre, monsieur le duc. On n'y prononce que rarement les mots que vous venez de dire ; en revanche, ils sont constamment inscrits au plus profond du cœur... L'amour est chose si sainte qu'on en meurt presque toujours quand on veut y toucher.

— Mais c'est un sort enviable, cela, mourir pour son idole !...

— Vous riez ?... Dans l'Inde, en effet, on se fait écraser sous le char de nos déesses sans même leur demander un regard.

— Mettez-moi à l'épreuve, ainsi ferai-je.

— Je ne vous crois pas. On m'a du reste prévenue ; en France, beaucoup de promesses, de belles paroles dorées, mais autant en emporte le vent... Audessous, rien. Aussi ce que je me méfie de tous et de tout !...

« Vous êtes le premier, monsieur le duc, avec qui je cause aussi longtemps. »

— Ce qui me comble de bonheur. Mais croyez que ce ne sont pas de simples mots seulement que je vous dis là.

« Ecoutez-moi bien, Nhiska. Par tout ce qu'un homme a de saint et de sacré, Je vous jure que, si vous me faites

l'honneur de me distinguer, moins que cela même, de me laisser vous adorer en silence, je serai prêt à vous donner ma vie si vous me la demandez. »

Elle avança ses fines lèvres dédaigneuses.

— Quand on accepte, il faut rendre, dit-elle. Or, moi, je ne vous aime pas, je ne vous aimerai probablement jamais, et je ne suis pas fille à jouer une comédie, surtout celle de l'amour...

— Vous n'êtes pas de bronze, je suppose.

Elle montra dans un éclat de rire frais comme du cristal ses jolies quenottes blanches.

— Je ne le suppose pas non plus, dit-elle.

— Eh bien ! laissez-moi espérer que ma passion, humble et brûlante, vous touchera.

— Et si c'est très long ? ...

— J'attendrai.

— Sans rien me demander...

— Est-ce votre volonté ?

— Absolue.

— Eh bien ! soit, sans rien vous demander. Jurez-moi, de votre côté, de ne distinguer personne que moi ; de ne rien accepter d'un autre que de moi ; de me permettre de vous entourer seul de tout l'amour, de tous les soins que vous méritez.

— Ceci est plus grave.

Philippe pâlit atrocement.

— Auriez-vous déjà distingué quelqu'un ? dit-il, la gorge serrée par une formidable étreinte.

Elle haussa les épaules.

— Il n'y a pas de danger, dit-elle.

— Alors, qu'est-ce qui vous arrête ?

— Vous allez atrocement me compromettre.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? N'êtes-vous pas au-dessus du qu'en-dira-t-on ?

— Pas tout à fait.

— Cela m'étonne, une fille si intelligente ! D'ailleurs, vous le disiez tout à l'heure, on n'a rien pour rien...

« Je vous offre un amour tel qu'aucune femme n'aura jamais inspiré le pareil ; un dévouement de chien fidèle ; un désintéressement qui durera autant que vous voudrez. Si vous payez tout cela par quelques petits commérages de jaloux ou de jalouses, est-ce bien cher ?... »

Elle ferma ses soyeuses paupières.

— J'y vais réfléchir, dit-elle.

— Oh ! par grâce, que vos réflexions ne soient pas longues.

— Jusqu'à demain, cinq heures, chez moi... est-ce trop ?

— A coup sûr ! Les plus promptes solutions sont les meilleures. Soyez bonne jusqu'au bout, Nhiska, recevez-moi ce soir-même chez vous, comme vous me le proposez. Autorisez-moi à me présenter rue de Berry, de cinq à six ?

— C'est trop tôt.

— Allons, dites oui. Voulez-vous que je me mette à genoux ?

— Je veux bien.

Et Philippe, le maître si dur de Claire, s'agenouilla, en effet.

— Accordez-moi ce que je vous demande, ma reine, dit-il humblement.

Un singulier éclair bleu, aux reflets durs comme ceux de l'acier, brilla dans l'immense prunelle de l'Indienne.

— Venez à six heures, dit-elle, Ramsès vous fera entrer.

Elle disparut, laissant Philippe hypnotisé, comme fou.

Elle avait refusé les hommages des plus beaux, des plus riches, des plus jeunes au su de tout Paris ; elle n'avait pas même consenti à leur adresser la parole, et non seulement elle l'avait écouté, lui, mais elle lui accordait ce qu'il lui avait demandé.

Tout en Philippe frémissait : son orgueil et sa passion.

Car elle l'affolait, cette fille blanche comme du lait, plus fraîche qu'une rose, et dont les magnifiques prunelles d'azur, en se fixant sur lui, faisaient passer de sa nuque à ses talons des

tressaillements qui lui enlevaient sa raison.

C'était à croire que cette étrangère portait sur son admirable petite personne un des sortilèges qui rendent fou.

M. de Roquebrune ne la connaissait pas vingt-quatre heures avant, et maintenant, en dehors d'elle, il lui semblait que la terre était vide et déserte.

Il voulut se calmer, comprenant que cette ardeur dont il n'était pas maître n'était plus de son âge.

De plus, il eut la vague intuition que si Nhiska était une fille adroite, et si elle s'apercevait de l'extraordinaire empire qu'elle exerçait sur lui, sa faiblesse lui créerait, à lui, Philippe, avec le caractère de sa femme, un permanent et terrible danger.

Mais cette considération fut plus rapide que la pensée.

Du reste, il n'était plus au pouvoir de M. de Roquebrune de se garer ou de réfléchir.

Nhiska ! Il lui fallait l'amour de Nhiska : tout le reste n'existait plus pour lui.

A six heures sonnantes, il se présentait rue de Berry.

Sans un geste, plus raide et plus froid qu'une statue de bronze, Ramsès l'introduisit.

Sur ses pas, le duc de Roquebrune ne rencontra personne.

On lui fit traverser une antichambre et une salle à manger, pour entrer dans un petit salon des plus modestes, meublé bourgeoisement de meubles fort ordinaires.

Pas un tableau ni un bibelot. Une propreté hollandaise suppléait au luxe absent.

Le duc, étonné, regardait autour de lui.

C'était donc là le logis de celle qui avait refusé les présents du riche baron Servières !...

Quelle singulière fille !... Philippe, qui n'admettait pas que l'on pût se refuser une satisfaction à portée de la main, ne la comprenait pas.

— Que regardez-vous, monsieur le duc ? lui demanda Nhiska dès le seuil.

— Tout ce qui vous entoure.

« Pardonnez-moi ma curiosité, mais rien de ce qui vous touche ne saurait m'être étranger. »

« Excusez également ma franchise. Je suis hanté d'une idée que je voudrais vous raconter. »

— Allez.

— L'écrin est si peu digne de l'admirable bijou qu'il contient, que je me demande si les belles choses, les œuvres d'art, les meubles élégants, les tableaux vous sont indifférents.

— Loin de là, je les adore.

— Alors ? ...

Un geste éloquent et un regard circulaire achevèrent la pensée de Philippe.

— Alors, fit-elle avec un léger haussement d'épaule, travaillant pour vivre et pour amasser surtout de quoi vivre libre et indépendante dans mon pays plus tard, je ne veux pas gaspiller l'argent acquis si péniblement, à des meubles que je ne pourrais pas emporter avec moi.

— Vous êtes pratique.

— Ma mère est presque morte de misère, et son exemple m'a été une trop dure leçon pour que je l'oublie !

— Mais si un ami vous entourait de ce luxe qui vous irait si bien, en seriez-vous heureuse ?

La physionomie de Nhiska reprit son expression un peu hautaine.

— Je ne veux rien devoir à personne, dit-elle.

— Pas même à moi ?

— Je ne vous connais pas encore assez.

— Mais quand vous me connaîtrez ?

— Nous verrons.

— Oh ! l'adorable fille !... Vous me rendez fou... Dès demain, je vous prévient, ie me mets en campagne pour vous bâtir un nid comme je l'entends.

— Je ne sais si je l'accepterai. Je ne

promets rien... Mais, dans tous les cas, je vous préviens absolument d'une chose.

— Dites.

— Dépenseriez-vous des millions pour me construire un palais, si jamais j'entre dans une maison, j'entends y vivre seule, à ma guise, ne vous permettant même pas d'en franchir le seuil, si j'en ai le caprice; et dans toutes les circonstances, je veux être de moi, et chez moi, l'absolue maîtresse.

Les claires et hautaines prunelles de la charmeuse l'impressionnèrent.

Il hésita l'espace d'une seconde.

Lui, qui avait toujours vu plier tout le monde devant sa volonté, se trouvait en présence d'un despotisme supérieur au sien...

Mais sa lutte avec sa raison dura peu. Au contraire, cette imprévue résistance l'aiguillonnait.

— Vous êtes la reine de mon cœur, dit-il humblement, je ne saurai jamais que vous adorer et vous obéir.

Le lendemain, Pierre Mabilie, le riche banquier, lui avançait cinq cent mille francs, en prenant hypothèque sur Roquebrune, que Philippe donnait pour son ouverture de crédit.

Il ne s'était pas présenté, néanmoins, ainsi du premier coup chez Mabilie.

Il avait, auparavant, frappé à pas mal de portes.

Nulle part les offres faites sur son domaine ne l'avaient satisfait.

Un jeune homme qui s'était lié avec lui depuis peu de temps, le marquis de Chandenay, lui avait conseillé d'aller chez Mabilie. Philippe l'avait écouté, et s'en était bien trouvé, puisque, du premier coup, le banquier lui avait offert plus du double de ses concurrents.

Léger comme un papillon, heureux comme un roi, le mari de Claire se mit aussitôt en campagne.

A Paris, avec de l'argent, les buts sont atteints rapidement.

Une agence spéciale lui eut vite procuré ce qu'il désirait.

Avant la fin de la semaine, Philippe avait en sa possession un petit hôtel meublé avec le luxe et le confortable que l'on ne trouve réunis qu'à Paris, en y mettant le prix nécessaire.

Il revint chez son idole, sonda adroitement sa disposition d'esprit, et, malgré toute son habileté à lui, Philippe, il ne put la décider encore à aller seulement visiter la maison qu'il lui destinait.

Invariable était la réponse de Nhis-ka :

— Je ne vous connais pas encore assez.

Alors, pour tuer le temps, en continuant à penser à elle, il voulut remplir les écuries, le garage et les remises comme il avait meublé la maison.

Ce qui, s'ajoutant aux sommes insensées déjà englouties dans l'hôtel, absorba et au delà l'argent que Pierre Mabilie lui avait versé.

Il revint chez le banquier.

Celui-ci, très poli, ne se permit aucune observation, mais se contenta de lui dire :

— D'après votre contrat de mariage, monsieur le duc, Roquebrune est la seule chose dont vous ayez la libre disposition. Or, en vous avançant cinq cent mille francs sur ce domaine, j'ai été plus que généreux. Je ne vous donnerai rien de plus, à moins que vous ne disposiez de la signature de Mme la duchesse.

Philippe essaya d'insister. Tout fut inutile. La résolution du banquier était inébranlable.

— Ah! fit le duc en grinçant des dents, de gré ou de force, cependant, j'arriverai à mon but.

V — LA PROCURATION

A L'HÔTEL, il trouva Claire en proie à une indescriptible colère.

Elle le reçut fort mal.

Philippe, en effet, absorbé par sa passion, avait à peine vu sa femme dans ces derniers jours.

Aux reproches qu'elle lui avait adressés, il avait répondu en mettant plus que jamais les verrous à sa chambre, ou bien, quand elle le saisissait au passage, en lui disant presque brutalement :

— Vous savez, je n'aime pas les scènes; si vous m'ennuyez, je m'en vais et je ne reviendrai plus ici.

Et Claire qui, au fond, avait toujours peur de lui voir mettre cette menace à exécution, avait dû dévorer ses larmes, avaler sa rage et se contenter de ruminer son affront en silence.

Ce jour-là, un des pressentiments de la duchesse s'était réalisé.

Un huissier parlant à sa personne, ainsi que disent ces honorables agents, lui avait signifié, au nom de la comtesse de Clavières, autorisée et assistée de Georges-Richard de Clavières, son mari, d'avoir à lui verser ce qui lui revenait de l'héritage de sa fille Léone de Cypières, soit le quart de la fortune laissée par elle.

A rester constamment seule, à ronger son frein, déçue dans ses affections, humiliée et repoussée par le duc de Roquebrune, Claire avait vu son caractère s'user et s'amoindrir.

A l'énergie des anciens jours, à cette force de volonté qui la mettait au-dessus de tout préjugé, de toute crainte, avait succédé chez la sœur d'Horace une excitation nerveuse constante.

Avec cette excitation étaient venus les pressentiments, les obsessions.

Si un de ses pressentiments prenait corps, sous la forme de cette réclamation d'une partie de sa fortune par la comtesse de Clavières, Claire se demandait si ses autres intuitions n'allaient pas également se réaliser. Avec terreur, elle pensait à tout ce qu'elle avait à redouter de Madeleine et de son mari.

Plus que jamais, le sentiment de son abandon, de son isolement revint à Mme de Roquebrune.

Seule au monde, comment se défendre ?

— Vous m'attendiez ? lui dit Philippe, plus aimable qu'à l'ordinaire, car il voulait obtenir de sa femme une procuration grâce à laquelle il pourrait se faire donner par Mabilie l'argent qu'il lui fallait pour conquérir Nhis-ka...

Elle lui répondit en lui racontant la désagréable visite de la journée.

L'esprit subtil de Philippe eut vite découvert là-dedans l'affaire qui pouvait lui donner la signature de sa femme.

— Si vous le voulez, lui dit-il, je me mêlerai de ces choses.

— Vous?... Qu'est-ce qui vous rend aussi aimable ? fit-elle avec une vague méfiance.

— Le désir de vous épargner des fatigues ou des soucis.

— Il a besoin d'argent, se dit aussitôt Claire; il doit encore avoir perdu au jeu.

Dès lors, elle se tint sur ses gardes. Et tout haut :

— Est-ce que vous consentiriez à me diriger ? fit-elle.

— Plus que cela, chère amie. Je prendrai l'affaire en mains, et m'en occuperai seul. Nos intérêts ne sont-ils pas communs, et ce qui vous touche peut-il me laisser indifférent ?

— Alors, d'après vous, que me faudrait-il faire ?

— D'abord consulter quelqu'un de fort, et voir si l'on ne peut se soustraire aux réclamations de vos marchands de perles.

— La loi est formelle, mon notaire me l'a dit.

— Bah! le comte de Clavières ne se souciera peut-être pas d'affronter les ennuis d'un procès. Entendre dire que sa femme a été accusée d'avoir empoisonné son premier mari n'est pas agréable.

— Elle a été acquittée.

— Un avocat à la langue tant soit peu déliée insinuera que la beauté de Mme de Clavières a aveuglé ses juges. Une presse complaisante fera le reste. M. de



LE POLI DU "NUGGET," ÇA SE VOIT ET ÇA COMPTE... CE QUI COMPTE ENCORE PLUS C'EST LA DURÉE QUE "NUGGET" DONNE AUX SOULIERS!

8 F. 47

POLI À CHAUSSURES NUGGET

La Revue des Revues...



L'expression, assurément, n'est pas trop forte quand on parle de LA REVUE POPULAIRE. Ne dit-on pas, pour parler au superlatif : « l'as des as » ou « la perle des perles »?... Or, on peut très aisément parler au superlatif quand on mentionne

La Revue POPULAIRE

Son succès, il ne se discute même pas, tant il est reconnu de tous. Mais pourquoi ? peut-on demander. Pourquoi ? Voilà la réponse. Ce qui caractérise ce magazine en vogue, c'est d'abord le chic parfait de sa présentation. Ensuite, le choix extrêmement judicieux de l'abondante matière à lire qu'elle offre. Les sujets variés, en effet, vont de l'art, de la littérature, de la musique, de la mondanité aux renseignements, casuels peut-être, mais toujours si appréciés, des conseils pratiques, de la cuisine, de la puériculture, de l'éducation, des soins de beauté et quoi encore!... Oui, vraiment, tout foyer soucieux d'être à la page se doit de recevoir régulièrement, chaque mois, LA REVUE POPULAIRE, la revue des revues dont le coût n'en est pas moins modique pour tout cela et dont les facilités d'abonnement sont l'enfant même de l'art comme le démontre le coupon d'abonnement ci-dessous.

Notre roman de septembre :

SYLVAIN AU CARREFOUR

par JEAN MIROIR

Coupon d'abonnement		La Revue POPULAIRE	
	Canada		Etats-Unis
1 an	\$1.50	1 an	\$1.75
2 ans	2.00	2 ans	2.50

IMPORTANT: — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion

Montréal 18, P.Q.

LA VIE AGRICOLE

NOUVELLES DE CHEZ NOUS ET D'AILLEURS

PRODUCTION MONDIALE DE LAINE

La production mondiale de laine est tombée au plus bas niveau depuis 1935, mais les stocks de laine accumulés pendant la guerre sont encore très considérables, bien que de 10 p. 100 moins élevés qu'il y a un an. Dans son résumé semestriel, sur la production mondiale de laine, l'Office des relations agricoles étrangères du ministère de l'Agriculture des Etats-Unis évalue la production mondiale de laine en 1947 à 3,670,000 de livres, soit 2 p. 100 de moins qu'en 1946 et 7 p. 100 de moins que la moyenne de 1936-40. Un peu plus de trois quarts de la production totale est de la laine de confection et le reste, de la laine à tapis.

EXPORTATION DE NOS PRODUITS

Les produits alimentaires canadiens, en temps de paix comme en temps de guerre, sont expédiés à toutes les parties du globe. En 1929, 65 pays importaient des produits agricoles canadiens, tandis qu'en 1939, il y en avait 92. Même pendant l'année 1944, malgré les blocs, la menace sous-marine, le manque de navires et les contrôles d'exportation, les produits agricoles comestibles ont atteint 69 marchés d'exportations; c'est ce que déclare M. Frank Shefrin, de la Division de l'économie du ministère de l'Agriculture dans la publication intitulée "Exportations du temps de guerre des produits agricoles canadiens et développements d'après-guerre."

On exporte annuellement une grande variété de produits agricoles à l'état frais ou transformés. On pourrait dire qu'il y a au moins 35 catégories de produits agricoles. Quelques illustrations suffiront. Le blé est exporté sous forme de grain, de farine et de biscuits. Les produits de bestiaux sont expédiés en dehors du Canada sur pied, en boîtes; ou sous forme de boeuf frais, refroidi ou congelé. On envoie les chevaux du Canada comme bêtes de trait ou comme viande en conserves. Les produits laitiers se vendent à l'étranger sous forme de fromage, de lait évaporé et de poudre. Le Canada exporte également de la semence, des bestiaux destinés à la reproduction et des grains pour l'alimentation des bestiaux.

POUR VOTRE RUCHER DE L'AN PROCHAIN

L'une des conditions essentielles pour produire une récolte de miel est d'avoir un très grand nombre d'abeilles butineuses au commencement de la miellée principale. Pour se procurer ces abeilles pour la production de 1948, il faut se préparer dès maintenant dit M. C. B. Gooderham, Apiculteur du Dominion de la Ferme expérimentale centrale à Ottawa.

Bien que l'on n'aura pas élevé avant le printemps et le commencement de l'été prochains les abeilles qui, en fait, ramassent la récolte, le nombre de butineuses au temps de la récolte dépendra dans une grande proportion de la population de la colonie au moment où on l'a sortie des quartiers d'hiver et cette population dépendra à son tour du nombre d'abeilles qu'il y avait au moment où la ruche a été hivernée.

En d'autres termes, les abeilles qui devront garantir la continuité de la colonie de 1947 à 1948 devront être élevées à l'automne. La reine est le pilier de la colonie, puisqu'elle produit toutes les autres abeilles qui en font partie. Elle a besoin d'une période de temps précise, environ deux mois, pour donner à la colonie une population satisfaisante pour un bon hivernage. Chaque colonie devrait dès lors avoir à sa tête une bonne reine prolifique pendant les mois d'août et de septembre. On devrait aussitôt remplacer toutes les reines faibles ou stériles. De plus, chaque colonie a besoin de beaucoup d'espace pour tout le couvain que la reine peut produire et les abeilles doivent avoir suffisamment de nourriture pour élever ce couvain jusqu'à son complet développement. De bonnes reines, beaucoup d'espace et une provision abondante de nourriture, voilà trois facteurs auxquels l'apiculteur doit pourvoir à l'automne. Faute de cela, on aura un groupe de pensionnaires plutôt que des productrices en juillet prochain.

PRECAUTIONS A PRENDRE AVEC LE 2,4-D

Beaucoup de cultivateurs s'intéressent maintenant à l'emploi de l'ingrédient chimique, 2,4-D pour la destruction des mauvaises herbes dans les récoltes de graminées et de céréales, dit M. A. M. W. Carter de la Division des produits végétaux du ministère fédéral de l'Agriculture, en charge des insecticides, mais ils devraient l'employer avec précaution.

Pour l'application sur la ferme, il est nécessaire de se servir de distributeurs mécaniques. Dans le choix des machines pour cette fin, dit M. Carter, on devrait se rappeler que le 2,4-D endommage les récoltes cultivées à larges feuilles et que la machine la plus sûre est celle qui donne la meilleure répression là où l'on applique la pulvérisation ou la poudre. Si la pulvérisation ou la poudre s'échappe et est emportée par le vent sur les arbres, les haies ou les récoltes susceptibles d'être endommagées, il peut y avoir du dégât. Il est évident que même les machines qui donnent le meilleur résultat ne devraient être utilisées, que lorsqu'il n'y a que peu ou point de vent et à ces périodes de la journée où il y a le moins de chances d'avoir des vents forts et des tourbillons engendrés par la chaleur du soleil.

Les cultivateurs qui passent des contrats avec un opérateur de machine ou d'avion pour la destruction des mauvaises herbes dans une récolte devraient également prendre ces faits en considération. Si un cultivateur peut considérer comme de la malchance les dommages causés à ses propres récoltes ou brise-vent, susceptibles les dommages causés à la propriété d'un voisin pourraient être considérables. On ne devrait pas oublier de telles possibilités lorsque l'on signe des contrats pour la destruction des mauvaises herbes.

Clavières, en homme intelligent, reçut peut-être devant le scandale qu'on lui fera entrevoir.

— Peut-être...

Philippe regarda sa femme en dessous.

— Après tout, dit-il, à un procès pareil, qu'avons-nous à perdre, nous?... Conduit par un homme tel que moi, avec les relations personnelles dont je dispose, ce procès peut très bien se gagner.

« Que voulez-vous que puissent ces étrangers en présence de mon nom, de ma situation, de mes amis?... »

Il parlait avec tant d'assurance qu'il impressionna Claire.

Ainsi, c'était vrai, elle pourrait une fois de plus triompher de Madeleine...

Elle repensa au passé.

Jadis, la marquise de Cypières, en effet, était douce, effacée, surtout amoureuse de sa dignité, désirant vivre dans l'oubli qui seul fait le bonheur.

Son second mariage, où elle avait trouvé la paix complète, sa maternité nouvelle n'avaient pas dû la changer.

Voudrait-elle affronter encore ces horribles racontars où on la souillera, où on lui jetterait à la face la boue du passé?...

Philippe, qui voyait sa femme hésitante, brodait habilement sur ce thème.

— Cependant, dit Claire fortement ébranlée, si ces gens-là nous ont envoyé du papier timbré, c'est qu'ils sont évidemment décidés à aller jusqu'au bout.

— Erreur. Ils savent que la loi est formelle, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, et ils croient qu'en se présentant, ils n'auront qu'à passer à la caisse. Nous les détromperons, et vous verrez si, à la première résistance, ils ne disparaissent pas comme la poussière sous le vent.

« Du reste, le besoin d'argent ne les pousse pas. Que sont trois millions pour M. de Clavières qui, dit-on, ne connaît pas le chiffre de sa fortune?... »

Le visage de la duchesse s'épanouissait.

Philippe continua :

— Ils ont peut-être appris l'horreur profonde que j'ai pour les chiffres et les discussions d'argent; ils savent sans doute aussi que vous vous occupez exclusivement de nos affaires d'intérêt, et ils ont pensé avoir facilement raison d'une femme seule.

« Mais, minute! Indifférent à ces choses, quand tout suit le cours ordinaire de la vie, je suis là dès qu'un ennui vous menace. »

— Oh! merci, merci, mon ami!... s'écria Claire, ravie. Alors, vous voudrez bien aller consulter?...

— Dès demain, oui, et dans l'après-midi, probablement, je vous donnerai une réponse.

Elle serra sa main avec toute l'ardeur dont elle fut capable; ses méfiances de tout à l'heure, son idée que Philippe devait avoir perdu au jeu, tout disparut devant sa première amabilité.

Elle lui montra la porte de sa chambre à coucher :

— Viens, lui dit-elle tendrement, nous causerons.

Non, les concessions de Philippe, pour obtenir cette fameuse signature, ne pouvaient aller jusque-là.

— Nous avons assez causé, répondit-il. Vous êtes toute pâle de fatigue, et moi, pour me lever de bonne heure demain, afin d'aller chez les hommes d'affaires, je dois dormir. Sur ce, bonsoir, duchesse...

Et, sans lui laisser le temps de répondre, il disparut dans sa chambre, où elle n'osa point le suivre.

Mais, une fois de plus, l'idée qui s'était envolée revint et elle se dit :

— Aurait-il besoin d'argent?...

Le lendemain matin, au Bois, le marquis de Chandénay le rencontra comme par hasard, fit marcher son cheval à côté de celui de M. de Roquebrune, et lia conversation avec lui.

Arrivé au bout de la grande allée, Philippe s'arrêta.

— Je vous quitte, dit-il.

— Déjà?

— Oui, et vous me voyez même embarrassé!

— De quoi, s'il n'y a pas d'indiscrétion?

— De vous, jamais. J'ai une affaire désagréable, et pour la mener à bien, il me faudrait consulter un avocat intelligent et retors. Connaissez-vous quelqu'un dans ce genre?...

L'œil du marquis eut un involontaire éclair de joie.

— Vous avez Releyre, dit-il.

— Mauvaise réputation. Capable de tout pour de l'argent.

— Vous lui en donnerez suffisamment. Il est très fort, et sa conscience élastique, dit-on, lui permet de bien conseiller ses clients.

— Bien, alors, je vais chez lui.

— Il ne reçoit que de dix à onze.

— Merci, le temps de déjeuner et de m'habiller.

Le duc de Roquebrune tourna bride et s'éloigna au galop.

Aussitôt, M. de Chandénay prit une allée transversale et se dirigea vers un des restaurants à la mode.

Un seul client était assis à une table ayant une tasse de café devant lui.

C'était Richard de Clavières.

— Mon cher comte, dit le marquis après être descendu de cheval, je viens vous donner une nouvelle qui vous fera plaisir.

Le mari de Madeleine serra la main qui se tendait vers lui.

— Asseyez-vous, Jean, dit-il. De vous, ni dévouement ni bonté ne m'étonnera.

— Ajoutez reconnaissance s'il vous plaît. Il y a cinq ans, lorsque vous m'avez sauvé la vie dans l'Inde, où j'allais me faire bêtement assassiner, courant le pays sans guide, je vous ai, en effet, juré une reconnaissance éternelle.

« Je puis vous rendre de petits services en donnant quelques conseils à cette canaille de Roquebrune qui ne connaît pas notre amitié... Je suis plus heureux que vous de cette circonstance, croyez-le. »

— Je n'insiste pas, merci encore, merci surtout de votre délicatesse; car je ne vous ai dit qu'une très petite partie de mon secret, et vous avez consenti néanmoins à m'aider. L'autre jour, vous avez bien voulu adresser M. de Roquebrune à Mabile, notre ami commun; aujourd'hui qu'avez-vous fait?

— Je l'ai envoyé chez Releyre, l'avocat, où il se rendra ce matin même.

Richard se leva.

— Ce qui veut dire que je dois aller chez ce monsieur avant Roquebrune, n'est-ce pas?

— Je vois que vous connaissez Releyre à fond.

— Mabile, qui me l'a indiqué, m'a renseigné à cet effet. A quelle heure le duc sera-t-il chez Releyre?

— De dix à onze.

— Il est huit heures à peine; en me pressant, je puis arriver utilement.

Le comte était venu non pas à cheval, mais en auto fermée.

Il donna au chauffeur l'adresse de l'avocat.

Maître Releyre habite dans le faubourg Saint-Germain le rez-de-chaussée d'un vieil hôtel.

Tout Paris connaît la physionomie de cet homme d'affaires, froid comme le pôle Nord, poli comme de l'acier, roué comme une vieille potence, sceptique comme on ne l'est pas, et dont les petits yeux, plus acérés que des flèches de sauvages, essaient de pénétrer les gens, non pas pour lire au fond de leur conscience, mais bien pour savoir ce qu'il lui sera possible d'extirper de leur bourse.

Le comte de Clavières resta plus d'une heure avec lui.

En le quittant, par une deuxième

sortie donnant sur les derrières de l'hôtel, Richard lui dit :

— Je puis compter sur vous ?

— Absolument.

— Vous donnerez confiance au duc de Roquebrune et vous l'engagerez au procès, et, si ce procès aboutit, vous le plaidez de façon que Mme de Roquebrune le perde ? ...

— Je vous l'ai promis.

— De plus, si le duc vous consulte pour son autre affaire, vous le pousserez à avoir la procuration de sa femme ?

— A coup sûr.

— De mon côté, je compléterai la somme dont je viens de vous verser une partie dès que Mme de Clavières sera en possession de l'héritage de sa fille ; enfin, je doublerai tout ce qu'il vous donnera comme honoraires.

— Vous êtes magnifique comme un roi, je vous suis acquis.

Releyre avança une longue main osseuse, semblable à une griffe de vautour.

Le mari de Madeleine ne sembla pas voir le geste.

Il toucha à peine le bord de son chapeau et s'éloigna vivement.

Le duc de Roquebrune attendait depuis quelques minutes dans l'antichambre de l'avocat, lorsque celui-ci revint dans son cabinet.

Philippe expliqua ce qui l'amenait. Avait-on idée de cela ? ...

La ci-devant Mme de Cypières osant réclamer une portion de la fortune du mari qu'elle avait empoisonné ! ...

— Mais elle a été acquittée, il me semble ? demanda Releyre.

Philippe haussa les épaules.

— Affaire de relations et d'influence, dit-il. Tout le monde sait que les Sintély ont beaucoup d'amis en Gascogne. Or, à l'époque du procès, l'abbé est venu s'installer à Saint-Justin, et, soit par lui, soit par le clergé dont il fait partie, le pays entier a été travaillé.

« Je sais que la chose est difficile à soutenir, à cause de l'arrêt du jury, mais croyez-vous que M. de Clavières voudra laisser sa femme en butte aux insinuations d'un homme de votre talent ?

— Ce que vous me demandez là est délicat, fit Releyre, en avançant les lèvres. Insulter une femme qui a été acquittée ...

— Mais qui est coupable tout de même. Personne n'en doute.

— Oh ! personne !

— Nous, du moins. Et en acceptant notre opinion, votre rôle est plus que convenable : vous êtes du côté de la famille qui ne doit pas être dépouillée au profit d'une intrigante, du côté de la morale qui serait froissée si les Clavières triomphaient.

Philippe disait ces choses avec un imperturbable sang-froid.

L'avocat l'écoutait avec le même sérieux ; seulement, sa résistance se corsait de tout le désir qu'avait le duc de lui voir accepter son affaire.

— C'est délicat, très délicat ... mar-mottait-il entre les dents.

— Fixez vous-même vos honoraires, déclara nettement M. de Roquebrune.

Releyre ne broncha pas.

Seul son long nez tressaillit un peu, tandis que ses larges oreilles, des oreilles légendaires, se coloraient.

— Je vous demande 10,000 francs, payables par avance, dit-il.

— Vous les aurez aujourd'hui même, déclara Philippe.

Puis, au bout de quelques minutes :

— Croyez-vous réussir et mettre à néant les réclamations de cette intrigante ? ...

— A coup sûr, affirma Releyre, dont la physionomie, depuis l'acceptation des 10,000 francs, venait de changer du tout au tout.

— Maintenant, ses yeux brillèrent, sa petite taille voûtée et ratatinée s'était redressée.

— Défenseur des droits sacrés de la famille, s'écria-t-il avec un geste d'ora-

teur, je l'ai toujours été. N'ayez pas pour, monsieur le duc, je trouverai des accents pour convaincre nos juges.

— Et vous abimerez cette intrigante qui ose rappeler encore qu'elle existe, après son crime abominable ?

— Comptez sur moi, je la ferai rentrer sous terre.

Philippe se leva.

— Ce soir, je vous enverrai un chèque sur un de nos grands établissements de crédit, dit-il.

« A propos, continua le duc, d'un visage que toute sa volonté parvenait à rendre indifférent, je voudrais vous demander un petit avis.

— Je vous écoute.

— Les femmes, vous le savez, sont insupportables en affaires, voulant la fin, jamais les moyens ... Cette affaire-ci, je pense, va nous demander des frais et des avances.

— Certainement, appuya Releyre.

— Or, par contrat de mariage, Mme de Roquebrune a l'administration de ses biens. Pour arriver à ...

Philippe, malgré son aplomb, hésitait devant les prunelles verdâtres de l'avocat, qui le fouillaient jusqu'à l'âme.

— Déplacer quelques capitaux ... n'est-ce pas ? ... dit le défenseur de la veuve et de l'orphelin, en venant généreusement au secours de son nouveau client.

— C'est cela même, s'écria Philippe enchanté.

— Faites-vous donc donner par votre femme une procuration générale, grâce à laquelle vous serez le maître de faire tout ce que vous voudrez.

— M'en rédigeriez-vous le modèle ?

— Volontiers.

Releyre se rassit, et, d'une plume rapide, il écrivit ce que demandait M. de Roquebrune.

— Vous ferez signer Mme la duchesse là et là, dit-il en montrant les divers endroits.

Philippe plia le papier en quatre, le mit dans son portefeuille, et serra la main de son avocat.

— A tout à l'heure, dit-il, vous aurez votre chèque dans quelques instants.

Releyre sourit.

— Une heure après la réception de votre petit papier, je m'occuperai d'envoyer aux Clavières la réponse du berger à la bergère.

Derrière Philippe, qu'un valet de chambre escortait jusqu'à son auto, l'avocat frota l'une contre l'autre ses mains osseuses.

— Le comte de Clavières m'a promis le double de tout ce que me donnerait celui-ci pour le servir, se dit Releyre à demi-voix. Bonne matinée : dix mille d'un côté, vingt mille de l'autre, total trente mille bonnes petites livres ... Ce n'est pas mal ! ...

Claire attendait impatiemment le retour de Philippe.

— Eh bien ... lui demanda-t-elle dès qu'elle le vit.

— Releyre, le grand avocat, se charge de notre affaire et en répond, déclara le duc.

Mme de Roquebrune respira.

— Il demande cher, par exemple, ajouta aussitôt Philippe. Il lui faut dix mille francs d'avance.

Claire n'hésita pas l'espace d'une seconde.

Elle alla vers son secrétaire, prit un carnet de chèques, signa une feuille qu'elle détacha de la souche, et la tendit à son mari.

— Les voilà, dit-elle.

— Ce papier ne suffit pas, fit M. de Roquebrune.

— Ah ! que faut-il encore ?

— Votre procuration.

La duchesse, déjà en défiance depuis la veille, dressa l'oreille.

Dix, vingt, cent mille francs, les donner pour vaincre Madeleine, cela lui était égal ; mais sa signature, et demandée par Philippe, c'était une autre chanson.



VOUS OBTIENDREZ UN
RENDEMENT
PERFECTIONNÉ
AVEC UNE
BATTERIE
POWERLINE
CHRYCO



VOUS pouvez toujours vous fier sur les Batteries Powerline Chryco ... recommandées par les ingénieurs de Chrysler pour longue durée, rendement assuré et bas frais de maintien. Les Batteries Powerline Chryco vous donnent le pouvoir quand vous le voulez ... quelque soient les circonstances ... elles sont vendues dans leur pleine efficacité ... et elles conservent leur capacité de rendement. Pour satisfaction complète, installez une Batterie Powerline Chryco.

CE QUE "CHRYCO" VEUT DIRE

"Chryco" est une marque de fabrique tirée de "Chrysler Corporation", et c'est la marque qui signale la qualité spéciale des pièces de remplacements et des accessoires. Seuls les accessoires et pièces authentiques CHRYCO sont approuvés par les ingénieurs de Chrysler et recommandés par eux pour les voitures Chrysler, Plymouth, Dodge et DeSoto, pour les camions Dodge et Fargo et pour les Moteurs Industriels Chrysler.



CONCEPTION ET FABRICATION DE

CHRYSLER CORPORATION
OF CANADA, LIMITED

DIVISION DES PIÈCES

WINDSOR, ONTARIO

DANS L'ILE GOTLAND

UN VILLAGE DE L'ÂGE DE FER

PRÈS de 70 archéologues suédois, norvégiens, danois, finlandais, islandais et anglais participent cet été aux fouilles d'un des anciens villages les plus remarquables des pays scandinaves, Vallhagar, dans l'île de Gotland, dans la Baltique, qui date du milieu de l'âge de fer. Les fouilles ont été préparées et commencées l'été dernier par un groupe d'archéologues sous la direction de l'archéologue suédois, le Dr Marton Stenberger, qui est aussi le chef de l'expédition de cette année.

Nous ne nous attendons pas à faire de sensationnelles trouvailles, a dit le Dr Stenberger dans un interview à la presse. Notre tâche essentielle est plutôt de faire une étude détaillée du peuplement et d'essayer de déterminer le plan et le caractère du village. Nous espérons aussi obtenir quelque idée de la manière dont vivaient ses habitants.

Des spécialistes, géologues, botanistes et ostéologues, prêteront leur assistance et seront chargés de l'examen du phosphate et de l'analyse du pollen. L'armée de l'Air suédoise a déjà apporté son concours à l'expédition en photographiant l'emplacement sous des angles différents et une troupe de sapeurs suédois essaieront de localiser la présence d'objets de métal dans le sol au moyen d'un équipement électrique détecteur de mines. Les fouilles seront terminées à la fin de septembre. Après une dernière révision de la documentation rassemblée, les résultats seront publiés dans un ouvrage rédigé en collaboration par les savants ayant participé aux fouilles.

De multiples trouvailles — qui ont fait de Gotland un véritable paradis des archéologues — évoquent l'histoire fascinante de cette île, située au large de la côte suédoise, dans la Baltique. Peu après la fin de la grande période glaciaire, les premiers habitants s'établirent dans l'île. Pendant l'âge du bronze, ils devinrent un peuple de marins dont les traditions se maintinrent pendant l'ère des Vikings, durant laquelle ils étendirent leurs expéditions jusqu'à Byzance, en utilisant les fleuves russes. Il est avéré que les Vikings de Gotland contribuèrent fortement à la création de la route commerciale qui menait de l'Orient à l'Europe occidentale et qui garda sa prédominance des siècles. C'est la situation géographique de Gotland sur cette route qui rendit l'île — et sa capitale Visby en particulier — riche et puissante. Il reste peu de documents écrits qui aient survécu aux désastres qui s'abattirent plus tard sur la ville, mais l'imposant mur d'enceinte, long de trois kilomètres et demi et flanqué de tours nombreuses, qui entoure Visby, les maisons à pignons à redans des marchands du temps de la Ligue Hanséatique, aux XIII^e et XIV^e siècles, les ruines d'églises revêtues de lierre, sont un éloquent témoignage de cette période de puissance et de prospérité.

Mais la richesse provoque l'envie; la ville et le pays environnant furent ravagés et brûlés par des envahisseurs étrangers et le commerce international trouva d'autres routes. L'île, cependant, après des siècles de pauvreté relative, est aujourd'hui de nouveau une région prospère de la Suède; elle possède une très importante industrie de ciment et de pierre à chaux, une agriculture bien développée et un grand trafic touristique. Durant la guerre, Gotland, qui forme une pierre angulaire du système de défense de la Suède, a vu ce trafic plus ou moins arrêté, mais dès l'année dernière les touristes affluaient en grand nombre vers l'île légendaire. Des bateaux et des avions confortables amènent chaque été à Gotland plus de 50,000 touristes, c'est-à-dire un nombre à peu près égal à celui de la population totale de l'île. La plupart des visiteurs sont naturellement des Suédois, mais le nombre des visiteurs étrangers est considérable aussi. Avant la guerre, des navires de long cours jetaient souvent l'ancre dans la rade de Visby pour permettre aux passagers de visiter les sites historiques et admirer la beauté de l'île.

Lorsqu'il parcourt les paisibles rues de Visby et en contemple les remarquables monuments médiévaux, le promeneur peut se croire reporté sept cents ans en arrière. Le climat ensoleillé de l'île et la riche végétation — Visby est célèbre pour ses roses — contribuent aussi à donner un charme particulier à la vieille cité, magnifiquement étagée en terrasses devant la mer. Mais Visby possède aussi des traits modernes: bons hôtels et restaurants pour accueillir les touristes, et pour distraire ceux-ci, bals, concerts et représentations théâtrales organisés dans les ruines. D'excellentes plages s'étendent, pour ainsi dire, tout autour de l'île et l'élégante station balnéaire de Snäckkardsbaden, près de Visby, a été récemment pourvue d'une vaste piscine, afin que les visiteurs puissent jouir d'un bain tempéré, même si Neptune se montrait d'humeur revêche et envoyait de froids courants le long des côtes de Gotland.

LE CLIMAT DE LA TERRE SE RECHAUFFE

Dans tout le monde, même sous les tropiques, la température s'élèverait graduellement, selon le Professeur Hans Ahlmann, géographe et glaciologiste éminent de l'Université de Stockholm, récemment de retour d'une tournée de conférences aux Etats-Unis.

Les glaciers des régions arctiques, déclare-t-il, fondent plus rapidement et l'eau de mer devient plus chaude. Ceci, à son tour, fait que beaucoup d'espèces de poisson émigrent vers le nord — parmi eux la morue. Les glaces flottantes ne se répandent plus sur d'aussi vastes étendues qu'autrefois. Ainsi, la saison d'embarquement du charbon au Spitzberg, qui était de 95 jours au début de ce siècle, est maintenant de 200 jours. Cette amélioration du climat a eu aussi pour résultat que des forêts croissent dans des régions autrefois arides et que les moissons sont plus abondantes sous des latitudes où elles étaient pauvres autrefois. Le climat des régions tropicales s'est aussi modifié, bien que l'accroissement de la chaleur y soit moins sensible.

Malgré sa passion pour lui, elle avait toujours eu la prudence de la lui refuser, sachant bien qu'elle le tenait uniquement par là.

— Ma procuration?... répéta-t-elle, pourquoi faire?...

— Releyre dit qu'elle est indispensable.

— Mais encore une fois, pourquoi? — Pour les détails de la procédure. La duchesse réfléchit.

Ayant par hasard regardé de Philippe, la physionomie embarrassée de son mari lui donna un coup en plein cœur.

— Vous allez me faire croire que maître Releyre n'est pas l'homme intelligent dont vous m'avez parlé, mon cher ami, dit-elle; je connais un peu les affaires, et, pour envoyer des assignations aux Clavières, cette pièce est absolument inutile.

— Il me l'a pourtant réclamée.

— Vous vous serez trompé. Les affaires vous causent tant de distractions.

— Non, j'ai bien compris. La preuve, c'est que la voilà écrite tout entière de sa main, cette fameuse procuration.

— Voyons.

Attentivement, la duchesse lut le papier.

Quand elle en vint à la formule habituelle: « J'autorise ledit duc de Roquebrune, mon mari, à acheter, à vendre, à faire tels contrats ou transactions qu'il croira nécessaires... » une grande colère la prit.

— Qu'est-ce que vous voulez donc faire de ma fortune, Philippe?... s'écria-t-elle.

« Une procuration, à vous, et rédigée ainsi?... Oh! par exemple, jamais!... »

Il faillit se laisser aller à une des violences qui lui étaient habituelles.

Mais le duc n'était despote et absolu qu'avec les êtres plus faibles que lui.

Cette fois, Claire était la plus forte, forte des millions qu'elle avait su garder.

— Mais, ma chère amie, dit-il, très doucement, avant de vous emporter, permettez-moi de vous expliquer ce que vous n'avez pas l'air de comprendre.

— Quoi donc?

— Que les formules de cette procuration, qui paraissent vous choquer si profondément, ne sont que des formules banales et ordinaires. Il n'y a pas une seule pièce de cette nature qui ne soit rédigée ainsi.

— Cela m'est égal. Je ne signerai jamais cela. D'ailleurs, on n'a pas besoin d'une procuration pour l'affaire qui nous occupe.

— Mais à chaque instant, on devra vous déranger pour des signatures.

— Je me dérangerai.

— Vous, la duchesse de Roquebrune, vous occuper de ces détails, allons donc!...

— Je m'en suis bien occupée depuis sept ans, et je ne m'en suis pas trouvée plus mal. Je continuerai, voilà tout.

Elle paraissait absolument décidée.

Philippe surmonta toutes ses répugnances, toute sa rancune.

Il s'approcha soudainement d'elle, et entourant sa taille de son bras:

— Dis donc tout de suite que tu te méfies de moi, fit-il en cherchant à l'attirer contre lui. Ne me réponds pas, je l'ai mérité. A vivre toujours seul, il m'est venu un horrible caractère. Je n'ai pas eu toujours pour toi les égards que tu méritais... Mais, au fond, vois-tu, Claire, je t'aime grandement, absolument, je l'ai bien senti quand j'ai vu qu'un ennui te menaçait.

Le cœur de la duchesse bondit dans sa poitrine.

Malheureusement pour Philippe, Claire leva les yeux vers lui, et son regard à lui, malgré toute sa volonté, n'avait pas su se mettre à l'unisson de ses perfides paroles.

Le ravissement de la malheureuse ne dura pas une seconde de plus.

— Je ne me méfie pas de vous, Phi-

lippe, dit-elle, mais je sais que vous avez les affaires en horreur. Vous me l'avez déclaré vous-même plus d'une fois. Or, que deviendrait une procuration si illimitée entre vos mains? Elle serait évidemment livrée au premier qui vous inspirerait confiance, ce Releyre ou un autre...

« Non, non, pour vous-même, dans votre propre intérêt, je dois vous la refuser. »

— Je t'en prie, insista-t-il, en lui montrant la place, là, rien qu'un petit gribouillage, et ce sera tout... Allons, mon adorée, fais-moi ce plaisir.

Elle le repoussa fermement.

— S'il faut aller chez Releyre, j'irai, dit-elle. Donner ma procuration à qui que ce soit, jamais.

Alors, il entra dans une colère terrible, et l'insulta grossièrement, bassement.

Et Claire, pleine de soupçons maintenant, se disait:

— Mais où veut-il en venir?... Et pourquoi, pourquoi, avec sa rente énorme, a-t-il besoin d'argent?

Philippe, en proie à une rage folle, sortit pour aller lui-même mettre à la poste le chèque destiné à maître Releyre.

Il resta fort tard dehors.

En rentrant chez lui, il poussa plus que jamais les verrous de sa porte; mais il ne se coucha pas, malgré l'heure avancée de la nuit.

Après avoir inspecté minutieusement les serrures de son appartement et s'être assuré qu'aucune surprise n'était possible, il s'assit à une table de travail, prit une plume, de l'encre, et, avec une lettre ouverte devant lui, il se mit à copier attentivement les caractères qui étaient sur cette lettre.

Il recommença une centaine de fois, sans se lasser jamais.

Le temps passait, de grosses gouttes de sueur perlaient à son front et cependant il recommençait toujours, ne paraissant s'apercevoir ni des heures qui s'enfuyaient, ni de la fatigue qui eût dû ankyloser ses doigts.

Comme le jour venait, faisant pâlir la lumière dorée de la lampe électrique qui l'éclairait, Philippe eut un sourire de satisfaction.

— Cette fois-ci, dit-il avec un sourire infernal sur ses lèvres de sang, ça y est. Un joli talent que je ne me connaissais pas, et qui va me rapporter gros... Cette dinde-là, me forcer à ces choses!...

Il réfléchit quelques instants, puis, haussant les épaules:

— Bah! fit-il, mari et femme ne font qu'un...

« Nous verrons bien, si jamais elle ose se fâcher de ma petite industrie. »

Reposé, il reprit sa plume, et sur la procuration de Releyre, aux endroits mêmes qu'avait indiqués l'avocat, il mit la signature et le paraphe de Claire de Cypières, duchesse de Roquebrune.

C'était admirablement imité, et la duchesse seule, ou un expert des plus habiles, eût pu reconnaître le faux que venait de commettre le duc de Roquebrune.

Sans un remords, très heureux au contraire, Philippe se coucha.

Il avait ouvert les verrous donnant dans son cabinet de toilette par où d'ordinaire entrait son valet de chambre.

Sous son traversin était la procuration.

— Avec cela, dit-il, la caisse de Mabelle m'est ouverte, et Nhiska est à moi.

Les rêves les plus heureux, les plus tranquilles hantèrent son sommeil.

Comme pour leur donner raison, il fut éveillé par le facteur qui avait à lui remettre une lettre chargée.

Un parfum étrange se dégageant de l'enveloppe satinée fit sauter le cœur de Philippe dans sa poitrine.

Il enleva les cinq cachets de cire d'or, et dans un éblouissement fou il lut les lignes suivantes:

« Je n'entends parler autour de moi que des folies qu'un grand seigneur

vient de faire dans un petit hôtel situé sur la place Malesherbes.

« Si l'écrin est digne du bijou, ainsi que le disait l'autre jour quelqu'un de ma connaissance, le bijou consentira peut-être à s'y laisser enchâsser, et cela aujourd'hui même, à quatre heures.

« Prudence et circonspection. »
Le duc lança un regard chargé de haine vers la porte de sa femme.

— Pour un sourire d'elle, dit-il dans un élan de passion irrésistible, je serais capable de t'arracher les entrailles si Nhiska me le demandait.

A deux heures, il passa chez Mabilille qui, devant la signature de Claire, lui dit :

— Monsieur le duc, je suis à votre disposition, mais, pour la régularité de la chose, je garde la procuration de Mme la duchesse.

« Combien vous faut-il ?
Philippe n'osa pas refuser la pièce qu'il avait fabriquée et, la gorge un peu serrée, malgré son aplomb et ses raisonnements du matin, il répondit :

— Pour le moment, deux cent mille francs me suffiront, cher monsieur. Je verrai après.

— Ne vous gênez pas, fit Mabilille.
Et, sonnante, il dit au garçon de bureau qui se présenta, en lui donnant un papier :

— Conduisez monsieur le duc à la caisse et remettez ceci au caissier de ma part.

Ceci, c'était le papier sur lequel Pierre Mabilille avait écrit :

« Donnez deux cent mille francs espèces à M. le duc de Roquebrune, sur simple reçu de lui. »

VI — LOULOU

L'APRÈS-MIDI de ce même jour, et pendant que Philippe de Roquebrune cherchait à tuer les heures qui le séparaient du moment où il devait se rendre chez la danseuse, les Champs-Élysées regorgeaient de monde.

Le temps était superbe.
Aux arbres, la verdure des feuilles nouvelles se mêlait aux fleurs des maronniers, légères comme de petites pyramides de plumes ; les massifs embauaient, déjà fleuris des premières plantes odorantes ; dans une poussière d'or, les autos de luxe et les attelages montaient la longue avenue, portant au Bois les frères Parisiennes pâlies par les veillées nocturnes des dernières fêtes ; sur les bas-côtés, tout un monde particulier se pressait, se promenait à petits pas, ou était assis sur les fauteuils de fer.

C'étaient en général de jeunes mères, escortées de la nounou au bonnet enrubanné ou de la gouvernante anglaise.

Quelques-unes s'asseyaient, brodaient, lisaient, tandis que, par troupes, les bébés sérieux faisaient à terre des forteresses de sable et des montagnes de gravier.

D'autres allaient un peu plus loin et avec amour, en restant debout, elles considéraient l'enfant assis devant le Guignol célèbre, les yeux luisants comme des étoiles, riant à en pleurer chaque fois que Guignol rossait le commissaire.

La représentation n'était pas encore commencée, lorsque deux jeunes femmes entrèrent dans le petit cercle réservé et vinrent installer une jolie fillette sur la chaise du premier rang qui faisait le coin.

La petite pouvait avoir quatre ou cinq ans.

Elle était jolie à miracle sous sa grande capote qui abritait deux larges yeux d'azur et des cheveux d'or plus fins que de la soie.

Cependant, en dépit des reflets roses du grand chapeau, qui eussent dû colorer un peu les traits de la mignonne, le petit visage restait d'une pâleur transparente absolue, comme celle des êtres dont la santé est chancelante et la poitrine délicate.

Malgré la tiédeur presque chaude du jour, l'enfant était enveloppée d'un manteau de grosse soie blanche, entièrement doublé de cygne, sous lequel elle grelottait.

C'était Alice de Clavières, que Madeleine et Jeannie, debout à quelques pas, dévorèrent du regard avec autant d'amour et de sollicitude l'une que l'autre.

La veille, l'enfant, par hasard, s'était arrêtée à la même place, et elle avait tant ri, elle s'était tant amusée, elle d'ordinaire sérieuse et toujours triste, que, depuis lors, elle ne parlait plus que de revenir voir les farces des petits acteurs de bois.

Madeleine, qui ne résistait jamais à un désir de la chétive enfant, avait déjeuné à la hâte, et, pendant que Richard partait s'occuper de leurs affaires particulières, elle se rendait avec Jeannie et sa fille devant le Guignol des Champs-Élysées.

Mais là, Alice fut déçue.
Dans son impatience nerveuse d'arriver tôt, elle avait devancé l'heure.

Un morceau de toile rayée de rouge et de gris fermait le trou où d'ordinaire vont, viennent, s'agitent et se trémoussent les petites marionnettes qu'adorent les bébés.

Elle se retourna désespérée vers sa mère :

— Maman ! Où qu'y est Guïol ?... fit-elle, les yeux pleins de larmes, déjà jaillissantes comme une pluie de cristal.

— Pleure pas, ma vie, répondit aussitôt Madeleine, il va venir.

Deux secondes passèrent. L'enfant nerveuse recommença :

— Dis, maman, pourquoi y vient pas Guïol ?

— Il dort encore, ma Lili, sois patiente...

Mais Lili n'avait pas l'air de vouloir suivre ce conseil.

Ses larmes coulèrent plus fort sur ses joues blanches, et bientôt de gros sanglots soulevèrent sa petite poitrine délicate.

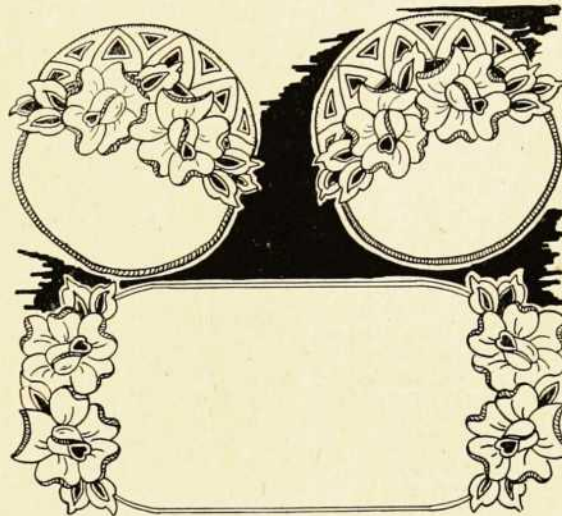
— Oh ! tu n'es pas sage ! s'écria Madeleine en venant s'agenouiller devant elle. Tu as voulu venir trop tôt, Guignol est sans doute encore couché. Il faut savoir attendre un peu et faire comme les autres fillettes.

— Pourquoi y se lève pas ?

— Il est peut-être un peu paresseux. Peut-être aussi est-il rentré tard hier soir, car il gagne sa vie, lui...

A ce moment, une petite voix d'or,

VOUS BRODEZ, MADAME ?



"CORBEILLES DE ROSES"

Cette parure pour coiffeuse (trois morceaux) est richement ornée de broderie Colbert. Vous pouvez la commander étampée sur coton blanc. Nous sommes en mesure de vous fournir également un chemin de table assorti, 16 pouces par 36.

Mme L. DE BELLEFEUILLE,

61, Bord du Lac, Valois, P.Q.

LISTE DES PRIX — Patron No 2040

Veuillez m'envoyer les articles suivants :

- 2040 — Parure pour coiffeuse (3 morceaux) 35 cents
- 2040A — Chemin de table, 16 par 36 65 cents
- Coton à broder blanc, à six brins (gros écheveau) 35 cents
- Patron des quatre articles sur papier 25 cents
- Papier carbone, bleu ou jaune, pour tracer 10 cents

Temps requis pour la livraison : 4 jours.

Prière à mes lectrices d'inclure le prix du patron, plus la taxe de 4% ou 2%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

Nom

Adresse

Localité Province

Le Samedi — 30 août 1947

COMMENCE À AGIR EN 2 SECONDES



ASPIRIN

CALME LES DOULEURS

NEVRITTIQUES — NEURALGIQUES
RHUMATISMALES

PLUS BAS PRIX QUE JAMAIS

- 12 comprimés...18c
- 24 comprimés...29c
- 100 comprimés...79c

LE VÉRITABLE ASPIRIN EST MARQUÉ COMME CECI



Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

AVIS IMPORTANT

A nos Lecteurs et Dépositaires

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants :

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTÉE
975-985, de Bullion Montréal 18

une voix très douce, s'éleva derrière Madeleine et dit :

— Voulez-vous m'acheter un petit bouquet de violettes, madame?... Encouragez-moi, mademoiselle, ça vous portera bonheur.

Un rien distrayait Alice, ainsi qu'il arrive à tous les enfants nerveuses et malades.

Elle leva les yeux, oubliant pour quelques secondes Guignol, le commissaire et même le chat.

Une fillette de sept à huit ans, vêtue de haillons, ses admirables cheveux châtons couverts d'une pauvre petite capeline noire déchirée, était debout devant elle, lui présentant en effet un petit bouquet de violettes.

Autant la fille du comte de Clavières, dans ses somptueux vêtements, était pâle, chétive, délicate, autant la petite pauvre sous les guenilles qui la couvraient à peine, avec ses souliers honnêtement percés et ses doigts que les rigueurs de l'hiver passé avaient couvert d'engelures dont on voyait encore les rouges bouffissures, autant cette dernière éclatait de force, de vie et de santé.

Sous sa peau d'une blancheur idéale, on voyait courir un sang généreux. Ses yeux, aussi bleus que ceux d'Alice, pétillaient d'intelligence, tout en restant droits, bons et naïfs; ses épaules larges, sa poitrine naturellement plate mais projetée en avant, la robustesse de toute sa petite personne admirablement campée, tout cela formait un contraste frappant avec la fille de Madeleine, semblable à une pauvre petite libellule toute blanche, que la moindre brise devait emporter.

Alice tendit sa petite menotte recouverte d'un gant de soie blanche.

— Donne tes fleurs, dit-elle. Oh! comme elles sentent bon!

La petite marchande choisit le plus beau de ses bouquets dans le léger étalage qu'elle portait pendu au cou, au moyen d'une petite cordelette ronde.

— Celui-ci est le plus joli, mademoiselle, dit-elle, c'est le plus frais; prenez-le.

— J'en veux un autre, répondit Alice; encore un autre. Merci. Je les veux tous. Mets-les là, sur mes genoux.

La pauvre, déjà pratique, regarda Madeleine.

Madeleine, d'un coup d'œil, les avait comptés. Il y en avait douze ou quinze environ.

— Certainement, dit-elle. Et tirant une pièce de dix francs de son porte-monnaie, elle la tendit à la fillette.

— Garde tout, ma petite, ordonna-t-elle de sa douce voix pleine de pitié et de bonté.

L'enfant tressaillit.

— A moi cela, madame?... fit-elle, interloquée.

— Eh oui! à toi, pour prix de tes bouquets. Il n'y a rien d'extraordinaire à mon action.

— Mais je dois vous rendre, madame. Mes bouquets ne valent que vingt-huit sous, puisqu'il y en a quatorze à deux sous, et vous me donnez dix francs.

— Je te répète que tout est à toi... Peut-être as-tu des frères, des sœurs, une maman pas très riche, cette petite pièce l'aidera un peu.

— Je n'ai pas de maman, moi... fit l'enfant dont les beaux yeux jusque-là si doux subitement s'assombrirent. Rien, rien qui m'aime... Mais merci tout de même, madame; aujourd'hui, au moins, je ne serai pas battue...

La comtesse de Clavières, tout à coup bouleversée par cet accent poignant, où l'on sentait un désespoir bien au-dessus de l'âge de la fillette, même aussi un âpre sentiment de révolte, ne put répondre sur-le-champ.

Jeannie, qui considérait l'enfant, tout aussi intéressée que sa sœur de lait, s'écria :

— Battue!... Et pourquoi donc te bat-on, pauvre petite?...

— Parce que, des fois, la recette n'est pas bonne et qu'on s'imagine que j'ai flâné ou que je me suis amusée lorsque je n'ai rien vendu. Comme si l'on s'amusait quand la pluie tombe à torrents, ou qu'il y a un pied de boue glacée dans les rues!... Dans cette saison-ci, encore, passe... Il ne fait plus froid, au moins...

Alice, avec une intelligence très précoce, écoutait cette poignante plainte, et certainement la comprenait.

Elle ne pensait plus au commissaire, ni à Guignol si ardemment demandé quelques minutes auparavant.

Jeannie pleurait. Madeleine faisait tous ses efforts pour ne pas l'imiter.

C'était possible? Il y avait des enfants aussi malheureux que cela?...

Des enfants perdus qui avaient faim, qui avaient froid, et que personne n'aimait?...

Malheureuse!... Sa Léone qu'elle cherchait, qu'elle adorait, qu'elle eût voulu retrouver au prix de sa vie, en était peut-être là, elle aussi!...

La voix d'Alice l'arracha à ses réflexions douloureuses et profondes comme la blessure que fait le scalpel en fouillant les chairs vives.

— Maman, disait la mignonne, il faut lui donner mon manteau si elle a froid. « Veux-tu? »

Et elle faisait déjà mine de déboulonner l'élégante petite pelisse.

— Laisse, ma mie, laisse, dit Madeleine, la voix étranglée d'émotion. Celui-là serait trop petit pour elle, nous

lui en donnerons un autre, sois tranquille.

— Tout de suite, alors. Allons l'acheter.

— Et Guignol?

— Nous reviendrons après.

— Soit, allons.

Alice était déjà debout, prenant sans fausse honte la main de la mendicante.

— Comment t'appelles-tu? dit-elle.

— Loulou, répondit la petite marchande, ne comprenant rien à ce qui lui arrivait.

— Eh bien! ma Loulou, viens avec nous, maman va t'acheter un manteau et un chapeau, et des souliers, tu n'auras plus froid!...

Elle l'entraîna, marchant devant, heureuse de son idée, voulant la mettre tout de suite à exécution.

Tout à coup, elle s'arrêta.

— As-tu un parapluie? demanda-t-elle, très sérieuse.

Loulou, revenue de sa première surprise, et ayant un peu repris possession d'elle-même, se mit à rire.

— Un parapluie?... répéta-t-elle.

Ah! bien oui!... Personne n'a jamais vu un de ces outils-là chez nous. Un parapluie, mademoiselle?... Mais pourquoi donc faire?

— Mais pour te couvrir quand il pleut.

« Maman, il faut lui acheter aussi un parapluie, elle ne se mouillera plus lorsqu'elle sera dehors sous la pluie... »

— Oui, oui, dit Madeleine, ravie et émue de la charité si gentille, du cœur si généreux de sa mignonne enfant;

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE ?



M. RUDEL TESSIER, journaliste, scripteur, commentateur et conférencier à qui l'on doit plusieurs sketches radiophoniques. Originaire d'Ottawa où il étudia, M. Rudel Tessier vint à Montréal où on l'entend chaque soir à CBF (7 h. 45) dans la série "Puls Après" avec trois excellents camarades. Photo Armour Landry.

oui, ma Lili chérie, nous lui achèterons tout ce qu'il lui faut, et c'est toi qui le lui donneras.

La comtesse de Clavières était arrivée devant le landaulet automobile qui l'avait amenée.

Elle y monta, faisant asseoir Jeannie à ses côtés.

Sur le devant, Loulou et Alice se placèrent toutes les deux.

Le hasard fit que la petite mendicante était assise en face de Madeleine.

Au moment où l'auto partit, les yeux de la comtesse plongèrent dans le regard bleu de l'enfant.

Celle-ci, en proie à une surprise, à un attendrissement infini, réfléchissait, étreinte par un monde de sensations nouvelles, à coup sûr singulières.

Ne rêvait-elle pas?

Et comme sur sa malheureuse pailasse, quand, au matin, elle s'éveillait glacée au lever du jour, n'allait-elle pas voir s'enfuir cette fée si belle qui se penchait vers elle?...

Déjà méfiante, par tous les malheurs endurés, Loulou avait sur son fin visage, dans ses prunelles magnifiques, une expression bizarre, moitié soupçonneuse, moitié attendrie.

Madeleine, en la regardant tout à coup, surprit cette expression de physionomie et devint toute pâle.

Où donc avait-elle la tête?...

Est-ce que là, subitement, comme en un éclair rapide, le visage d'Horace, son premier mari, le marquis de Cypières, ne venait pas d'apparaître devant elle, sous les traits de cette belle et malheureuse enfant?...

La comtesse ferma les yeux, en proie à une indescriptible émotion.

Quand elle les rouvrit, Alice disait à Loulou :

— Où demeures-tu? Est-ce loin de chez nous?

— A la Butte-aux-Cailles, numéro 41, répondit la mendicante. De l'autre côté de Paris. Oh! il y en a du chemin, allez!...

— Je veux aller te voir.

Son expressive physionomie déjà transformée ne portait plus aucune trace de cette ressemblance qui venait de bouleverser Mme de Clavières.

Celle-ci se dit :

— Je suis folle!... Dans ma passion de retrouver ma fille, je vais maintenant la voir partout!...

On arriva devant un grand magasin de nouveautés.

Lorsqu'on en ressortit, la petite mendicante, transformée, avait l'air d'une fille de reine.

De pauvres et humbles habits cependant l'habillaient, mais, bien coupés et de nuance sombre, ils faisaient ressortir l'élégance étonnante de la belle petite fille.

Loulou partit ayant sous son bras un paquet volumineux.

Ce paquet contenait, outre les hardes qu'elle venait de quitter dans un salon d'essayage, tout un petit trousseau modeste mais solide.

Le fameux parapluie qu'avait voulu donner Alice était remplacé par un bon petit imperméable à pèlerine et à capuchon.

— Je veux te revoir, dit la fille de Madeleine en quittant la mendicante, prise qu'elle était pour elle d'une sympathie subite, irrésistible. Tu reviendras, ma Loulou?... Promets-le, de revenir, dis?...

— Oui, mademoiselle, soyez-en persuadée; je serai demain aux Champs-Élysées, avec mes bouquets.

On était sur la porte du grand bazar où avait été faite la transformation de Loulou.

Comme il faisait encore grand jour, autour des étalages, sous les portes d'entrée, sur les trottoirs de la rue, il y avait un monde fou.

Subitement, la petite marchande de violettes s'empara de la main de Madeleine et y déposa un long un ardent baiser.

La jeune femme, qui venait de payer à la caisse, ne s'était pas encore regantée.

Les lèvres fraîches de cette petite étrangère, en s'appuyant sur sa peau, lui produisirent un effet bizarre, extraordinaire, qui lui porta subitement au cœur, comme si une syncope allait la prendre.

Elle se raidit, se trouvant faible et ridicule.

Quand elle eut repris possession d'elle-même, Loulou avait disparu dans le flot des visiteurs qui entraient dans l'immense magasin et qui en sortaient.

Le soir, Alice ne parla à son père que de cette aventure.

Richard, familiarisé avec les charités de Madeleine, qui se laissait émouvoir par toutes les misères qu'elle rencontrait, surtout par celles des enfants, n'y attacha aucune importance.

D'autant plus que la comtesse, loin de cette fillette qui l'avait bouleversée, se trouvait de plus en plus absurde d'avoir pu retrouver sur les traits jeunes et purs de la petite mendicante quoi que ce soit de la revêche et soupçonneuse physionomie d'Horace, et se gardait bien de confier à Richard les pensées rapides qui l'avaient si fortement émue.

Malgré cela, Madeleine ne ferma pas les yeux de la nuit : toujours, devant elle, dans un rayonnement divin, elle revoyait un berceau qu'entouraient Jeannie et Seconde Laberrenne; une enfant rose et blanche dormait sous les rideaux de dentelles, et ses beaux yeux, de la couleur des myosotis qui s'ouvrent dans les montagnes, au bord des ruisselets bondissants, ces yeux d'azur étaient ceux de Loulou.

Seconde, qui lui avait donné son lait, était un peu sa mère aussi, se dit Madeleine; je l'emmènerai demain avec nous. Qui sait si elle éprouvera la même émotion que moi, en présence de Loulou ?

Seconde, en effet, avait suivi Madeleine dans l'Inde; elle avait soigné Jeannie et la marquise avec le plus grand dévouement. Et quand cette dernière, devenue la femme de Richard, avait eu une seconde petite fille qu'elle avait nourrie, cette fois-ci, Seconde s'était d'elle-même improvisée la bonne d'Alice, ne la quittant pas d'une heure, partageant avec Jeannie les soins à donner à l'enfant.

Jamais nuit et matinée ne parurent d'une longueur pareille à Madeleine.

Elle avait beau se raisonner, se trouver absurde, tout son cœur volait vers la petite mendicante.

Elle eût voulu la prendre, l'amener chez elle, l'élever avec Alice.

Et comme excuse à cette irraisonnable pensée, elle se disait :

— Loulou a l'âge et même les yeux de Léone. Ce que je ferais pour cette abandonnée ne porterait-il pas bonheur à mon enfant à moi, ma chère petite, perdue et volée ?

Enfin, le landaulet automobile fut prêt, et ce fut Seconde, ce jour-là, qui accompagna la comtesse.

Alice était prête depuis longtemps. Tout à coup, au moment de partir, elle disparut.

Quand elle revint, elle portait péniblement dans ses bras une poupée presque aussi grande qu'elle.

— Que veux-tu faire de Fernande ? La petite rougit violemment.

— Loulou ne doit jamais avoir eu de poupées, dit-elle, je voudrais lui donner celle-là, elle est si belle !...

— Trop, ma chérie. Sa robe en soie, son chapeau à plumes feraient peut-être envie à cette pauvre petite qui ne peut en avoir de semblables. Il ne faut pas éveiller ce regret en elle. Mais si tu veux, dès ce soir, nous travaillerons à l'habiller autrement, et nous la lui donnerons après.

Alice frappa ses petites mains l'une contre l'autre.

— C'est cela ! oui, tu as raison, maman. Partons vite... elle nous attend

peut-être. Je lui donnerai des gâteaux à la place de Fernande.

Et elle ne fut contente, en effet, que lorsque Seconde eut bourré un sac de petits fours, de fruits et de gourmandises.

Debout contre le Guignol, à la place même où elle avait vu Alice, la veille, Loulou attendait, les yeux tournés vers le chemin par où elle pensait qu'arriveraient Mme de Clavières et sa fille.

A l'aspect de Madeleine, tenant l'enfant par la main, les prunelles de la mendicante étincelèrent, tandis qu'une expression de profond et indicible bonheur animait son joli visage, semblable à ces adorables têtes blondes qu'on voit dans les keepsakes anglais.

Elle s'élançait, mais tout à coup, comme si une pensée soudaine eût surgi en elle, Loulou s'arrêta.

— Méchante ! dit Alice qui avait quitté la main de Madeleine et avait couru vers la mendicante... Méchante ! tu m'as vue, et tu ne viens rien me dire... Pourquoi ?

— Je n'ai pas osé, mademoiselle, répondit Loulou en jetant un regard confus et embarrassé sur les loques dont elle était vêtue.

— Tiens, fit Mlle de Clavières, c'est vrai, je n'avais fait attention qu'à toi... Je n'avais pas regardé comme tu étais habillée. Pourquoi n'as-tu pas remis ta robe d'hier, elle t'allait si bien ?... Ne l'aimes-tu plus ?...

Une rougeur ardente couvrait les joues de la mendicante.

— Oh ! si, dit-elle, elle est si jolie, ma robe !... Mais le signor Becchini n'a pas voulu que je la remette. Il me l'a prise, le brigand !...

Les yeux de la fillette brillèrent, pleins de la même expression concentrée et rancunière qu'ils avaient déjà eue la veille dans la voiture.

Madeleine, qui arrivait, ayant marché plus lentement que sa fille, vit cette expression et de nouveau tressaillit, s'arrêtant net, les pieds cloués au sol.

— Oh ! cette fois-ci, murmura-t-elle éperdue, je n'ai pas rêvé !... Comme elle ressemble à Horace !...

Cependant la petite marchande venait de voir la comtesse, et toute préoccupation étrangement avait disparu subitement de ses traits, maintenant illuminés de joie comme si un rayon du paradis les eût éclairés.

Elle joignit ardemment les mains, les élevant vers Madeleine, sans oser prononcer une parole.

— Eh bien ! fillette, dit la comtesse qui elle-même, devant ce brusque changement, se trouvait encore absurde et se ressaisissait, tu ne me dis rien. Tu m'as donc oubliée depuis hier ?...

— Est-ce que c'est possible, madame ?... J'ai au contraire rêvé de vous toute la nuit.

— Ah ! peut-on savoir les détails de ce songe ?

— Je vous voyais comme la sainte Vierge dans un nuage, dit-elle. Vous me promettiez de venir me chercher et de m'apprendre à lire, si j'étais sage.

— Oh ! lire ! fit Alice qui avait une profonde répugnance pour les mystères de l'alphabet, c'est bien ennuyeux...

— C'est tout ce que je désire, répondit la mendicante.

— Alors, il faut aller à l'école, tu apprendras.

— Je n'ai pas le temps. Le signor Becchini n'y consentirait pas.

— Qu'est-ce que le signor Becchini ? demanda Madeleine.

— Celui qui a volé ce que tu avais donné hier à Loulou, maman, répondit Alice.

— Tiens, au fait, c'est vrai, tu as tes vieux habits, pauvre petite. Pourquoi t'a-t-on pris les neufs ?...

— Parce que le signor Becchini a prétendu que si j'avais l'air d'une petite demoiselle, je n'inspirerais pas la pitié et qu'on ne me donnerait rien. Alors, quand j'ai été déshabillée, il les a regardés, tournés et retournés, en disant : « J'en tirerai bien une trentaine

de francs, de toutes ces nippes... » Puis, ce matin, il a tout roulé ensemble, et est sorti pour aller vendre ce que vous m'aviez donné.

« Mais c'est un vol, n'est-ce pas, madame ?... Car c'était bien à moi, ces vêtements ?... »

— A coup sûr, oui, ma pauvre petite.

Mais alors, quand le front reviendra, comment feras-tu ? demanda Alice, vivement intéressée.

Loulou eut un douloureux hoche de tête.

— Comme j'ai fait jusqu'ici, dit-elle, je gèlerai... Oh ! j'y suis habituée, allez, mademoiselle... Si je ne suis pas morte l'hiver dernier par les temps qu'il a faits, c'est que je mourrai jamais.

Et prise d'un subit accès de découragement, elle ajouta :

— Les chiens sont plus heureux que moi... et lorsqu'ils me rencontrent toute mouillée l'hiver, avec mes pieds presque nus et mes haillons percés, pour sûr que je dois leur faire pitié.

Alice pleurait.

— Maman, dit-elle, ô maman chérie, je t'en conjure, amène Loulou à la maison. Elle est si gentille, si gentille. Dans l'Inde, elle n'aura jamais plus froid.

« Dis Loulou, veux-tu venir dans l'Inde avec nous ?... »

— Je voudrais bien, mademoiselle, mais le signor Becchini me retrouverait et me tuerait. Il m'a du reste prénue.

— De quoi ?

— Que si jamais je m'en allais, le diable lui dirait où je suis ; qu'alors il me rattraperait et me ferait mon affaire.

— Est-ce que cet homme-là est ton père ou ton parent ? demanda Madeleine.

— Oh ! non, madame, je ne le crois pas.

Qu'est-ce qu'il est, alors ?

— Je ne sais pas. Il est Italien. Nous sommes beaucoup d'enfants chez lui. Les uns râclent du violon et vont chanter dans les cours ; d'autres vendent de petits bonshommes de plâtre, alignés sur une planchette, qu'ils portent sur la tête ; les petites filles, les plus gentilles, dit-on, vendent des bouquets comme moi. Tous, le soir, nous devons lui rapporter une somme qu'il fixe le matin. Celui ou celle qui n'y arrive pas est battu à perdre haleine et va se coucher sans manger.

— Et combien êtes-vous ainsi chez ce misérable ?

— Quatorze, madame.

— Et la police tolère ces choses ?... Mais c'est épouvantable !

— Elle ne le sait pas.

— Vous ne vous plaignez donc pas ?

— Il n'y a pas de danger ! Il vient souvent chez nous des messieurs qu'on appelle des inspecteurs, je crois. Ils nous interrogent. Un jour, un garçon a voulu raconter quelques histoires. Becchini a failli le tuer. Je vous assure que personne n'a plus envie de recommencer.

Madeleine se sentait aussi émue, aussi bouleversée que sa fille, laquelle, la chère petite, pleurait à chaudes larmes ainsi que Seconde Laberrenne.

Toutes sortes d'idées généreuses germaient en elle.

La comtesse, en effet, devinait que ce Becchini devait être l'un de ces entrepreneurs d'enfants, lesquels entrepreneurs envoient leurs élèves dans les rues de Paris exploiter la pitié publique avec de petits métiers destinés à voiler la mendicité qui est interdite ; ou bien ils louent ces mêmes enfants à des femmes qui s'en vont, avec deux ou trois gamins pendus à leurs jupes, implorer la charité au coin des rues.

Madeleine ne pourrait-elle, avec une somme d'argent relativement considérable, arracher Loulou à Becchini ?... la prendre chez elle, l'élever, en faire pour Alice, plus tard, ce que Jeannie avait été pour elle ?...

Mais, avant de se décider à cette chose, assez grave, il fallait étudier

LA BOUGIE PRÉFÉRÉE des CANADIENS

FABRIQUÉ AU CANADA DEPUIS 1919

CHAMPION

Fiez-vous à **CHAMPION**

Quand vous êtes tout le temps "FATIGUÉE"

triste, sans énergie—déprimée, vous ne songez sans doute pas que vos reins peuvent en être la cause. Pourtant, leur fonctionnement déficient peut souvent occasionner des maux de reins, maux de tête, douleurs rhumatismales, sommeil agité, ou cette sensation de "fatigue". C'est le moment de prendre des Pilules Dodd's pour les Reins. Elles aident les reins à chasser les toxines et l'excès d'acidité hors de l'organisme. Vous vous sentez mieux et travaillez mieux. Achetez des Pilules Dodd's aujourd'hui. 141-F

Le Samedi

coupon d'abonnement

Canada	Etats-Unis
1 an..... \$3.50	1 an..... \$5.00
6 mois..... 2.00	6 mois..... 2.50

Important—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

EN FAIT DE MAILLOTS, PARIS SUGGÈRE

LA JUSTE MESURE ET LE BON GOÛT

Par DENISE VEDRUNE

LE DERNIER BULLETIN du club de natation le plus élégant de Paris déclare, à la page des règlements, qu'il est formellement interdit :

1.) De défaire ou de rouler les bretelles des maillots dans l'enceinte de la piscine.

2.) De circuler en dehors de l'enceinte de la piscine avec des costumes deux-pièces ou des culottes collantes. Seul le port du short ou de la jupe avec un maillot ou une chemisette est autorisé.

Et, pour les hommes :

1.) De porter, dans l'enceinte de la piscine, un slip échanuré.

2.) De pratiquer les sports ou de circuler le torse nu ou en caleçon ou slip collant en dehors de l'enceinte de la piscine.

Voici ce qui nous change des généreux déshabillés des années passées. Le bikini, le maillot de bain "atomique", réduits à leur plus simple expression, qui furent lancés sur les plages l'an dernier et les transformèrent toutes en camps de demi-nudistes, semblent avoir vécu.

Peut-être aussi est-ce le retour de la laine, tout autant que celui de la pudeur, qui transforme notre conception du maillot de bain. Toujours est-il que le tricot connaît cette année une vogue nouvelle : maillot-slip, dont le bas est une petite culotte collante, ou maillot-chemise s'arrêtant en ligne droite comme un jupon très court, tels sont les favoris du moment. Alors que, l'an dernier, le maillot en une seule pièce était l'exception, cette année, la plupart des femmes l'adoptent. Il moule étroitement le corps et souligne la poitrine par un système savant de pinces et de pattes. Des côtes serrées ou des laçages affinent la taille. Le dos est nu, garni seulement par les épaulettes qui s'y entre-croisent. Le turquoise, le jaune, le bleu, le vert et le blanc sont les teintes les plus recherchées.

Certes, ce n'est pas encore le "costume de bain" (car on n'appelait pas maillot ces véritables robes) de nos grand-mères qui, vers 1900, avançaient timidement à la rencontre des vagues, en jersey bleu marine ou noir, vêtues jusqu'à mi-jambes, avec manches au coude et col marin gansé de blanc, à peine échanuré devant. Mais, petit à petit, l'idée de se vêtir décentement regagne du terrain.

On parle beaucoup, pour expliquer ce changement, du "retour à la féminité", qui fut le grand slogan des dernières collections. Mais cette explication est discutable, car jamais les pantalons, courts, longs ou milong, n'ont connu une telle vogue.

Les shorts sont de deux longueurs : très courts comme ceux des tout jeunes garçons, mais alors recouverts d'une jupette plissée ; ou descendant au-dessous du genou et roulés dans le bas comme les pantalons d'hommes.

C'est ainsi que Calixte présente un short en gabardine vert amande de ligne classique, dont le devant et le dos sont entièrement plissés, porté avec un chemisier de ton opposé. Ce même modèle existe en piqué blanc et en shantung.

La longueur des pantalons varie chez tous les couturiers, qui en usent avec la plus grande liberté et les transforment tour à tour en culotte-corsaire à mi-jambes, en culotte de pêcheur de crevettes, en culotte-cycliste, s'arrêtant au-dessous du genou, au mollet, ou tombant jusqu'à la cheville.

Pour leur ôter tout caractère masculin, on les taille dans des tissus imprimés, dans des pékinés, des pieds de poule, des unis de teinte claire, d'où la fantaisie n'est jamais exclue.

Tel ce pantalon de toile verte, de Madeleine de Rauch, porté avec une veste de piqué jaune, ou cet ensemble de plage de Jeanne Lafaurie composé d'une jupe-short en toile unie vert tilleul et d'un corsage bain de soleil en toile à rayures vertes et blanches ; ou encore cette barboteuse de Marcelle Dormoy en toile rose, à corsage montant.

Les décolletés sont voilés de fichus, de boléros. Toute une gamme de paletots courts, arrivant au bas du short, donnent à celui-ci un petit air sage.

Félicitons-nous de ce retour à la pudeur et à la féminité. Les couturiers ont compris qu'il vaut mieux "suggérer" que "dévoiler".

C'est ainsi que les manteaux de plage, si longtemps délaissés, renaissent, eux aussi. Peut-être est-ce grâce à la réapparition du tissu éponge. Peu importe, les voici revenus, descendants directs des "peignoirs de bain". Qu'ils adoptent la coupe des longs manteaux, des paletots courts ou des capes paysannes, ils ajoutent un confort nouveau à la tenue de plage.

Et peut-être reverrons-nous bientôt, au lieu des "femmes nues" de l'an dernier, ces jeunes filles pudiques d'il y a vingt-cinq ans, emmitouflées, du col aux chevilles, dans de vastes peignoirs en tissu éponge. Les mères les accompagnaient jusqu'à l'eau, repartaient avec le peignoir, et se précipitaient à nouveau pour les en couvrir dès que l'onde ne leur servait plus de manteau.

Mais l'excès en tout est un défaut. Et peut-être la mode d'aujourd'hui nous apporte-t-elle la bonne mesure.

UN EXEMPLE A SUIVRE

Le comté de Dorset, Angleterre du Sud, a conçu une idée très pratique : il honorera ses morts de la guerre en aidant leurs familles. Il fera construire des maisons pour les veuves de guerre, leurs enfants ; les anciens combattants invalides et, dans certains cas, les vétérans eux-mêmes. Les autorités locales en seront les propriétaires, mais le comité militaire du comté, chargé du projet, choisira et nommera les locataires qui n'auront à payer qu'un faible loyer d'après leurs moyens.

mieux l'enfant qu'elle ne connaissait que depuis la veille ; savoir si cette soudaine et extraordinaire sympathie qu'elle éprouvait ne faisait pas fausse route.

En effet, quoique les yeux de Loulou fussent d'une droiture extraordinaire, avec une rare expression de franchise et d'honnêteté, l'enfant, élevée dans les rues de Paris, pouvait avoir des dessous mauvais qui, par un contact même lointain, porteraient tort à Alice.

Ensuite, et par-dessus tout, à mesure que s'affermissait la bizarre affection que Madeleine éprouvait pour la mendicante, son devoir était de consulter Richard, ce mari auquel jusqu'à présent pas un repli de son âme n'avait été caché.

— Alors, demanda la comtesse, tu n'as personne au monde que le signor Becchini ? ...

— Personne, non, madame. Je ne me suis jamais connu ni père ni mère, depuis que je me souviens... Toujours je me vois avec Becchini, sans que personne m'aime.

Tout à coup elle hésita.

— Si, dit-elle, je me trompe, j'ai une amie. Mais une amie aussi malheureuse que moi, plus même.

— Où est-elle ?

— Chez Becchini avec moi.

— Que fait-elle ?

— Elle vendait des fleurs comme moi. Mais sa santé était moins solide que la mienne, et depuis l'hiver dernier, elle tousse, elle tousse ! ...

— Il faudra nous l'amener demain.

— Hélas, madame, elle ne sort plus voilà quinze jours... Elle ne peut même plus faire un pas tant elle est faible.

— J'irai la voir, déclara Madeleine. Becchini me laissera-t-il entrer ?

— Si vous devez apporter quelques sous, je crois bien. Mais ne dites pas que c'est moi qui vous ai parlé de Cécile ; n'avez même pas l'air de me connaître, autrement...

— Quoi ? Que t'arriverait-il ?

— Il commencerait par me battre comme plâtre, puis il me ferait disparaître.

— Comment, disparaître ? ...

— Il a des associés qui font la province ; un surtout, une femme qui est encore plus méchante que lui. J'aime encore mieux rester ici qu'aller avec Pia Dallone.

— Il faut venir me voir chez moi, Loulou, dit Madeleine, que l'idée d'étudier la fillette de plus près, même de la présenter à Richard, talonnait de plus en plus.

— Je veux bien, madame, dit l'enfant dont les yeux brillèrent de joie. Où demeurez-vous ?

— Madeleine donna son adresse.

— Viens demain matin, dit-elle. Mon amie, celle qui était avec moi hier, t'apprendra à lire. Tu feras un solide déjeuner, et de plus je te ferai donner tous les jours quelque chose de bon pour Cécile.

« Combien dois-tu remettre chaque soir à Becchini ?

— Quarante sous, madame.

— Eh bien ! tu lui rapporteras ses quarante sous, et tu me laisseras tes bouquets, de cette façon tu ne lui feras aucun tort.

— Pardon, madame, dit tout à coup Loulou, dont les grands yeux d'azur s'assombrissaient sous l'empire de quelque intense réflexion, je voudrais bien vous demander quelque chose...

— Parle, dit la comtesse un peu anxieuse.

Qu'allait-elle formuler, cette petite mendicante ? ...

S'apercevant de l'intérêt que lui portait la jeune femme, car ses yeux pétillaient d'intelligence, n'essayerait-elle pas d'en abuser un peu ?

Le cœur de la comtesse de Clavières battait très vite ; elle sentait que son jugement sur Loulou allait commencer à se former.

— Vous me dites, madame, fit Lou-

lou, que votre amie, chez vous, m'enseignera à lire... C'était, jusqu'à présent, mon vœu le plus cher, d'apprendre à lire. Mais vous, vous verrai-je ? ...

— Oui, sans doute... Pourquoi me demandes-tu cela ?

Loulou rougit violemment.

— Je serais trop malheureuse d'aller chez vous, si je ne devais pas vous apercevoir un petit peu chaque jour... dit-elle, très confuse d'avouer ce sentiment sous lequel ses yeux brillaient comme des lucioles bleues.

Madeleine sentit dans sa poitrine un coup capable de l'étouffer.

L'enfant l'aimait ! ...

Elle eut le courage de surmonter la singulière émotion qui la poignait.

— Ce n'est pas une grâce difficile à l'accorder, dit-elle en riant. Quand tu auras bien lu, et même un peu cousu, on te fera monter auprès de moi. N'as-tu encore rien de plus à me demander, fillette ? ...

— Vous êtes si bonne... si bonne, madame, que je voudrais bien encore quelque chose...

— Quoi donc ? ...

— Cécile est si malade, elle tousse tant... Oh ! si vous pouviez me donner un petit gilet de flanelle pour elle... Quel bien ça lui ferait ! ...

Les pleurs de Madeleine, cette fois-ci, jaillirent de ses prunelles.

Décidément, Loulou était de l'or pur...

La dure vie des rues n'y avait-elle mis aucun alliage ?

La jeune femme, dans les visites quotidiennes que lui ferait l'enfant, se permit de chercher à le savoir, ce qui certainement, avec les grands yeux droits de la petite, ne serait pas difficile.

— Demain, dit-elle, après ta première leçon, tu auras ton gilet de flanelle pour Cécile. Je m'arrangerai pour aller la voir le plus tôt possible. En attendant, donne tes bouquets à Madeleine, voici tes deux francs pour Becchini. Puis en voici cinq autres ; avec ceux-là, achète pour Cécile tout ce qui lui est nécessaire, un peu de rosbœuf, du vin, des remèdes, des bas de laine ; demain, tu me diras ce qui lui manque encore.

Loulou suffoquait de joie.

— Une vieille demoiselle du quartier, dit-elle, une sainte fille qui s'occupe des enfants pauvres, — la Demoiselle, comme nous l'appelons, — m'a dit un jour que le bon Dieu récompensait toujours les petites filles sages, qui ne faisaient du mal à personne. Elle ne m'a pas menti, madame, puisque je vous ai rencontrée, et que je dois vous revoir...

Alice tendit son sac de bonbons à la mendicante.

— Voilà des gâteaux, dit-elle, tu les mangeras avec Cécile. Demain, je t'en donnerai d'autres.

Il était l'heure de se séparer, le froid arrivant un peu vers le soir et la santé chétive d'Alice exigeant les plus grandes précautions, Madeleine se leva.

— A demain, mignonne, dit-elle à la fillette ; pense un peu à nous.

— Oh ! madame, est-ce que je pourrais maintenant faire autre chose ? ...

Alice, spontanément, l'embrassa malgré ses guenilles.

La comtesse, loin de gronder sa fille, l'envia singulièrement.

Que n'eût-elle pas donné pour en faire autant ? ...

Elle essaya de se raisonner.

Est-ce que ce n'était pas ridicule, d'éprouver une si subite, si extraordinaire sympathie pour une enfant rencontrée la veille ?

Elle s'en alla, donnant la main à Alice.

Au bout de quelques pas, elle se retourna.

Loulou, debout contre un arbre, les regardait s'éloigner, ses prunelles bleues fixes et assombries, pleines d'un regret, même d'un désespoir indicible.

Madeleine s'arrêta.

— Seconde, dit-elle à la nourrice,

comment trouvez-vous cette petite mendicante avec laquelle j'ai causé ?
 — C'est une bien belle et bien gentille enfant, madame.
 — Elle a l'âge qu'aurait notre Léone !
 — Ma petite sœur, maman ? demanda Alice.
 — Oui, chérie, ta petite sœur. Seconde, ne trouvez-vous pas qu'elle a ses yeux ?

— Non, madame, ça ne m'a pas produit cet effet... Après tout, vous savez, les yeux bleus sont tous pareils...

Madeleine étouffa un profond soupir. Elle était folle...

Et cependant, pendant... depuis qu'elle était à Paris, conduisant Alice par la main, soit au Bois, soit aux Champs-Élysées, soit aux Tuileries, pour lui faire respirer l'air pur sous les arbres, ou la faire marcher un peu au soleil, en avait-elle rencontré, des fillettes aux yeux bleus, mendiant aussi ou offrant des fleurs, tout aussi jolies que Loulou sous leurs pauvres hailons !

Alors, pourquoi ?... Pourquoi n'avait-elle jamais éprouvé cette impression profonde, bizarre, indéfinissable, à laquelle depuis la veille elle se sentait en proie ?...

En voyant disparaître l'auto qui emportait la comtesse de Clavières, Alice et Seconde, Loulou eut un geste brusque de désespoir ; ses larmes, contenues jusque-là, jaillirent tout à coup.

Mais ce fut court. Elle essuya du revers de sa manche ses beaux yeux ruisselants, et se mit en marche vers la place de la Concorde.

— Cécile n'a peut-être mangé qu'un peu de soupe depuis ce matin, se dit-elle. Malade comme elle l'est, du bœuf et du vin la remonteront. Vite que je me dépêche pour arriver avant Becchini, afin qu'il ne me voie pas avec mes provisions.

[Lire la suite au prochain numéro]



Une visite au Jardin Botanique

[Suite de la page 6]

des, les serres immenses qui abritent des fleurs fragiles ou des arbustes tropicaux. Il y a aussi un potager d'essai où l'on fait pousser divers légumes pratiquement inconnus sur nos tables et qui ont de remarquables propriétés nutritives. On admire la taille élevée des épis de maïs : en voilà qui ne sont pas des nouveaux venus chez nous ! Et après cette promenade, on est heureux de se reposer au bord de l'étang aux nénuphars et de contempler le paysage qui nous donne un moment l'illusion d'être très loin de la ville.

En attendant l'autobus de la rue Sherbrooke qui devait les ramener vers le centre de la ville, Jacqueline, qui adore poser des questions, même quand elles sont embarrassantes, demanda si les travaux du Jardin Botanique devaient se continuer un jour sur la pente douce qui descend vers la rue Hochelaga.

Etonnement du photographe qui répondit :

— Les travaux doivent se continuer au nord de la rue Sherbrooke et non au sud, comme vous le croyez. Pourquoi posez-vous cette question ?

Et, de répondre Jacqueline, le plus tranquillement du monde :

— C'est parce que je vois des ouvrages dont les travaux, apparemment, ont été suspendus. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Perplexe, autant qu'étonné d'un tel sens d'observation chez une personne aussi jeune, le photographe répondit à la Kipling :

— Ça, ma belle, c'est une autre histoire...

PROPRE COMME UN SOU NEUF !

L'ORGUEIL BIEN LÉGITIME d'une maîtresse de maison, c'est d'avoir un intérieur à soi, bien éclairé, meublé gentiment, décoré avec goût et d'un entretien facile. Si tous les nouveaux accessoires électriques facilitent sa tâche, la jeune femme moderne a recours aux produits modernes pour faire reluire tout ce qui l'entoure. Avec la cire en pâte, par exemple, elle fait briller comme le soleil les vieilles marmites de cuivre, souvenir de ses ancêtres, les parquets et les boiseries. Désire-t-elle cirer le linoléum de sa cuisine sans fatigue, elle n'a qu'à se servir de la cire liquide qui ne requiert ni frottage, ni asséchage. C'est donc une économie de temps qu'elle réalise tout en obtenant un résultat étonnant. Pour les meubles et les boiseries, Johnson, par exemple, a créé une crème nettoyante que vous appliquez à l'aide d'un chiffon. Laissez sécher quelques minutes, puis, à l'aide d'un linge propre, polissez légèrement. Vos meubles seront brillants et comme neufs. C'est facile, c'est simple. Toute femme peut faire la même chose.

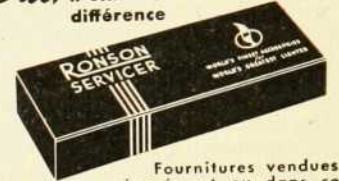


ÉTINCELLES PLUS RAPIDES
 SERVICE PLUS DURABLE



'PIERRES'
 RONSON REDSKIN
 ESSENCE
 RONSONOL

Oui, il existe une différence



Fournitures vendues séparément ou dans ce commode Nécessaire Ronson qui contient tout ce qui est essentiel pour le fonctionnement supérieur de n'importe quel briquet, tel que :

DE L'ESSENCE RONSONOL, durable, qui prend feu instantanément.

DES 'PIERRES' RONSON REDSKIN qui sont faites spécialement longues pour donner spécialement long service.

Aussi, une Mèche Ronson, un Passe-Mèche, une Brosse et un Feuillet D'Instructions.

Par les Fabricants du

RONSON

LE MEILLEUR BRIQUET AU MONDE

SUR LES ONDES... ÉCOUTEZ "20 QUESTIONS" de Ronson, tous les Samedis soirs (lundis soirs à Vancouver) sur le réseau National de Radio-Canada.

Ronson Art Metal Works (Canada) Ltd., Toronto.

ÉPUISEMENT PHYSIQUE et NERVEUX

Voici un incomparable régénérateur des forces physiques et nerveuses pour hommes, femmes et enfants. Son effet est instantané. Chez votre pharmacien.

Élixir Tonique DU DR. Montier

Distributeurs: D. WATSON & CO., 286 S.-Paul Ouest, Montréal



Mal de tête

Rien n'est plus pénible que les maux de tête... Pourquoi souffrir?... La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins. POUDRES



LAMBLY CONTRE LE MAL DE TÊTE

AVIS IMPORTANT

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Besette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants :

LE SAMEDI
 LA REVUE POPULAIRE
 LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
 975-985, rue de Bullion, Montréal 18.

POUR LIRE EN TRAM

ÉCHOS DE CHEZ NOUS ET HORS DE CHEZ NOUS

UN ENFANT VA MOURIR !

Mourir! Ce mot qui est la fin de tout est infiniment lourd au chevet d'un enfant, d'un tout petit qui nous couvrirait, hier encore, de ses caresses.

Mourir! Voir de jolis petits yeux se fermer à la lumière tandis que des menottes nacrées se crispent désespérément sur le drap blanc de l'agonie.

Mourir! Regarder fuir les rêves au beau mirage, les grands projets, les magnifiques espoirs et s'étonner de survivre à tant de douleur.

Mourir! Penser qu'il ne sera plus là tout à l'heure, ni demain, que ses petites choses qu'il aimait tant l'attendront vainement et que sa poupée ou son pantin sembleront le pleurer eux aussi!

Mourir! Ne plus entendre ses petites phrases sans prétention qui voulaient dire tant de choses; ne plus le voir aller, venir autour de soi en gambadant!

Mourir! Ensevelir tant de son cœur à soi dans le froid obscur d'un tombeau. Un enfant va mourir; une mère pleure, la patrie prend le deuil.

Il ne faut plus que les enfants meurent Et que les mamans pleurent...

Sur tant de détresse et d'angoisse, l'Hôpital Sainte-Justine, qui s'est donné pour mission de conserver les enfants à leur mère, à la société, à la patrie, veille comme une sentinelle sur toutes les petites vies que menacent les accidents ou la maladie.

Riches ou pauvres, il les accueille avec le même amour et le même dévouement. Aux heures tragiques tel qu'il en a vécu au cours de l'épidémie de l'année dernière et des précédentes, il redouble d'ardeur pour sauver tous ces petits enfants-là qui ne doivent pas mourir.

Ils viennent de partout, des quatre coins de la province; son cœur s'élargit pour n'en perdre aucun... car il ne veut plus que les enfants meurent et que les mamans pleurent.

Sa tâche est lourde, vous le comprenez bien, puisque tout coûte si cher, si cher... mais une vie, ça n'a pas de prix! Voulez-vous aider Sainte-Justine dans sa tâche? Voulez-vous collaborer à tout le bien qu'il fait? Profitez de l'appel que vous fera ses petits enfants malades, du 22 septembre au 2 octobre. Adressez vite votre souscription en faveur de l'enfant qui ne doit pas mourir!

ROSE L.-LASALLE

LE BERCEAU DE L'ART SE TROUVE EN FRANCE

Les artistes d'aujourd'hui qui s'appliquent à harmoniser les éléments plastiques et féériques réels ou surréels avec des conceptions abstraites parfois réussies, doivent connaître la valeur étonnante du réalisme et du symbolisme de nos ancêtres paléolithiques de l'âge glaciaire. Ainsi, cette époque reculée qui avait failli anéantir notre espèce a favorisé l'éclosion de l'art rupestre millénaire particulièrement riche en France.

A l'heure actuelle, quand on parle de l'art français, ou plutôt quand on veut mettre en lumière ses origines lointaines, on a l'habitude de remonter à la période gallo-romaine. Mais que peut-elle nous offrir la Gaule romanisée à la suite de la conquête entre-



Non, il n'est pas trop tôt pour en parler. Le sujet est de si haute importance qu'on peut bien l'aborder dès maintenant. L'Hôpital Sainte-Justine, au nom de nos enfants malades, lancera un appel au grand public, du 22 septembre au 2 octobre. Qu'on lise attentivement le billet de cette page intitulé: "Un Enfant Va Mourir" et l'on comprendra que chaque citoyen de la métropole et des environs ne pourra pas ne pas répondre à cet appel qu'on fera. Les lecteurs et lectrices du "SAMEDI", nous en sommes assurés, se prépareront, pour leur part, à l'entendre, et surtout à y répondre à cet appel et donner généreusement.

prise par Jules César? Rien que des bas-reliefs et des monnaies du temps des druides et des bardes.

A notre avis, cette conception bornée des origines de l'art français est fautive et routinière.

Afin de considérer l'évolution de la plastique en France à travers les âges l'exégèse et la haute critique justicière devraient inclure dans l'art français toutes les manifestations esthétiques des inscriptions troglodytiques antérieures même à l'étage magdalénien. C'est ainsi que l'on pourrait mieux comprendre le rôle des artistes sauvages et surtout on accepterait sans difficulté que la France est le berceau de l'art et que ses hommes paléolithiques appartenant à la race de Cro-Magnon, ont été des créateurs de génie, des artistes raffinés, des phares capables d'orienter les précurseurs de la civilisation occidentale.

Dans les cavernes préhistoriques toujours sombres, les primitifs à la lueur des torches ont réussi à immortaliser leur sensibilité multiforme, et à témoigner leur sens du dessin, de la couleur, de la composition et du dynamisme.

ALVARO GUILLOT MUNOZ

LE LIVRE DE LA SEMAINE

La littérature canadienne, depuis quelques années, produit des œuvres étonnantes. Les Editions Variétés viennent de publier un ouvrage de Pierre Baillargeon, qui se classe nettement parmi les meilleurs et qui est même appelé à une célébrité qui dépassera grandement les frontières canadiennes.

Commerce est un recueil d'essais de littérature et de morale, et à la fois une espèce de biographie. Pierre Baillargeon rapporte les propos tenus par Claude Perrin du temps que celui-ci était libraire.

Dans la boutique de Claude Perrin, rue Saint-Denis, près de la bibliothèque Saint-Sulpice, Olivar Asselin, Louis

Francoeur, Roch Laragne et quelques autres amis se réunissaient le jeudi après-midi pour jouir de l'extraordinaire conversation du libraire. Ils discutaient un peu de tout, franchement et crûment, même brutalement parfois, mais toujours d'une façon intéressante.

De retour chez lui, le soir, l'auteur notait dans un cahier, les bons mots et les confidences qu'il y avait recueillis, surtout les pensées de Claude Perrin sur les femmes, les affaires, l'amour et les lettres, dans l'intention d'en faire profiter un jour le public. C'est ce cahier qu'il nous livre aujourd'hui. L'ensemble est très prenant. C'est un de ces livres où chaque page, chaque phrase nous retiennent... N'est-ce pas là la meilleure preuve de sa valeur?

Commerce est donc tout ensemble un ouvrage de critique et d'imagination. La principale création dans ces deux ouvrages est le style lui-même qui trouve dans le dépouillement son plus bel ornement, et qui a fait comparer Pierre Baillargeon à André Gide, à cet égard.

«Ce que l'on pardonne le moins à Pierre Baillargeon, écrivait récemment la critique littéraire de Notre Temps, c'est d'écrire si bien». Ce jeune auteur est devenu l'auteur le plus discuté au Canada; certains le portent aux nues; d'autres observent un silence prudent... Comme tous les auteurs originaux, Pierre Baillargeon suscite de grands enthousiasmes et choque des préjugés. Mais nous croyons que, par Commerce, sa réputation sera établie une fois pour toutes. En véritable artiste, Pierre Baillargeon progresse sans cesse, et c'est la meilleure réponse à la critique que cet approfondissement de son art que l'on constate dans Commerce. C'est le livre d'un esprit fin, d'un homme de grande culture, d'un écrivain qui sait s'exprimer. Il y a beaucoup à puiser dans Commerce. Aux Editions Variétés, 1410 rue Stanley, Montréal.

UN EXPOSITION PEU BANALE

Cinq cents experts des problèmes relatifs au pesage et au mesurage se sont réunis à Stockholm, au début de juin, pour un congrès de quatre jours. Quatorze nations étaient représentées à ce congrès, qui était organisé par l'Académie suédoise de Recherches techniques et la Société suédoise technique des Physiciens; le programme comprenait quelque cinquante conférences et discussions.

En relation avec le congrès, une grande exposition a eu lieu dans le Hall royal de Tennis à Stockholm, où 63 exposants, représentant 221 fabricants de 11 pays, ont démontré leurs dernières nouveautés dans le domaine des instruments de mesure. Un spectrophotomètre à radiation infra-rouge de modèle anglais, destiné à aider l'industrie chimique dans la détermination des ingrédients qui composent des échantillons de produits, a attiré beaucoup d'attention. Au moyen de cet appareil, des substances organiques de toute sorte peuvent être irradiées et leur absorption de l'irradiation peut être mesurée. Comme chaque molécule a généralement un spectre particulier d'absorption, il est possible de déterminer quelles molécules sont contenues dans les divers échantillons.

Intéressant microscope à électron de construction suédoise. — Parmi les envois suédois, mentionnons le microscope à électron du Professeur Manne Siegbahn, lauréat du Prix Nobel, qui rend possible, notamment, de photographier la structure des fibres sur une coupe de cinq ou dix millièmes de millimètre. Le grossissement est obtenu en faisant pénétrer la préparation sur la plaque par un rayon d'électron au lieu de lumière ordinaire, le rayon étant défléchi par des lentilles électromagnétiques d'une ingénieuse construction, de la même manière que la lumière dans un microscope ordinaire. Un instrument pour mesurer l'égalité et la qualité d'une surface au moyen d'un courant à haute fréquence était une autre des nouveautés suédoises exposées et, en outre, les célèbres pionniers suédois dans le domaine des instruments de mesurage de précision, la société C. E. Johansson, étaient représentés par plusieurs nouveaux types de micromètres, d'outils de mesure, etc.

Un photomètre à raies du spectre, qui peut mesurer la température de l'acier fondu dans la masse en fusion elle-même, des spectromètres, des microscopes à électron, etc., étaient parmi les envois américains, et le stand suisse présentait, entre autres choses, un nouveau pulsomètre à haute fréquence d'une capacité de 3,000 mesures de charge par seconde. Finalement, les Hollandais exposaient quelques spectromètres d'un modèle intéressant.

CONGRES GEOLOGIQUE INTERNATIONAL

Originellement prévue pour 1940 et ajournée à cause de la seconde guerre mondiale, la 18ième session du Congrès Géologique International, se tiendra en Grande-Bretagne en 1948. En plus des discussions sur les nombreux sujets provisoirement inscrits à l'ordre du jour, il y aura des excursions géologiques spéciales qui couvriront presque toute l'étendue des Iles Britanniques. On note en particulier 16 longues excursions de sept à seize jours avant les

réunions de Londres, et 16 autres qui auront lieu après la session. Environ 1,500 géologues, dont 800 des pays d'outre-mer, auraient assisté à la session de 1940. On espère que leur nombre, en 1948, sera du même ordre et qu'il comprendra des représentants des universités, des experts géologiques, des sociétés géologiques et minières, ainsi que d'autres institutions intéressées de toutes les parties du monde. Les séances auront lieu du 25 août au 1er septembre et pendant cette période des excursions journalières partiront de Londres.

LA FAIM CACHÉE

Les spécialistes de l'hygiène alimentaire disent qu'une catégorie de faim, que l'on pourrait dire cachée, est trop fréquente au Canada. Elle est due à un mauvais équilibre de l'alimentation. D'après une enquête récente, les deux tiers des enfants manquent de l'un des trois groupes alimentaires essentiels.

Les experts distinguent ce genre de faim de celle des personnes sous-alimentées, à l'estomac vide, comme il en existe en Europe, et de celle des personnes au menu trop monotone, trop peu varié, comme il en existe en Angleterre.

"THE BIGGEST..."

Le plus gros instrument musical jamais manié par un individu est le *pan-*

taléon, dont se servit Georges Noël dans une tournée de concerts en Angleterre, vers 1767. Joué avec deux marteaux comme un xylophone, cet instrument avait 276 cordes tendues sur une planche sonore horizontale longue de 11 pieds et large de 5 pieds; c'est-à-dire, à peu près les dimensions d'une table de billard.

L'IMPATIENCE EST UN SYMPTÔME

L'impatience peut être un symptôme de mauvaise santé, nous rappellent les hygiénistes. Les personnes disposées à l'irritabilité doivent consulter un médecin. Car cette disposition est habituellement l'effet et le signe d'un désordre de l'esprit ou du corps. Les gens grincheux sont, le plus souvent, des gens qui souffrent de l'estomac.

AUTRE PAYS...

Une des particularités du théâtre japonais est la scène qui est carrée, ouverte sur trois côtés et surmontée d'un toit soutenu par quatre piliers. Cette scène fait toujours face au nord, parce que la loge centrale dans l'auditorium est réservée aux personnages de rang élevé qui, eux, doivent faire face au sud. Comme il n'y a pas de rideau, on improvise une porte de sortie pour les acteurs qui doivent disparaître rapidement du plateau, tels ceux qui viennent d'être tués dans la pièce.

UNE STATION THERMALE CÉLÈBRE

[Suite de la page 8]

radio-active de toutes les eaux d'Angleterre, est de 2,250,000 pintes par jour.

Cette température élevée et les propriétés de l'eau sont dues au fait que les sources viennent d'une profondeur de plus de 4,000 pieds, probablement d'une zone volcanique d'où elles s'échappent par une fissure de la croûte terrestre.

Les sources sont la propriété de la ville; aussi bien pour les bains que pour la boisson, elles sont administrées par un comité des eaux thermales de la *British Medical Association*. Les eaux constituent les dernières méthodes scientifiques de traitement; les droits peu élevés les mettent à la portée des bourses même modestes.

Un nouvel hôpital pour le traitement des rhumatismes va être construit pro-

chainement. Cet établissement, qui coûtera 200,000 livres sterling, remplacera le bâtiment qui avait été construit en 1738, grâce, principalement, aux efforts de l'illustre Beau Nash.

Les Salles de Réunions forment un autre bâtiment fameux dans l'histoire de Bath; elles furent la scène de nombreux événements de l'histoire, ainsi que le cadre de romans littéraires. Le bâtiment fut, malheureusement, détruit presque complètement au cours d'un violent raid aérien en 1942, et il ne reste aujourd'hui que quelques pans de murs extérieurs. Au cours de ce même raid, de nombreuses églises et hôpitaux subirent également des dommages irréparables. La ville a souffert de la haine et de la furie des barbares, mais l'histoire se répétera et Bath renaîtra.

DANS LE MONDE SPORTIF

[Suite de la page 10]

R.—Oui, facilement. En premier lieu, il faudrait des journaux qui aient en tête plutôt l'intérêt du public que celui des promoteurs crapuleux et des lutteurs. Secundo, les gouvernants devraient engager des gardiens, qui auraient pour mission de chasser les profiteurs du temple de la lutte et, partant, de briser le monopole qu'ils détiennent ridiculement, depuis une vingtaine d'années. (Comme on voit, l'entretien prend une tournure qui n'a rien de tendre. Le jugement est porté durement comme chez Thémis même et plus d'un serait tenté de dire: "Que dirai-je au Seigneur quand le juste à peine sera rassuré!")

LA SUEDE BAT LE DANEMARK DANS UN MATCH DE FOOTBALL

Récemment, la Suède a remporté sa victoire jusqu'ici la plus grande en football sur le Danemark, battant "l'ennemi héréditaire" par 6-1, devant les 38,000 spectateurs qui remplissaient le stade de football de Rasunda, tout près de Stockholm. L'avant-centre suédois, Gunnar Nordahl, qui s'est acquis une réputation internationale après la fameuse tournée en Angleterre, l'an passé, de l'équipe amateur suédoise de Norrköping, était dans une forme magnifique et, pour les défenseurs danois, pratiquement impossible à arrêter. Les Danois n'ont donc pu prendre leur revanche de la défaite que leur avaient infligée les Suédois, une semaine plus tôt à Copenhague, les battant par 4-1.

SACS DE THÉ "SALADA"

Si pratiques

LE CARNET D'UN LINGUISTE

LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

LE LANGAGE SPORTIF EN FRANCE

L'envahissement de la langue française par les mots anglais, arrivant au milieu des mots français comme des cheveux sur la soupe, n'est pas une spécialité exclusive du Canadien français. L'exemple vient de loin, de Paris même, le boulevard de la langue, de l'énergie et de l'idée française. Si les choses continuent, avant longtemps le "parisien french" de Paris ne vaudra pas celui de Toronto. Laissons la parole à M. Maurice Prax:

"Les étrangers qui visitent la France s'étonnent que nous tenions tant à une langue que souvent nous défigurons.

"A peine débarqués en France, ils ont pris des "sleepings". Puis ils se sont installés dans des "palaces" de "first class", "up-to-date", avec "lifts" et "grill room". Ils ont bu du "tea" avec des "toasts", mangé des "mutton chops", des "beafsteaks", de l'"irish stew", du "steak and kidney pie", du "manzo bollite", des "tagliarines", du "rizotto" et des "fritto misto". Ils ont bu de l'"extra dry", des "soda waters", des "american drinks", du "stout" et des "cocktails"... Ils ont assisté à nos grands "events" sportifs, à nos "steeplechases", à nos "welter handicap", à nos courses pour "hacs et hunters", à nos "cross country", à nos pentes de "yearling"... A la salle Austerlitz, ils ont vu notre champion Durand mettre "knock out", après quelques "swings" et quelques "upper cuts" de derrière les fagots, notre "bantam" Machin... Dans nos "music halls", ils ont admiré de "great attractions". Dans nos "dancings", ils ont dansé le "shimmy", le "one step" et le "fox-trot"... Ils ont voyagé en "cars", en "tramways". Ils ont fait du "skating", du "golf", du "foot ball"... Ils ont entendu, au Palais-Bourbon, quelques-uns de nos "leaders" et de nos "debaters"...

"Les étrangers qui ne parlent pas français, ont ainsi pu constater qu'en France on ne parle pas non plus français."

RUES ET AVENUES

Nous recevons l'intéressante communication suivante que nous sommes heureux de transmettre à nos lecteurs.

Une avenue, d'après la toponymie des villes importantes, comme Paris, Bruxelles, est une grande voie plantée d'arbres; c'est ainsi qu'à Paris, il y a l'avenue du Bois de Boulogne, l'ave-

nue des Champs-Élysées, l'avenue d'Iéna, l'avenue de Neuilly, l'avenue du Président Wilson. Ceux qui prétendent que nous ne parlons pas le français de Paris trouvent un facile argument dans le fait qu'ici, à Montréal, on n'a pas du tout l'idée de ce qu'est une vraie avenue. Nous avons des rues, des avenues qui ne mériteraient pas même le nom de ruelles. Il semble que moins une rue est importante, plus elle doit être décorée du nom d'*Avenue*. C'est ainsi que nous avons l'avenue Annette (6 maisons), l'avenue Aubut (4 maisons), l'avenue Anvers (4 maisons), l'avenue Audet (2 maisons), l'avenue Rivoli (1 maison) et d'autres, comme l'avenue Avignon, qui ne compte pas même une seule maison. Nous avons à Montréal une cinquantaine d'*avenues* de cette importance. Que doivent penser nos distingués visiteurs de nos connaissances en langue française, quand nous semblons ignorer d'une façon si évidente la signification des mots?

UN ACCIDENT AU BENEFICE DE L'ANNONCE

Le bizarre accident survenu à M. Paul Deschanel, président de la France, au cours d'un voyage en chemin de fer, a suggéré à un magasin de nouveautés l'annonce suivante, prise dans un journal français:

"Attention aux fenêtres des wagons!"

"Les chutes d'un train en marche sont, en effet, beaucoup plus fréquentes qu'on ne se le figure généralement. Je sais bien que des accidents comme le dernier en date sont plutôt rares et que ce n'est pas tous les jours qu'on voit passer par la fenêtre d'un wagon des personnages de... qualité, mais n'empêche qu'instruits par cette expérience, nous devons redoubler de précautions et, au cours de nos voyages, en cas d'accident possible, avoir le souci de notre élégance.

"Les récits publiés par les journaux, fort complets, ne nous ont-ils pas, en effet, appris que les moindres détails de sa tenue avaient retenu l'attention des "agents officiels" mandés en toute hâte, pour reconnaître le personnage trouvé errant sur les voies.

"Soyons donc toujours "chic" et, à l'instar du Président, poussons le souci de l'élégance jusqu'à nos pyjamas!...

Suit l'adresse d'un magasin de nouveautés!

RIEN DE SÉRIEUX

— Ah ! il est mort le rempailleur, où l'enterre-t-on ?

— Au Père-Lachaise probablement.

Le sergent. — Quelle est la première chose que vous faites quand vous astiquez votre fusil ?

Le soldat. — Je regarde le numéro.

Le sergent. — Mais diable, pourquoi faites-vous cela ?

Le soldat. — Pour être sûr que je n'astique pas le fusil de mon voisin.

Un écrivain peu connu, nommé Casimir Bonjour, sollicitait sa réception à l'Académie Française. Il se présenta chez un des membres de ce corps illustre, afin de quémander sa voix.

Une femme de chambre vint lui ouvrir.

— Votre nom, monsieur ?

— Bonjour.

Flattée de cette politesse, la domestique répond :

— Bonjour, monsieur ; voulez-vous me dire votre nom, afin que je vous annonce ?

— Je vous dis Bonjour.

— Et moi aussi, bonjour monsieur ; que faut-il que j'annonce maintenant ?

— Eh ! Bonjour, c'est mon nom !

La femme de chambre comprit alors qu'au lieu de dire : Bonjour, monsieur, il fallait dire : M. Bonjour.

— Tiens ?... Vous allez à la noce ? Quel est donc l'idiot qui se marie ?...

— C'est moi !

La petite dame. — Mon Dieu, Monsieur, tout est bien réfléchi... je les prends noirs... mon pauvre mari est si malade !

La femme du savant. — C'est honteux, mon ami ! Voilà un journal qui annonce ta mort.

Le savant distraît. — Je n'ai pas le temps de m'en occuper. Tu voudras bien te charger de faire envoyer la couronne.

M. de Corbières, ministre de Louis XVIII, était sans gêne. La première fois qu'il travailla aux Tuileries avec le roi, il déposa sur le bureau son mouchoir, sa tabatière et ses lunettes.

— Il me semble, monsieur de Corbières, dit le roi, que vous videz vos poches.

— Votre Majesté aimerait-elle mieux que je les remplisse, répondit le ministre sans s'émouvoir.

Le régisseur. — Notre jeune premier vient de mourir de vieillesse.

Le directeur. — Remplaçons-le par son fils.

Le régisseur. — Impossible, son fils ne joue que les pères nobles.

Isocrate, le célèbre orateur grec, reçut un jour la visite d'un bavard qui lui demanda de lui donner des leçons pour bien parler en public.

— C'est très bien, lui dit le grand maître, mais le prix sera double.

— Pourquoi ? fit l'interlocuteur.

— C'est qu'il me faudra d'abord vous apprendre à vous taire et ensuite à savoir parler.

Le maire de X a été invité à l'avant-première d'un cirque ambulante qui doit s'établir pour quelques jours à l'entrée du village. Il visite les diverses tentes et sort furieux de celle où

LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Peu importe la tradition et les conventions : il me paiera une garde-robe nouvelle avant que nous partions en voyage de noce... ça finit là !

ont pris place un "nain" et un "géant" du moins selon l'affiche placée à l'entrée de la tente.

— Vous allez ramasser toutes vos affaires et décamper d'ici, dit-il au gérant du cirque. Votre géant est à peine plus grand que moi et votre nain est plus grand que mon fils de 15 ans.

Je changerai simplement l'affiche, dit le gérant sans sourcilier, j'inscrirai : le plus petit géant et le plus grand nain au monde.

On est à table chez M. X... chacun mange avec appétit.

Après le rôti, on apporte un superbe plat de champignons qu'on se met en devoir de dévorer.

— Mangez, mangez, dit avec entrain l'amphitryon, c'est mon beau-père qui me les a envoyés.

Immédiatement, toutes les fourchettes s'abaissent et les dîneurs se regardent d'un air consterné.

Un philanthrope a fondé un asile de fous des plus luxueux, avec salles de jeux, jardins, terrains de sport, piscine. Il aime tant les fous qu'il a confié la direction de son établissement à un ancien fou guéri ou presque.

Quand l'asile est à peu près achevé, on y installe les pensionnaires et le philanthrope va visiter sa fondation. Le directeur lui en fait les honneurs avec exubérance.

— Ah ! Monsieur, vous pouvez dire que vous avez fait des heureux ! Tout n'est pas tout à fait fini. Mais voyez déjà. Voyez comme nos malades prennent leurs ébats sur la pelouse, au tennis, au basketball ! Et la piscine, donc ! Ils nagent, ils plongent, ils replongent. Qu'est-ce que ce sera donc quand il y aura de l'eau dedans.

Dans une affaire, l'audier dit à un Auvergnat.

— Comment vous appelez-vous ?

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? parce que j'ai besoin de savoir votre nom.

— Je vous le dis : Pourquoi.

— Je vais vous mettre à la porte. Croyez-vous que je suis ici pour m'amuser ?

— Je ne demande pas mieux. Mais je ne peux pas changer de nom. Et il présenta à l'audier un papier, où s'inscrivaient ces mots : Assignation au sieur Jérôme Pourquoi, serrurier.

Le client. — Où est le patron que je lui dise ma façon de penser sur son restaurant ?

Le garçon. — Monsieur, le patron est au restaurant d'en face en train de prendre son dîner.

Le médecin. — De quoi souffrez-vous ?

La vieille dame. — Docteur, j'ai des douleurs dans les bras, et je puis difficilement les lever au-dessus de ma tête ; et c'est la même chose pour mes jambes.

L'hôte. — Garçon, j'ai attendu plus d'une heure après vous !...

Le garçon. — C'est bien étonnant comme le temps passe vite...

Une affiche posée à la gare du chemin de fer annonce qu'il n'y a que 50 verges de là à la première hôtellerie.

Un voyageur ayant mis une demi-heure à se rendre de la gare à l'hôtel se plaint à l'hôtelier.

Le voyageur. — Vous devez vous être trompé sur la distance, de chez vous à la gare.

L'hôtelier. — Oh, non monsieur, l'affiche est très bien, seulement le garçon qui l'a mise s'est trompé de place pour placer l'affiche.

Le passager en avion. — Ah ! nous ne sommes plus bien loin de chez nous.

Le pilote. — A quoi voyez-vous cela ?

Le passager en avion. — Je reconnais les nuages.

LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Vous ne pouvez pas vous imaginer quelle merveille c'est d'avoir une voiture bien à soi. Ainsi moi, je peux avoir tous les accidents que je voudrai et je n'aurai à ne m'occuper de rien !

Du Le Ravisseur du PÈRE ANTOINE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — QUATORZIÈME EPISODE



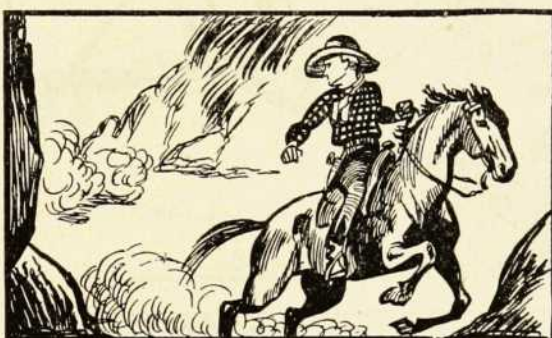
1 — Juste au moment où Jean allait rebrousser chemin, il aperçut un groupe de cavaliers masqués qui débouchaient derrière les rochers en brandissant leurs revolvers. Surpris, il s'arrêta.



2 — Les trois vachers du ranch Double V firent leur possible pour se défendre, mais ils s'aperçurent bientôt qu'ils ne pouvaient résister plus longtemps. L'un d'eux fut frappé d'une balle et tomba de son cheval. Les deux autres se hâtèrent de trouver un abri. Les voleurs de bestiaux étaient déjà sur place et enlevaient le troupeau avec une aisance, qui dénotait une longue pratique.



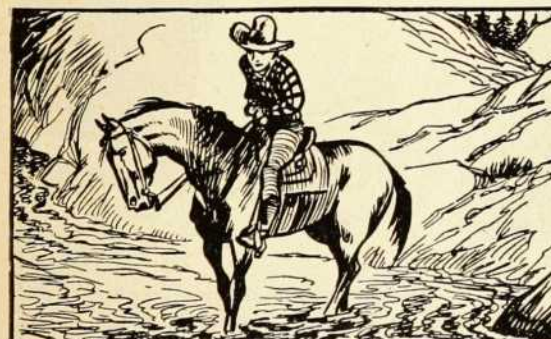
3 — Lorsque le troupeau, effrayé par les coups de feu, fut groupé, les voleurs masqués le poussèrent dans un chemin étroit et tous disparurent bientôt dans un nuage de poussière.



4 — De son poste élevé, Jean guetta toute la scène, puis, lorsque le troupeau eût disparu, il dirigea sa monture vers la route. "Je verrai bien où ils se dirigent!" murmura-t-il, les yeux brillants.



5 — La poussière, soulevée de la route par le passage du troupeau volé, était tout ce dont Jean avait besoin pour le guider. Il arriva enfin au bord d'un ruisseau et les traces se terminaient là.



6 — Malgré ses yeux perçants, Jean perdait la piste. Il monta et redescendit le bord de l'eau tâchant d'apercevoir les traces des bêtes sortant du ruisseau, mais sans succès. Où était-il?



7 — "Ils ont, sans doute, descendu le ruisseau," murmura-t-il. Il conduisit son cheval dans l'eau peu profonde jusqu'au bout du ruisseau que fermait une falaise couverte de vignes.



8 — Embêté, Jean allait retourner dans la direction opposée, lorsqu'un bruit de voix attira son attention. Ces voix venaient de la falaise même. Il s'arrêta. "Quelqu'un vient!" murmura-t-il.



9 — Jean Villiers écoutait les voix rauques et étouffées qui parvenaient à ses oreilles. Il regardait avec surprise ce mur de feuillage, sous lequel coulait l'eau du ruisseau qui semblait s'arrêter là.



10 — "Ceci est bien étrange," se disait le jeune vacher du ranch Double V. Il se cacha derrière un arbre, en entendant le clapotement de l'eau. Il vit alors sortir deux cavaliers, sous le rideau de vignes.

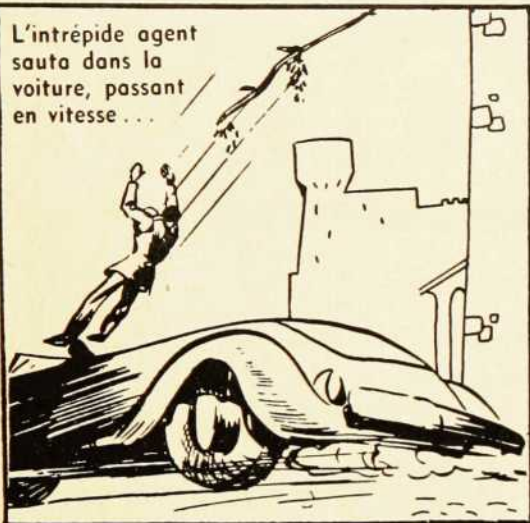


11 — Le cœur battant d'émotion, Jean regarda les deux hommes descendre le ruisseau avec leur monture. "Tonnerre! je suis certain que ce sont deux des voleurs de bestiaux du ranch!" dit-il.

[Suite au prochain numéro]

L'ESPION NO 11

EPISODE NUMERO TRENTE-TROIS



L'intrepide agent sauta dans la voiture, passant en vitesse...



Juste à temps — Lâche le volant ! Tu me suis maintenant, saligaud !

Ça se fait à deux, cela, Espion No 11 !



L'Espion No 11, dans un suprême effort pour maîtriser l'homme masqué, l'âme dirigeante d'un système d'espionnage, avait sauté dans l'auto en marche... Une lutte formidable s'était engagée...



Au cours de la bataille, les deux hommes oublièrent le volant ! L'auto filait le long de l'étroit remblai.



La voiture continuait sa route, sans aucun contrôle, et filait à toute vitesse...

Maintenant, mon cher ami masqué, nous verrons qui vous êtes !



Le major Mannering ! Je m'en doutais !



Le volant est abandonné tandis que la lutte se continue ; L'auto exécute des courbes dangereuses



A ce moment précis, l'auto abandonne la route et...



Dans un grondement effrayant, elle va s'engloutir dans les eaux noires de la rivière, tandis que les deux hommes, le major Mannering et l'Espion No 11, s'étreignent toujours dans un effort désespéré pour se libérer l'un de l'autre.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

La plantation des arbres se pratique dans nos provinces des prairies depuis 45 ans, dans le but d'améliorer les conditions de vie sur les fermes de ces régions et de fournir la protection pour les jardins et les bâtiments contre les vents violents. La reforestation des prairies demandées est toujours une tâche difficile à cause du climat qui favorise la pousse de l'herbe au détriment des arbres. Afin de remédier à cette difficulté, le gouvernement fédéral a établi une pépinière forestière à Indian Head et une autre à Sutherland, toutes deux dans le Saskatchewan, sous le ministère de l'Intérieur d'alors. En 1930, ces deux stations célèbres devinrent des unités des fermes expérimentales fédérales. Pendant toute leur histoire, elles ont fourni et continuent de fournir des services utiles aux cultivateurs et, à venir jusqu'à la fin de mars 1945, elles avaient fourni un total de 196,000,000 arbres, gratuits dans la plupart des cas, pour la plantation sur les fermes des prairies. En vertu de la loi du rétablissement agricole des prairies, la reforestation a été accélérée dans les régions frappées de sécheresse, et jusqu'à la fin de 1944, d'après le rapport annuel de la loi du rétablissement agricole des prairies, il s'est distribué et planté 16,717,222 arbres. Ce travail a été accompli en collaboration avec les associations d'amélioration en agriculture et par des démonstrations aux sous-stations expérimentales des districts.

Napoléon aimait la musique et, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, il avait une prédilection marquée pour la musique militaire. Il aimait les fanfares rythmées du *ranplanplan* des tambours et qui lui rappelaient quelques-uns des plus glorieux jours de sa vie. C'est ainsi qu'au matin d'Austerlitz, il avait ordonné, contrairement à l'habitude, que les musiciens resteraient à leur poste, au centre de chaque bataillon. Aux Tuileries pourtant, Napoléon se complait à la musique sévère. Les concerts dépassent, comme attrait artistique, tout ce qu'en n'importe quelle Cour on a pu imaginer jusque-là. Le personnel de la "chapelle" comprend, en 1805, dix chanteurs et vingt instrumentistes. Cinq ans plus tard, le nombre des exécutants arrive à la centaine. M. de Rémusat, préfet du palais impérial, a imaginé d'animer les concerts par une sorte de représentation. Les divers numéros du programme sont exécutés par des chanteurs en costume, et devant un décor approprié aux paroles du morceau. Qu'entend-on là? Les plus célèbres scènes du répertoire italien; des oratorios, des motets, des concertos Lesueur ou de Paisiello; quelquefois une symphonie d'Haydn, et plus rarement du Glück ou du Mozart. Souvent, après le spectacle, l'empereur fait revenir les chanteurs dans le salon de l'impératrice et les écoute jusqu'à une heure du matin.

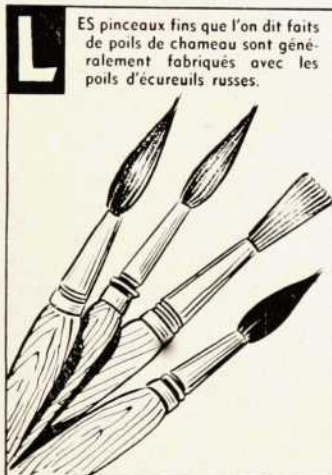
L'ambassade de Grande-Bretagne à Paris est depuis un siècle et demi installée dans l'ancien hôtel de Charost, au Faubourg-Saint-Honoré. L'hôtel de Charost fut jadis la propriété du duc

de Charost, Armand de Béthune, pair de France sous le règne de Louis XV. Son petit-fils en resta propriétaire jusqu'à sa mort, en 1800. C'était un philanthrope plein de zèle pour l'agriculture et qui, bien avant la suppression des droits féodaux, abolit l'usage des corvées sur ses terres. On l'avait surnommé "le Père de l'humanité souffrante." Phénomène exceptionnel, il lui fut tenu compte de sa charité durant les pillages et les massacres de la Révolution. Non seulement il ne fut pas guillotiné, mais il conserva tous ses biens et finit maire du Xe arrondissement. En 1803, sa veuve vendit l'hôtel de Charost à Pauline Bonaparte, princesse Borghèse. C'est d'elle que le racheta l'ambassadeur britannique à la Cour de Louis XVIII. Ce général victorieux, devenu diplomate, n'était autre que Arthur Wellesley, vicomte de Wellington. Comme chacun sait, son successeur est actuellement son Excellence le Très Honorable Duff Cooper.

Le vol des bijoux de la duchesse de Windsor nous est prétexte à rappeler un incident qui eut lieu peu de temps avant la guerre. Le duc et la duchesse faisaient alors un séjour sur la Côte d'Azur. Ils se rendirent un soir au théâtre pour y voir jouer la *Parisienne* de Henry Becque. Dans cette comédie, une certaine Madame Simpson joue un rôle fort odieux et très peu respectable. Quand la présence dans la salle du couple princier fut connue, les interprètes s'entendirent et, pour un soir, Madame Simpson devint Madame Smithson.

L'influence de Frédérica, la nouvelle reine de Grèce, se fera certainement sentir dans l'administration monarchique de ce pays. C'est une féministe ardente, désireuse de voir les Grecques s'organiser et devenir une force politique effective. On dit, dans l'entourage de la reine, qu'elle a beaucoup plus de personnalité que le roi Paul Ier.

La découverte de la planète Neptune par Le Verrier est sans doute l'événement astronomique le plus important du XIXe siècle. On vient d'en célébrer le centenaire dernièrement. Cette découverte, résultat de calculs savants et compliqués, est un des plus magnifiques exemples de la puissance des mathématiques. Quand Le Verrier fit part à ses confrères de l'Académie des Sciences de son importante découverte, personne n'accueillit cette communication avec plus d'enthousiasme que le savant Arago qui prononça alors une phrase restée célèbre: "M. Le Verrier a aperçu le nouvel astre sans avoir besoin de jeter un seul regard vers le ciel: il l'a vu au bout de sa plume." Chargé par Le Verrier du soin de le baptiser, il insista avec véhémence pour lui donner le nom de son découvreur. La modestie de Le Verrier refusa catégoriquement cet hommage, et, continuant la série mythologique, c'est le nom de Neptune que l'on donna au nouvel astre. La modestie des savants est légendaire à travers les âges; ce cas-ci, véritablement, nous apparaît comme l'un des plus beaux.



LES pinceaux fins que l'on dit faits de poils de chameau sont généralement fabriqués avec les poils d'écureuils russes.



5 fois 5 peuvent faire 76...

Erreur! direz-vous. Que non, car selon notre manière de calculer, la somme de cinq dollars, en douze mois, représente bien soixante-seize numéros de magazine à votre crédit. Mieux encore, si l'on poussait plus loin ce petit jeu d'arithmétique, l'on pourrait ajouter que la somme de cinq dollars pour

UN ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES :

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

représente soixante-seize romans complets, douze récits policiers ou nouvelles sentimentales, plusieurs centaines d'articles de tous genres, de nombreuses chroniques instructives et variées, sans faire mention de plusieurs romans-feuilletons. Le tout présenté de façon fort attrayante dans une tenue typographique qui ne le cède en rien aux meilleures publications du genre en Amérique.

Pour toute la famille, la lecture du SAMEDI, de LA REVUE POPULAIRE et du FILM constitue une saine distraction, une source inépuisable de renseignements de tous genres, un moyen de toujours être bien informé. Le moyen de s'abonner est simple, pratique: on n'a qu'à remplir le coupon d'abonnement ci-dessous. La somme est des plus modestes: \$5 pour les trois publications.

COUPON D'ABONNEMENT AUX 3 MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines: LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.
 IMPORTANT: — Veuillez indiquer s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

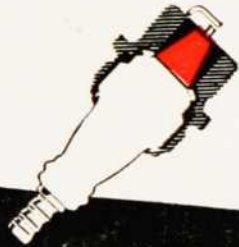
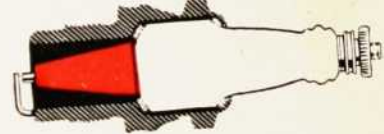
Adresse

Localité Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE 975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P.Q.

27148-C-3450

LEON MOREAU
RIVIERE BLEUE
QUE



**POUR RÉPONDRE
AUX EXIGENCES
DE L'ESSENCE
D'AUJOURD'HUI**

Les AC d'aujourd'hui sont conçues pour une plus grande gamme de conditions de fonctionnement et de températures du moteur, elles s'accommodent d'une plus grande variation que jamais de l'essence et de ces conditions.

Les marchands AC ont maintenant les dernières recommandations d'usine en ce qui concerne les bougies de tous les moteurs. Ces recommandations assurent un démarrage plus facile, une plus longue durée de bougies, une plus grande économie d'essence et un rendement plus sûr.

Dans les conditions de fonctionnement *exceptionnelles*, alors que la bougie recommandée ne parvient pas à donner satisfaction entière, vous avez le secours de la "gamme de chaleur" complète des genres de bougies, dans chaque dimension de bougie (tel qu'indiqué dans l'illustration ci-dessus).

Consultez votre marchand AC. Assurez-vous que vos bougies sont du type de "gamme de chaleur" recommandé par l'usine, et vous en obtiendrez une satisfaction supérieure.



**FAITES AU
CANADA**

M347F-AC

**DIVISION UNITED MOTORS SERVICE DE LA
GENERAL MOTORS PRODUCTS OF CANADA, LIMITED**

BOUGIES